CHAQUE PIÈCE, 20 CENT. NET
UNE PIÈCE PAR SEMAINE.

MAGASIN THÉATRAL ILLUSTRÉ

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE
BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12



LA MARCHANDE DU TEMPLE

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

AUGUSTE LUCHET ET DESBUARDS

MUSIQUE DE M. FESSY, DÉCORATIONS DE MM. SACHETTI ET ROBECCHI

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE IMPÉRIAL DU CIRQUE, LE 27 MAI 1856.

Distribution de la Pièce.

RAYMOND, riche commerçant.	MM. SAINT-ERNEST.	UN DOMESTIQUE.	MM. LANGLOIS
HERNANDEZ, médecin.	CLARENCE.	UN ÉCUYER.	DOUTREVILLE
TIMOTHÉE, marchand d'habits.	DUPUIS.	UN MAITRE D'HOTEL	FOUDRAS.
GÉRARD, ancien fournisseur.	BORSA.	LE PETIT JOSEPH, quatre ans	A. DUPUIS.
RICCOMORO.	BOILEAU.	Mme GÉRARD.	Mmes FRANTZIA.
UN MARCHAND D'HABITS.	LEBEL.	Mme DELARUE.	USANNAZ.
OSSIAN, commis voyageur.	POIRIER.	Mme RONDEAU.	JOSÉPHINE.
CREPIN, marchand de vieux souliers.	BENJAMIN.	NATHALIE GÉRARD.	FLORENCE.
UN ARCHITECTE.	COCHER.	EUGÉNIE GÉRARD.	MARIE DUCY
UN MONSIEUR	NERAULT.	LA RALEUSE.	VALERIE.
ORIGNOT, usurier.	BRICHARD.	LA LYONNAISE, marchande de grillades.	A. CASSARD
PREMIER MARCHAND D'HABITS.	DARCOURT.	LA MARCHANDE DE CAFÉ.	HÉLOISE.
SECOND MARCHAND D'HABITS.	ACHILLE.	LA MARCHANDE DE FEU.	PAULINE

MARCHANDS, MARCHANDES, ACHETEURS, ACHETEUSES, ENFANTS.

ACTE PREMIER.

Un petit salon chez M. Gérard, Porte au fond, allant à la chambre à coucher. Portes latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMOTHÉE, Mme DELARUE, *achevant de dresser son déjeuner sur une petite table.*

TIMOTHÉE. Ainsi, mame Larue, c'est votre idée, pas vrai?

Mme DELARUE. Quoi? (*Elle se verse du café au lait.*)

TIMOTHÉE. Que le médecin espagnol ne soigne pas monsieur Gérard comme il conviendrait?..

Mme DELARUE. Non, monsieur Timothée, non certes Ah! dame! je m'y connais, voyez-vous; on n'a pas servi vingt années le célèbre Antoine Dubois et la grande madame Boivin, en qualité de troisième première garde en titre, pour en être encore à savoir son fort et son faible, et que votre Espagnol est un philosophe à qui je ne confierais pas le rhume de mon chien.

TIMOTHÉE. Qu'entendez-vous par philosophe, mame Larue? Le fait est qu'il en a un rude, votre chien.

Mme DELARUE. Pauvre bête! c'est pourtant de me suivre comme ça les nuits, à me ménager les pas! J'entends par philosophe, monsieur Timothée, un particulier qu'on ne connaît pas et qui traite ses malades avec des paroles comme s'ils étaient imaginaires! Comment, depuis qu'il vient ici, c'est à peine si nous avons pour vingt sous de marchandise chez le pharmacien?... Ne dirait-on pas une maison tombée dans le besoin?

TIMOTHÉE. C'est vrai que c'est bien petit; mais, mame Larue, sans manquer au respect que je vous dois, il me semble que ceux d'auparavant n'en faisaient pas beaucoup plus avec toutes leurs bouteilles?

Mme DELARUE. Pardi! s'ils n'y mettaient pas ce qu'il fallait? Car enfin, monsieur Timothée, vous êtes un homme, et dans votre état de marchand d'habits, sans compter les autres, bien entendu, vous avez pu acquérir de l'instruction, ayant pratiqué si longtemps l'alentour des Quatre-Nations et le quartier latin... Eh bien, qu'est-ce que c'est qu'une maladie?

TIMOTHÉE. Une maladie, mame Larue? ne m'en parlez donc pas; il vaudrait mieux je ne sais quoi! Cela tient de la faillite et du déménagement, c'est une ruine.

Mme DELARUE. Oui. Mais d'abord c'est une po-

sition qui fait que le corps ne se nourrit plus d'aliments ordinaires, comme viande et tout : et de même que dans la nature entière, hommes ou poissons, bêtes et volailles, personne ne vit s'il ne s'alimente, ce qui manque du côté de la nourriture demande à être remplacé par les médicaments ; ou bien votre corps se mange... se mange... et finit par venir à rien... C'est positif.

TIMOTHÉE. C'est fort, ce que vous dites là, mame Larue!

Mme DELARUE. Dans le commencement il allait bien, cet Espagnol : j'étais contente, je me disais : Voilà un homme qui a vu la maladie. Mais je vous le demande, depuis trois semaines, qu'est-ce qu'il nous a mis dans le corps de ce cher monsieur Gérard ? de l'eau et de la gomme arabique ! Y a-t-il du bon sens ! Est-ce que l'estomac est donc une chose qu'on colle comme une feuille de papier ?

TIMOTHÉE. Il faut être juste, mame Larue ; il y a aussi le jus d'une vieille poule tous les matins et tous les soirs. Mais je ne dis pas... Enfin, voilà toujours trois semaines qu'il a trouvé moyen de nous le ravoir, cet homme : quand les autres s'étaient en allés disant que le pauvre père ne passerait pas la nuit... Ils ont beau faire, c'est cela de gagné ! (*Voyant qu'on ne lui répond pas.*) Était si bon, votre café ?

Mme DELARUE. Le café est comme le lit, monsieur Timothée ; il n'y a de bon que celui qu'on fait soi-même.

TIMOTHÉE. Dame ! ils sont un peu sens dessus dessous de ce moment-ci ; et il ne faut pas leur en vouloir.

Mme DELARUE, *rangeant ce qui vient de lui servir.* Leur en vouloir, bon Dieu ! et de quoi donc ? de leur tourment et de leur chagrin, monsieur Timothée ? Ce que j'en dis, vous le savez bien, c'est pour l'amitié que je leur porte à tous, comme vous, brave cœur que vous êtes. Une mère que j'ai gardée ! deux filles que j'ai mises au monde ! Et une vaillante mère, au moins !

TIMOTHÉE. Ah ! oui !

Mme DELARUE. Et deux aimables filles, je pense !

TIMOTHÉE. Quel amour que la petite Eugénie !

Mme DELARUE. Et Nathalie donc ! pauvre souffre-douleur ! Ma crainte c'est de voir manquer l'homme à cette brave femme et le père à ces deux jolies filles. Non que madame Gérard reculerait à la tâche ; voilà assez longtemps qu'elle prouve le contraire ; mais quoi ! un homme est un homme. Je ne suis point riche, monsieur Timothée, je n'ai que mes sangsues et mes femmes en couche, et, à mon âge, on aime ses aises ; pourtant voyez-vous, j'ignore, quand j'y pense, de quoi je ne me priverais pas pour les faire sans souci dans cette chère maison ! Mais ce que j'ai vu cette nuit, je l'ai vu, mon pauvre ami ; et il n'y a plus de ressources.

TIMOTHÉE. Vous croyez ?

Mme DELARUE. Monsieur Gérard est fini... Lorsqu'un malade cherche ses mains, voyez-vous, et qu'il ne sent plus ses pieds, et qu'il épluche ses draps, mauvais signe.

TIMOTHÉE. Dame ! vous avez l'habitude... Mais quelle terrible maladie ! Et dire qu'on n'a jamais su au juste ce que c'était, mame Larue ?

Mme DELARUE. Bah ! des ânes ! Il n'y a pas trente-six maladies dans l'homme, monsieur Timothée, il n'y en a qu'une, seulement il faut trouver l'endroit où elle est, voilà. Mais qu'est-ce qu'ils vous font, vos médecins ? des ordonnances à leur idée, selon comme ils se sont levés et d'où ils sortent, l'oreille ici et la cervelle là-bas, sans s'asseoir. Montrez-moi votre langue, donnez-moi votre pouls... et vous en avez pour six francs. Quelle misère !...

TIMOTHÉE. Mais enfin, comment est-il venu ? Pas tout seul, assurément ?...

Mme DELARUE. Eh ! sans doute ! (*Baissant la voix.*) Voulez-vous que je vous dise, moi ?... La maladie de monsieur Gérard vient d'une frayeur qu'il a eue.

TIMOTHÉE. Une frayeur !... un homme qui a été sur mer, mame Larue !

Mme DELARUE. Cela ne veut rien dire, sur mer : je connais des canotiers qui sont rudement poules mouillées, allez ! et qui se pâmeraient rien que de voir leur sang. Vous souvenez-vous d'il y a trois ans, vers le mois de mars, comme à présent, quand votre fils Ossian venait de partir en voyage ?

TIMOTHÉE. Oui, madame Gérard avait repris le commerce de sa mère et je la mettais au courant du marché ?

Mme DELARUE. Eh bien, un jour tout fut bouleversé dans la maison.

TIMOTHÉE. Attendez donc !...

Mme DELARUE. Même que Nathalie et moi nous gardions Eugénie, d'un froid qu'elle avait gagné en revenant du bal à pied.

TIMOTHÉE. J'y suis, il vint un homme jeune ?

Mme DELARUE. Oui.

TIMOTHÉE. Tournure malhonnête ?

Mme DELARUE. C'est cela.

TIMOTHÉE. Manières à faire qu'on tâte son gousset quand le particulier est sorti ?...

Mme DELARUE. Vous y êtes.

TIMOTHÉE. Et insolent, que j'avais envie d'aller chercher la garde ?...

Mme DELARUE. Précisément.

TIMOTHÉE. Eh bien ?

Mme DELARUE. Eh bien, vous saurez qu'il nous dit son nom, cet homme, à la fin de tout : un nom allemand, turc, je ne sais quoi, et que monsieur Gérard, l'ayant entendu, le fit vite entrer dans son bureau. Qu'est-ce qu'ils se sont fait, qu'est-ce qu'ils se sont dit une fois là, ce n'est pas moi qui pourrais en témoigner ; mais comme je passais contre la porte un moment après, la voilà qui s'est enfoncée à vous jeter par terre, et je vois encore le pauvre monsieur Gérard ouvrir la bouche et les bras et tomber à la renverse, sur deux mots que lui dit l'homme qui s'en allait, dans un parler que je n'ai pas compris. En voilà un gueux !...

TIMOTHÉE. Je vous en réponds. Après cela, Gérard a connu toute sorte de monde ; il avait peut-être eu des torts avec celui-là dans les temps. Dans les fournitures comme il en faisait, on se sert du tiers et du quart : ce n'est pas des commerces bien droits.

Mme DELARUE. Tort ou non tort, c'est toujours de cette peur-là que le cher homme en est arrivé où il en est ; et bien malin qui l'a vu rire depuis.

TIMOTHÉE. Mais alors, permettez, mame Larue, s'il est triste, c'est dans l'esprit, cela ; et qu'est-ce que vous voulez que les drogues y fassent ?

Mme DELARUE. Laissez-moi donc ; une peur, c'est votre sang qui se tourne, pas vrai ? Eh bien, il vous faut un autre sang, quoi !

TIMOTHÉE. Vous avez raison, il faut un autre sang.

Mme DELARUE. Et cela ne se fait pas avec de l'eau de gomme. Médecin de malheur, va ! Est-il possible qu'ils se soient toqués de lui comme cela ! Sait-on seulement d'où c'est tombé ? (*Sans voir le médecin qui est entré.*) Intrigant !...

SCÈNE II.

TIMOTHÉE, Mme DELARUE, LE MÉDECIN

LE MÉDECIN, *frappant sur l'épaule de Mme Delarue.* Bavarde !...

Mme DELARUE. Aïe !

LE MÉDECIN. Chut ! Depuis que je suis sorti ?... (*Il désigne la chambre du fond.*)

Mme DELARUE. Rien, monsieur... c'est-à-dire...

LE MÉDECIN. De l'assoupissement ?

Mme DELARUE. Un peu... Cependant...

LE MÉDECIN. Taisez-vous ! Des mots entrecoupés, sans suite ?

Mme DELARUE. Oui... ainsi, tout à l'heure...

LE MÉDECIN. Soif ?

Mme DELARUE. Non.

LE MÉDECIN. Il entend ? il voit ?

Mme DELARUE. Par moment... j'ai même idée que si...

LE MÉDECIN. Taisez-vous ! Madame Gérard est auprès de lui ?

Mme DELARUE. Pardié ! où donc serait-elle ?...

LE MÉDECIN. Je ne vous demande pas votre opinion. Elle y est ?

Mme DELARUE. Oui, monsieur.

LE MÉDECIN. Allez chercher une des demoiselles et priez madame de venir ici un moment. Vous avez déjeuné ?...

Mme DELARUE. Oui, monsieur.

LE MÉDECIN. Vous la remplacerez. Vite, allons !

Mme DELARUE. J'y vais, monsieur, j'y vais ! (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

TIMOTHÉE, LE MÉDECIN.

TIMOTHÉE, *à part.* Le fait est qu'il n'est pas caressant. (*Haut.*) Faut-il que je m'en aille aussi, monsieur le docteur ?

LE MÉDECIN. Ah ! vous n'êtes pas comme madame Delarue ? Vous ne tenez pas absolument à fourrer votre nez et votre avis partout ? Oui... (*le regardant*) l'air droit, bienveillant, et simple. Vous servez sans intérêt et vous aimez sans bruit. Voyons : il y a longtemps que vous connaissez monsieur Gérard, hein ?

TIMOTHÉE. Quand il était garçon.

LE MÉDECIN. Et sa femme ?

TIMOTHÉE. C'est moi qui les ai mariés.

LE MÉDECIN. Comment cela ?

TIMOTHÉE. Je veux dire que c'est moi qui ai fait leur mariage.

LE MÉDECIN. Le mariage d'un ancien fournisseur des armées ? vous, un marchand de vieux habits ?

TIMOTHÉE. Ah ! c'est que je vas vous dire, je n'ai pas toujours été marchand d'habits. Non que j'en aie rien au cœur : il y a honte dans les états est pour ceux qui ne les font pas honnêtement. J'étais un homme de bâtisse à cette époque-là, et parmi les huppés même, comme qui dirait maître couvreur. J'ai réussi de travers. Qu'est-ce que vous voulez ! on ne construisait pas si vite qu'à présent, et messieurs les architectes trouvaient le temps d'être durs sur les matériaux. D'aucuns qui avaient la patte maigre vous réglaient que c'était à ne pas manger du pain ; ce qui est gras glisse, vous savez, au lieu que ce qui est maigre gratte. Je n'ai jamais pu faire un mémoire pour arriver juste à travers leurs bricoles, de sorte que je perdais au lieu de gagner ; ce qui donne toujours mauvaise mine à un homme.

LE MÉDECIN. Ainsi ?

TIMOTHÉE. Ainsi, des toits je suis venu aux habits, petit à petit ; c'est toujours une manière de couvrir le monde.

LE MÉDECIN. Mais, le mariage ?

TIMOTHÉE. Eh bien donc, dans ce temps-là, ayant su que Gérard, avec qui j'étais quasi né porte à porte, et que je tenais pour la perle des hommes, voulait se marier...

LE MÉDECIN. Ah ! vous le saviez honnête ?...

TIMOTHÉE. Ah ! oui, malgré la branche où il était... J'avais donc la petite mame Gérard, qui avait une vingtaine d'années, pas grande fortune, mais une jolie éducation, et qui était ma filleule ; j'ai parlé, et cela s'est fait. Pas tout de suite, dame, il y a eu du tirage. La belle-mère ne voulait pas de la belle-fille, on peut même dire qu'elle n'en a jamais voulu... Une femme primesautière et mauvaise... Mais que faire contre ces deux magiciens, la jeunesse et l'amour ?

LE MÉDECIN. Fort bien. De sorte que vous êtes une vieille affection ici ?...

TIMOTHÉE. Je pourrais dire, sans me vanter, que mon amitié est l'aînée de la famille.

LE MÉDECIN. Et depuis ce mariage, votre opinion sur monsieur Gérard n'a pas changé ?...

TIMOTHÉE. Non, non.

LE MÉDECIN, *lui tendant la main.* Vous êtes un brave homme. Restez, si vous voulez... Voici, je crois, madame Gérard, et vous verrez s'il vous convient d'entendre ce que je vais lui dire. (*Il regarde à sa montre.*) Neuf heures... Comment est-il ?... (*Il sort par la porte du fond.*)

SCÈNE IV.

TIMOTHÉE, Mme GÉRARD, puis LE MÉDECIN.

Mme GÉRARD, *entrant par une porte latérale.* Qu'est-ce qu'il dit ?...

TIMOTHÉE. Rien.

Mme GÉRARD. Tu me trompes ! Vous me trompez tous.

TIMOTHÉE. Non, je t'assure, mame Gérard. Voyons, il ne faut pas être comme cela, non plus.

Mme GÉRARD, *étouffant ses sanglots sur l'épaule de Timothée.* Oh ! Timothée ! Timothée. (*Le médecin entre et ferme soigneusement la porte.*)

Mme GÉRARD, *l'aperçoit et court à lui.* Vous avez un malheur à m'annoncer, monsieur !

LE MÉDECIN. Calmez-vous, madame.

Mme GÉRARD. Oui, n'est-ce pas... mon mari va mourir?

LE MÉDECIN. Bonne madame Gérard, la naissance peut être une joie et la mort doit être une douleur pour ceux qui sont témoins lorsque quelqu'un de plus arrive ou s'en va sur cette terre; et c'est pourquoi, sans doute, la nature a voulu que la naissance vînt à jour fixe, et la mort on ne sait quand. J'ignore absolument si votre mari va mourir.

Mme GÉRARD. Vous l'avez dit à madame Delarue, pourtant.

TIMOTHÉE, *à part.* Allons, bon ! *(On sonne.)* J'y vais. *(Il sort.)*

LE MÉDECIN. J'ai dit à votre garde dans choses qu'elle ni ses pareilles ne font jamais : obéir et se taire. Ces femmes-là nous tuent la moitié de nos malades. Mais laissons tranquille madame Delarue; ma fonction n'est point de donner de l'esprit aux bêtes. Madame Gérard, vous êtes une femme noble, courageuse et digne. Le devoir vous a trouvée infatigable, comme le sacrifice, j'en suis sûr, vous trouverait résignée, et l'infortune auguste : j'ai pour vous un respect profond. Veuillez me dire si vous avez été satisfaite de mes soins et si vous croyez fermement que j'ai fait pour votre mari tout ce qui était en mon pouvoir.

Mme GÉRARD. Sans contredit, monsieur; et j'ai remercié Dieu chaque jour de vous avoir envoyé à nous, quand le désordre et les larmes remplissaient déjà cette maison, quand tous disaient à la femme qu'elle allait être veuve et aux enfants qu'ils allaient être orphelins .. Si vous n'avez pas conjuré la mort, vous l'avez fait reculer au moins!... Soyez béni, monsieur, par les miens et par moi!

LE MÉDECIN. Quel singulier hasard cependant! voyez, madame. Je quittais l'Espagne, mon pays, jadis terre sacrée de la grande médecine, aujourd'hui livrée aux Figaros et aux marchands d'orviétan; au moment de m'embarquer, je rencontre à Bilbao, un Français à qui l'on avait tiré un coup de pistolet par mégarde le prenant pour un douanier... Un fort mauvais cas, ma foi! Cependant il faisait froid, le sujet était sain, je le sauve. Il veut me payer : je lui réponds que la vie est une marchandise fort variable dans sa valeur et que je ne sais pas le prix de la sienne. Je suis ainsi, volontiers, moi, à croire la médecine une chose qui n'est pas à vendre, non plus que le conseil ou la consolation. Qu'en dites-vous?

Mme GÉRARD, *préoccupée.* Que voulez-vous, monsieur, il faut pourtant bien que chacun vive de ce qu'il sait faire!

LE MÉDECIN. Il faut que tout le monde vive, ce n'est pas la question. Moi aussi je vis, parbleu! d'un revenu qu'on m'a laissé, bien ou mal gagné, je l'ignore. Je reviens à mon blessé.

Mme GÉRARD. Mon Dieu, monsieur, ces détails sont pleins d'intérêt sans doute, mais. .

LE MÉDECIN. Vous les trouvez étrangers au sujet qui vous occupe, n'est-ce pas? Un peu de patience, chère madame Gérard! Mon Français, homme particulièrement confiant et sympathique, quoique singulièrement éprouvé, se prend pour moi d'amitié vive et me dit ses affaires : vous êtes comme cela dans ce pays-ci. Je venais en France, il allait au Brésil; il avait à Paris des intérêts graves, il m'en charge. Ma mission m'appelait principalement chez vous...

Mme GÉRARD. Ah?...

LE MÉDECIN. Oui. Je me présente, sous un prétexte, et je trouve malheureusement monsieur Gérard hors d'état de m'entendre.

Mme GÉRARD. Mourant, sans vous... Oh! monsieur!...

LE MÉDECIN, *brusquement.* Mon Dieu, il ne faut pas me remercier ni surtout me bénir ! je serais vraiment fâché de vous surprendre une reconnaissance que je ne mérite pas. Attendez... J'ai d'abord été ici le chargé d'affaires plutôt que le médecin, je vous en réponds; et si j'ai essayé de ranimer à tout prix ce que les autres croyaient éteint, c'était afin que votre mari m'entendît et me parlât, madame.

Mme GÉRARD, *à part.* Cet homme me fait peur !

LE MÉDECIN. Puis, j'ai regardé, et la compassion m'est venue à vous voir, vous, vos deux filles et celui qui était là tout à l'heure, professer comme un culte pour l'homme que j'étais venu interroger. *(Mouvement de Mme Gérard.)* Oui, je me suis dit que quiconque souffre à ce point, même par sa faute, est inviolable comme le mineur, touchant et sacré comme l'enfant, et j'ai soigné monsieur Gérard sans réserve, au risque de ne jamais remplir le mandat sévère qui m'avait été confié. La dualité ne vaut jamais rien, voyez-vous. Aujourd'hui, madame, mon devoir est de vous le dire : la science ni les hommes, à mon avis du moins, ne peuvent plus beaucoup en ce qui regarde monsieur Gérard; la nature, source éternelle qui donne et reprend tout, a seule le secret de la durée actuelle de cette existence mystérieusement attaquée. Vous n'avez donc ni à espérer ni à désespérer; vous avez à être forte.

Mme GÉRARD. Je le serai, monsieur, je suis mère! Mais, qu'est-ce donc que cette mission dont on vous avait chargé près de mon mari?

LE MÉDECIN. Avant de vous connaître comme vous êtes, madame, je vous eusse probablement répondu sans trop hésiter. Aujourd'hui, pour le faire, il me faudrait l'extrémité, et nous n'en sommes point là encore. D'un moment à l'autre, qui sait?... la situation du malade peut changer... une crise favorable...

Mme GÉRARD. De quoi donc peut-il être question, monsieur, qu'à moins d'un miracle, je n'en doive rien savoir, moi?

LE MÉDECIN. Madame, il y a des faits qui meurent et s'ensevelissent avec leurs auteurs. A quoi sert de savoir ce qui peut-être ne sera plus demain?

Mme GÉRARD, *avec angoisse.* Sitôt!...

LE MÉDECIN. Pardon !... *(A Timothée qui rentre.)* Eh bien ? ..

TIMOTHÉE. Je crois qu'il dort.

Mme GÉRARD. Monsieur, vous avez vos secrets, et le médecin est un confesseur. Une question seulement, la seule qui me touche! L'honneur du nom que nous portons, mes deux filles et moi, a-t-il sa part dans ce que vous me cachez?...

LE MÉDECIN. L'honneur du nom que vous portez? Mais le nom vaut par la façon dont on le porte, madame; on abaisse ainsi les plus grands, comme on relève les plus abaissés.

Mme GÉRARD. Oui, monsieur; mais le monde n'est pas composé que de scélérats et de héros. Il y a des gens simples, et nous en sommes ici, qui trouvent plus facile de garder une bonne renommée toute faite, en imitant ni plus ni moins la conduite de ceux qui la leur ont laissée. Je ne sais pas qui vous êtes, moi, monsieur!... Vous vous appelez Hernandez, et vous venez d'Espagne, c'est très-bien. Je ne puis vous croire un méchant homme, puisque vous n'avez encore fait que du bien parmi nous : cependant, vos paroles cachent un mystère funeste, je le sens! Elles restent sur mon cœur, lourdes comme une insulte, et me brûlent les joues comme une honte... Qu'y a-t-il enfin? que savez-vous de mon mari? J'ai quarante ans, monsieur. J'ai passé avec Gérard la moitié de ma vie. J'étais une honnête fille quand il m'a prise, demandez! une enfant du Temple, qui n'a point rougi des siens et ne les fera point rougir d'elle. *(A Timothée.)* Est-ce vrai, mon ami? *(A Hernandez.)* Il sait cela... il répond de moi, lui qui m'a mariée!.. *(Elle se jette en pleurant dans les bras de Timothée.)* Gérard était riche d'abord, et puis des malheurs lui sont venus; on ne sait pas toujours ce qu'on fait dans le commerce! Mais un homme ne devient pas suspect pour avoir perdu, enfin! .. Si c'était pour avoir gagné, à la bonne heure... J'avais déjà mes deux enfants, c'était mon tour de travailler... J'ai repris la boutique de ma mère, quoiqu'elle m'eût plus ambitieusement élevée dans son amour! et jamais depuis, sur l'homme courbé par l'infortune, ni sur la femme courbée par le devoir, un mot méchant n'a été dit, que je sache, pas plus qu'un compte deux fois réclamé!... Que voulez-vous de plus?... Je connais toutes les actions de mon mari depuis vingt ans, et j'en témoignerais devant le monde et devant les juges, moi, sa femme, glorieuse et fière de lui; entendez-vous, monsieur?

LE MÉDECIN. Madame, tout est possible, et l'erreur surtout. Que sais-je, moi? Une chose qui m'a été dite! Je ne l'ai pas vue. Un mot seulement : connaissez-vous un Portugais du nom de Riccomoro?

Mme GÉRARD, *cherchant.* Riccomoro?... un Portugais... Timothée?

TIMOTHÉE. Est-ce que ce ne serait pas un homme jaune, qui est venu ici il y a trois ans?

Mme GÉRARD, *troublée.* Mais il n'a fait qu'entrer et sortir, cet homme?.. il n'a pas dit son nom...

TIMOTHÉE. Faites excuse, mame Gérard : c'est que tu ne l'as pas entendu.

Mme GÉRARD. Visite fatale, en effet !...

LE MÉDECIN. Il y a trois ans, c'est cela... Ainsi, vous l'avez vu, et vous savez qui c'est?...

Mme GÉRARD. Mon mari l'a vu, et non pas moi. Qui est-ce donc?...

LE MÉDECIN. C'est la victime d'une erreur judiciaire; un homme condamné pour un fait qu'il n'avait pas commis. Non qu'il fût irréprochable, d'ailleurs, loin de là; et il faut reconnaître que ses antécédents lui ont beaucoup nui dans le procès. Naturellement, sa peine finie, il a cherché celui dont il avait occupé la place, et il paraît qu'il l'a trouvé.

Mme GÉRARD. Où cela?

LE MÉDECIN. Ici. A Paris.

Mme GÉRARD. Et que pouvait-il vouloir à mon mari?

LE MÉDECIN. A monsieur Gérard?... Oh! je ne sais pas... Lui demander, peut-être, des renseignements... ou un secours.

TIMOTHÉE. Il n'était toujours pas poli, je m'en vante.

Mme GÉRARD. Vous ne parlez pas de bonne foi, monsieur! Vous avez en ce moment une pensée qui me fait frémir. Pourquoi cet homme a-t-il été condamné, je vous prie?

LE MÉDECIN. Pour falsification d'écritures, madame.

Mme GÉRARD. Timothée, sais-tu ce que monsieur me dit, à moi, à deux pas du lit où Gérard se meurt?...

TIMOTHÉE. Quoi donc, mon enfant?

Mme GÉRARD. Il me dit, Timothée, que mon mari est un faussaire!

TIMOTHÉE. Ah! mon Dieu!

LE MÉDECIN. Je ne vous ai rien dit de semblable, madame.

Mme GÉRARD. Et à quoi donc tend votre discours depuis que nous sommes là, vous et moi? Qu'est-ce que toutes ces phrases ténébreuses et ces ouvertures entre-bâillées? Tenez, monsieur, je ne sais qui vous envoie, et je vous avais accepté comme nous venant du ciel! Pourtant si vous n'êtes entré dans cette maison, et si vous n'avez prolongé la vie d'un malheureux condamné, que pour donner à une pauvre femme, qui ne vous a rien fait, mauvaise opinion de l'homme dont elle va porter le deuil, vous vous fâcherez si vous voulez, vous nous abandonnerez si vous en avez le cœur; mais c'est là une action détestable et impie, dont je vous demanderai compte un jour, au nom de mon mari et devant Dieu !...

LE MÉDECIN. Pardon, madame; je suis médecin, moi, et mon état me défend de mettre de la passion dans ce que je fais : que deviendraient mes malades ? .. Vous êtes, vous, une femme grande et enthousiaste, qui vous croyez, à l'heure qu'il est, outragée par moi dans votre mari... Là-dessus il y aurait fort à dire : mais que m'importe, et à quoi sert que nous luttions ensemble?... Plus un mot, tenez. J'aime mieux rester votre ami, si vous m'en croyez toujours digne, que de me faire le juge de qui que ce soit. Après tout, j'ai promis ce que je pourrais, non ce que je ne pourrais pas.

Mme GÉRARD. Mais ce n'est rien réparer, cela, monsieur!.. Ce n'est rien changer à ce que vous avez dit, entendez-vous?...

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme DELARUE, NATHALIE, *(entrant à la fois par deux portes.)*

Mme DELARUE. Madame! monsieur Gérard parle et il vous demande.

LE MÉDECIN. Il parle ?..

Mme DELARUE. Oui, monsieur, il parle... il entend... On dirait un homme qui se réveille ..

LE MÉDECIN. Allons voir. (*Il fait un mouvement.*)

Mme GÉRARD, *l'arrêtant*. Un instant, monsieur, avec moi !... (*A Nathalie avec impatience.*) Que nous veux-tu, ma fille ? Eugénie est auprès de ton père; pourquoi quitter le comptoir ?...

NATHALIE. Maman, un étranger est là qui veut absolument voir mon père. Je lui ai dit que c'était impossible... mais il insiste et prétend qu'il n'a plus qu'une heure à rester à Paris. Que faut-il lui répondre ?

Mme GÉRARD. Fais-le entrer. (*A Mme Delarue.*) Allez, madame Delarue, je vous suis. (*Madame Delarue et Nathalie sortent.*)

SCÈNE VI.

LE MÉDECIN, TIMOTHÉE, Mme GÉRARD, RICCOMORO, NATHALIE.

TIMOTHÉE, *au médecin*. C'est lui !

LE MÉDECIN. Qui, lui ?..

TIMOTHÉE. Eh bien, l'homme jaune, d'il y a trois ans.

LE MÉDECIN. Ah ! diable !...

TIMOTHÉE. Vous ne le connaissez donc pas ?

LE MÉDECIN. Moi ? je ne l'ai jamais vu.

TIMOTHÉE, *à part*. C'est drôle !..

Mme GÉRARD. Vous désirez voir monsieur Gérard, monsieur ?

RICCOMORO. Oui, madame.

Mme GÉRARD. Votre nom, s'il vous plaît ?

RICCOMORO. Riccomoro.

Mme GÉRARD, *après avoir jeté un regard défiant sur le médecin qui reste impassible*. Vous êtes déjà venu ici ?

RICCOMORO. Il y a trois ans, oui, madame. C'était à pareille époque.

Mme GÉRARD, *avec effort*. Je vous reconnais. (*A part.*) Je tremble. (*Haut.*) Monsieur Gérard est malade, bien malade, monsieur; il lui est défendu de recevoir personne... mais je suis sa femme et je le remplace. Dites ce que vous avez à dire.

RICCOMORO. Vous vous trompez, madame ; pour ce qui m'amène, personne ne remplace personne, et monsieur Gérard serait mort, que je parlerais à son cadavre. Veuillez donc me conduire près de votre mari. Ce sera l'affaire d'un moment. Les grandes choses se font vite. On perd un homme avec un mot ; on peut aussi sauver un homme avec un mot, je sais cela ! Voyons, madame, je ne peux pas attendre.

Mme GÉRARD. Monsieur, si j'ai bonne mémoire, votre présence a déjà été funeste à mon mari. Depuis cette entrevue maudite, il est devenu méconnaissable; sa vie n'a plus été qu'une nuit sombre. Que lui apportez-vous, aujourd'hui encore ? Je suis la gardienne de ses derniers jours; la défiance de ce qui cherche à l'approcher est mon devoir et mon droit ! Il y a trois ans, je vous dis, que vous creusez la fosse de monsieur Gérard : venez-vous pour l'y précipiter ?

RICCOMORO. Je ne sais pas, madame. Les douleurs d'autrui me sont indifférentes. On m'a payé pour venir chez vous, et je viens. Vos filles sont ici, n'est-ce pas ?

Mme GÉRARD. Oui, en voici une. Pourquoi ?

RICCOMORO. C'est qu'il faut qu'elles soient présentes, et vous aussi, quand je parlerai à monsieur Gérard.

LE MÉDECIN, *bas à Mme Gérard*. Empêchez ce malheureux de voir votre mari, madame ! A tout prix, empêchez-le.

Mme GÉRARD. Voyons, monsieur, que demandez-vous ?... Car enfin je suis bien quelque chose ici !

RICCOMORO. Ah ! j'oubliais... Connaissez-vous un médecin espagnol ? le docteur Hernandez ? l'avez-vous vu ?

LE MÉDECIN. C'est moi. Que lui voulez-vous ? ..

RICCOMORO. Je vous salue, monsieur, et suis aise de vous rencontrer. Mes instructions portent que vous entendrez aussi mes paroles à monsieur Gérard. Je vous ai vainement cherché hier et attendu chez vous jusqu'à minuit. Maintenant nous pouvons entrer, n'est-ce pas, madame ?

LE MÉDECIN. Monsieur Gérard ne peut voir personne; on vous l'a déjà dit.

RICCOMORO. Cette maison est singulière, assurément ! Ce n'est jamais la personne à qui vous parlez qui vous répond... Mais pardon .. la chambre du maître est là, je suppose... (*Il va pour sortir par le fond.*)

Mme GÉRARD, *se précipitant sur lui*. Monsieur, vous ne passerez pas le seuil de cette porte.

TIMOTHÉE, *saisissant Riccomoro*. Dites donc, vous, homme de rien ! est-ce qu'on ne sait pas mieux vivre que cela au pays des oranges ?

RICCOMORO. Madame, voilà de l'enfantillage. (*A Timothée.*) Mon pauvre petit vieux, vous avez tort de vous mêler de mes affaires ; vous me forcerez à vous faire du mal, si vous continuez. (*Il se dégage.*)

TIMOTHÉE. Ah ! oui ! c'en est, du cuivre ! En voilà une poigne ! Comment donc faire, Dieu de Dieu !...

Mme GÉRARD. Misérable !

LE MÉDECIN. Le médecin est maître où il y a quelqu'un qui souffre. Riccomoro, le guapo de Lisbonne ! au nom de monsieur Raymond, je vous ordonne de sortir ! (*Riccomoro recule.*)

SCÈNE VII.

TIMOTHÉE, LE MÉDECIN, RICCOMORO, Mme GÉRARD, NATHALIE, GÉRARD, EUGÉNIE, Mme DELARUE.

(*Gérard apparaît à la porte du fond et reste chancelant sur le seuil. Eugénie et Mme Delarue le soutiennent.*)

GÉRARD. Silence !.. N'invoquez pas ce nom. Assez d'injustices, assez de malheurs, à cause de moi, autour de moi... L'heure suprême est venue; l'heure où l'homme appartient à tous avant que l'âme appartienne à son juge, où le bien demande grâce pour le mal !... Monsieur Riccomoro, parlez; je suis à vos ordres.

RICCOMORO, *au médecin*. Le guapo de Lisbonne vaut un Espagnol, docteur Hernandez ! S'il tue pour de l'argent, s'il vend son nom aux crimes des autres, sa parole est royale, et il tient ce qu'il promet. Que tous fassent comme lui. Lisez ! (*Il remet une lettre au docteur.*)

LE MÉDECIN, *à part*. De Raymond ? (*Il lit.*) « Puisque monsieur Gérard en est au point que » vous dites, ne troublez pas ses derniers mo» ments et n'alarmez pas sa famille... J'ai acheté » Riccomoro et je l'emmène au Brésil. Puisse ce » qu'il m'a promis de faire me valoir un bon » souvenir de vous. Je ne m'explique pas : cette » lettre pourrait être perdue. » RAYMOND. »

RICCOMORO. Je puis parler maintenant ?... (*Le médecin fait un signe de consentement. Riccomoro s'avance et met un genou en terre.*)

GÉRARD, *qu'on avait assis sur un fauteuil, se levant*. Debout ! ce qu'il va dire, je dois l'entendre debout.

RICCOMORO. Monsieur Gérard, pour obéir à celui qui peut aujourd'hui tout me demander, même la vie d'un autre, puisqu'il a sauvé la mienne, je viens chez vous, solennellement et à vos pieds, devant votre famille et vos amis, déclarer que j'ai mal dit en vous accusant d'avoir fait ce que, moi, j'avais fait et dont j'ai justement subi la peine; vous demandant humblement pardon du tort que vous a causé mon imposture, et prêt à remettre en quelles mains qu'il vous plaira, les pièces qui attestent votre innocence. (*Il tire de son sein un paquet et le présente à Gérard qui semble changé en statue. Mme Gérard le prend.*) Maintenant, veuillez dire devant le docteur Hernandez, qui est chargé d'en certifier, si vous êtes satisfait de ma déclaration et si vous me tenez pour quitte envers vous ? (*Gérard fait un mouvement comme s'il allait répondre et s'évanouit.*)

LE MÉDECIN, *à Riccomoro*. J'en certifierai, je vous jure, Riccomoro. (*Bas.*) Et fussiez-vous cent fois criminel entre tous les hommes, voici qui vous purifie à mes yeux. Donnez-moi votre main. (*Il lui serre la main. Riccomoro sort.*)

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, moins RICCOMORO.

Mme Gérard à genoux devant le fauteuil où est tombé son mari. Ses deux filles, Timothée et Mme Delarue sont groupés autour.)

Mme GÉRARD. Mon ami, mon cher Gérard !...

NATHALIE. Père !...

EUGÉNIE. Il revient !...

Mme GÉRARD. Bonheur ! (*Au médecin.*) Eh bien ! monsieur, vos horribles soupçons ? l'en voilà justifié. Je le savais bien, moi, sa femme ! .. mon bon, mon noble Gérard.

LE MÉDECIN. Chut ! il remue les lèvres .. Il va parler... (*Bas à Mme Gérard.*) Éloignez vos filles madame.

Mme GÉRARD. Et pourquoi donc cela, monsieur ?

LE MÉDECIN, *contrarié*. Allons ! qu'il en soit ce que la fatalité voudra !...

GÉRARD. Riccomoro !... pauvre Riccomoro !... Non ! je ne veux pas... Rappelez-le... Où est-il ?...

TIMOTHÉE. Disparu comme si l'escalier l'eût englouti !

GÉRARD, *revenu tout à fait à lui, regarde longtemps ceux qui l'entourent, puis il embrasse sa femme et ses deux filles avec une joie convulsive.* Vous voilà bien tous !... Excepté celui qui était à mes genoux tout à l'heure... A mes genoux, lui !... O docteur Hernandez, vous m'avez rendu la vie pour ce qui vient de se passer, et la raison pour ce que je viens d'entendre ! priez Dieu et votre science de me rendre aussi la parole pour dire ici la vérité. (*Demi-défaillance.*)

Mme GÉRARD, *alarmée*. Mon ami !...

LE MÉDECIN. Monsieur Gérard !...

GÉRARD. Ce n'est rien, c'est la tête... qui s'embrouille. Ma femme... mes enfants... et toi, mon bon Timothée, écoutez-moi bien... Je vais mourir... et au moment de la mort, chacun doit se faire voir aux autres tel qu'il est et tel qu'il fut... Ce n'est plus l'heure de mentir, en effet ! Si vous saviez combien s'en vont, pourtant, qui emportent avec eux le secret d'un passé plein de honte, en escroquant les larmes de leurs proches et les éloges funèbres de leurs amis ! Je ne ferai point ainsi, moi ; ce serait trop... Ma femme, mes filles, celui qui vous parle en ce moment a peut-être droit à votre commisération et à vos prières... mais détournez de lui votre respect. . et votre amour !

Mme GÉRARD. Mon Dieu !

NATHALIE. Tais-toi, père, je t'en prie !

GÉRARD. Ne repoussez pas ma confession, je vous en conjure. Il y a vingt-deux ans... tu t'en souviens, Timothée, je partis pour la frontière où m'appelait mon associé, monsieur Raymond. J'avais à lui rendre compte de cent mille francs perdus par moi dans une folie Je n'osai pas lui dire que j'avais perdu cent mille francs... Il était plus jeune que moi, et il avait été commis de mon père. Je me croyais certain d'ailleurs de les remplacer bientôt : on se dit toujours de ces choses stupides... Je suis entré dans le comptoir en l'absence de l'employé, entends-tu cela, Timothée ? et j'ai fait une fausse écriture... L'employé était l'homme qui s'est mis tout à l'heure à mes genoux, infâme et malheureux que je suis !

Mme GÉRARD. Mais c'est impossible, Gérard ! Ta raison est égarée. Ne le croyez pas, mes enfants !

GÉRARD. C'est le remords qui vous parle, croyez-le... Je le veux !... Neuf ou dix ans après, accusé pour d'autres choses, Riccomoro fut aussi accusé de celle-ci. J'avais autour de moi le rempart de votre noble vie et le nom sacré de mon père... on ne m'a pas même soupçonné, et j'ai laissé condamner quelqu'un à ma place... Lâche ! lâche ! ..

Mme GÉRARD. Mon Dieu ! ne me rendez pas folle ! Qu'est-ce que cet homme est venu faire ici, alors ?

GÉRARD. Un mensonge héroïque, ordonné par Raymond. Vous le chercherez et vous le trouverez un jour, ce Raymond, qui a tout su et qui n'a pas voulu que vous fussiez flétries dans ma personne ! Qui sait ?.. il viendra peut-être à vous, celui par qui Riccomoro s'est décidé à prendre une seconde fois pour lui l'opprobre, et à me demander pardon de mon crime, à moi !... Sachez bien, si vous avez jamais cette faveur suprême, que rien ici n'est à vous... que tout est à lui. Recevez-le comme un maître, je n'ose plus dire comme un père, ô mes enfants ! Hélas ! je sais bien ce qu'il m'a dit autrefois... Mais à présent il ne voudrait plus de la famille d'un faussaire, vous comprenez bien ! Pourtant, si ce modèle de bonté oubliait mon exécration un jour devant tes vertus, à toi, devant leurs grâces, à elles... rachète ma mémoire,

entends-tu? sauve mon âme, en lui offrant à genoux celui de tes deux anges qu'il te ferait l'honneur de choisir. La femme de cet homme-là pourra être fière entre toutes les femmes, je vous en réponds!.. Me promets-tu?... Me promettez-vous?

Mme GÉRARD. Je te le jure!

NATHALIE. Jamais à un autre que lui, mon père!

EUGÉNIE. Mon père!... mon bon père! ne t'en vas pas!...

GÉRARD. Et à présent, si je vous fais compassion, embrassez-moi... entourez-moi... couvrez-moi de vos trois innocences!... Car mon souffle me quitte... et.. mes yeux.. ne voient plus... Adieu! adieu .. Ayez pitié de moi, Seigneur!...

LE MÉDECIN. Mourez en paix, monsieur, car vous avez souffert et vous êtes pardonné. (*Il montre la lettre de Raymond.*)

ACTE DEUXIÈME.

LE TEMPLE.

Le théâtre représente l'encoignure de l'extrémité du marché du Temple faisant face à la rue Percée et au bâtiment de la Rotonde. Au milieu, le Carreau Au premier plan la boutique de Mme Gérard, avec l'enseigne *Mme Gérard, Mde de Modes*: elle est fermée. On ouvre les boutiques, on étale, on va et vient.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DELARUE, Mme RONDEAU, LA RALEUSE, LE PÈRE CRÉPIN.

LA RALEUSE. Bonjour et bonne chance, mame Larue!

Mme DELARUE. Ah! c'est vous, la Râleuse? Bonjour, ma fille.

LA RALEUSE. Ah ça! qu'est-ce qu'ils ont donc trafiqué et fêté hier soir, ceux de la forêt Noire? Ils ne font que d'ouvrir.

Mme DELARUE. Pas plus eux que les autres, tenez. (*Elle montre les différents côtés.*) Au Palais-Royal, au pavillon de Flore, au carré Dupuis, vous pouvez voir qu'on ne s'est point gêné.

LA RALEUSE. Eh bien, d'où vient?...

Mme RONDEAU. Comment, la Râleuse, toi qui sais si bien ton Carreau, tu ne sais pas cela?

LA RALEUSE. Non. De quoi, mame Rondeau?...

Mme RONDEAU. On ne t'a rien dit; tu n'as donc pas un calendrier? Tu ignores donc tes saints et jusqu'à tes jours du mois, malheureuse?

LA RALEUSE. Voyons, ce n'est pourtant pas dimanche, ni l'Assomption?...

Mme RONDEAU. C'est bien mieux que cela, ma foi!

Mme DELARUE. Allons, ne la faites donc pas languir, cette fille... C'est la fête de monsieur Timothée quoi?

LA RALEUSE. La fête au père Timothée, le marchand d'habits? Eh bien, quel rapport est-ce que cela peut avoir?..

Mme RONDEAU. De quoi? Tu sais bien pourtant que depuis ce gueux de choléra, qui nous a fait tant de mort et de misère, le père Timothée a passé doyen du Temple?...

LA RALEUSE. Bon! mais ce n'est pas une raison pour ouvrir si tard?...

Mme RONDEAU. Attends donc! Tu sais aussi qu'il est né chez nous: même que c'est lui qui nous a couverts quand il était entrepreneur. Tu sais que dans la richesse comme dans la peine, il nous a toujours fréquentés, et que nous sommes sa vie, son monde, son arche, comme il dit.

LA RALEUSE. Oui.

Mme RONDEAU. Et qu'il a fait ici des mariages au tas, et plus de baptêmes encore que de mariages.

Mme DELARUE. Oui, c'est sa toquade de marier les gens. Malheureusement, ça n'est pas la quantité qui fait la qualité, madame Rondeau.

LA RALEUSE, *soupirant*. C'est vrai, même qu'il avait fait le mien, pauvre cher homme!

Mme DELARUE. Tiens, au fait! Il a eu de quoi se vanter, à celui-là!

LA RALEUSE. Mon Dieu, Jérôme avait ses défauts, mame Larue: qu'est-ce qui n'a pas les siens? Du petit au grand, nous avons tous mangé la pomme.

Mme DELARUE. C'est pour cela qu'il vous a tout mangé, lui!

LA RALEUSE. Il travaillait si bien, pourtant!...

Mme DELARUE. Quand il travaillait.

Mme RONDEAU. Le fait est qu'il rerarrelait comme un vrai Sakoski, ton homme. C'est une justice.

LA RALEUSE. C'était bien le premier fafioteur d'ici.

Mme RONDEAU. Et qui remouchiquait le bottin à vous donner la berlue: un riboui rigolo, ce qu'on peut dire! Mais, pour en revenir au père Timothée donc, les aristos comme les pas-fiers, ceux qui ont leur pelote et ceux qui boulottent, tout le monde ici le considère, pas vrai? ..

LA RALEUSE. Il y a de quoi; c'est un si brave homme!

Mme RONDEAU. Si franc, si droit!

CRÉPIN, *se mêlant à la conversation*. Si gai!

Mme DELARUE. Vous en êtes aussi, marchand de dix-huit?...

CRÉPIN. Pardi!

Mme RONDEAU. Et obligeant!

Mme DELARUE. Ça, c'est encore sa toquade... Et pour des gens qui ne le méritent guère, bien souvent.

LA RALEUSE. Comme le bon Dieu, qui pleut partout quand il pleut.

CRÉPIN. Oui... Tenez, moi... pas plus tard qu'avant-hier, je manquais de quelque chose pour un marché... Eh bien!...

Mme DELARUE. Là!... quand je vous le disais!

CRÉPIN. Dites donc, mame Larue, est-ce que vous voudriez en induire que c'était quelque chose de mal placé?

Mme DELARUE. De quoi? Parce que vous me devez encore la layette de votre troisième?... Vous êtes bien susceptible, ce matin. Vous n'aurez pas dit bonjour à l'aurore! (*Elle fait le geste de lever le coude.*) C'est ce qui vous rend maussade.

CRÉPIN. Vous avez raison, je vas me rendre gai. (*Il entre chez le marchand de vin.*)

LA RALEUSE. Comme vous le saboulez!

Mme DELARUE. Bah! un nonchalant!...

Mme RONDEAU. Si bien, pour te finir, que voyant le dix-neuf, qui est aujourd'hui, on s'est parlé de la chose, et, le Palais-Royal en tête, on s'est cotisé à l'effet d'offrir un repas à notre doyen, même qu'on a obtenu que le Carreau serait avancé de deux heures. Pour lors on a été et venu, on a veillé tard; ce matin on habille les enfants; et voilà!

LA RALEUSE. Nom d'un petit bonhomme! dire que je n'ai pas su cela?...

Mme DELARUE. Et quand vous l'auriez su, ma pauvre fille?

LA RALEUSE. Pour fêter la fête d'un brave homme? j'aurais plutôt mis ma dernière jupe au clou!

Mme DELARUE. Et après?... pour y aller?...

LA RALEUSE. J'y aurais été comme j'y aurais été, mais j'y aurais été... Mais voilà, on s'est dit: la Râleuse, pauvre fille!... ce n'est pas la peine... Vous êtes bien toutes les mêmes, allez!...

Mme RONDEAU, *riant*. Eh bien! voyons, chaque Carré a nommé ses délégués, fais-toi nommer par le Carreau! .. (*Crépin rentre.*)

LA RALEUSE. Bonne pierre!...(*Secouant sa poche.*) Trop tard.

Mme RONDEAU. Nib de braise?

CRÉPIN. Nisco de braisicoto?...

LA RALEUSE. Nettoyée! (*Rompant la conversation.*) Tiens! mais dites-donc, les Gérard sont encore plus en retard que les autres.

Mme DELARUE. Dame, à passer les nuits comme elles font, c'est assez pardonnable, je pense.

LA RALEUSE. Ça va donc fort, les modes?... Elles sont heureuses!

Mme DELARUE. Heureuses!...

Mme RONDEAU. Allons, mame Larue, le fait est qu'elles doivent être à leur aise, hein?... Pas un dîner, pas une fête, pas une fois au spectacle; depuis que monsieur Gérard est mort, il y a de ça trois ans, rien que du noir: et avec ça le meilleur fond du Carré... Excusez!.. Plaignez vous...

Mme DELARUE. On sait ce qu'on sait, mame Rondeau.

Mme RONDEAU. Ah! vous v'là encore avec vos mystères... Ce n'est pourtant pas des princesses déguisées, voyons!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA MARCHANDE DE FEU, MARCHANDS, PASSANTS.

LA MARCHANDE DE FEU. Allons, mes pratiques, allons! voilà la brûleuse!... qui en veut?... Apportez vos gueux et vos chaufferettes!... j'ai de la braise à fondre une Californie, du poussier à dégeler la Baltique... La brûleuse!... la brûleuse!...

Mme RONDEAU, *donnant son gueux*. Tenez, la Brûleuse! Et soignez-moi ça; que ça tienne?... Est-ce que vous n'en prenez pas, mame Larue?

Mme DELARUE. Si fait, ma fille. (*Elle donne sa chaufferette.*) C'est pourtant malsain; mais qu'est-ce que vous voulez! Monsieur Arago l'avait bien dit avant de mourir!... N'est-ce pas honteux pour la saison, qu'à la fin d'avril on en soit encore à se mettre de ces horreurs-là sous les jupons?...

LA MARCHANDE DE FEU. Quand je devrais déjà vendre du lilas. Enfin, c'est des années comme ça, qu'est-ce que vous voulez y faire?

Mme RONDEAU, *à la marchande de feu*. Tenez, voilà votre sou. (*A la Râleuse.*) Ce qu'il y a de bon, figure-toi, c'est que Timothée ne se doute de rien. En voilà une surprise!... Il va venir ouvrir la boutique de madame Gérard, je le guette... (*A un passant.*) Que désire monsieur?... J'ai ce qu'il vous faut, monsieur. Voyez-donc, monsieur!... un talma? une vareuse? un joli pantalon? un gilet? une blouse? une cravate? une chemise? des tapis? un col? un chapeau? voyez, monsieur!...

VOIX DES CARRÉS. Hé! mère la Braise! hé! la Brûleuse!

LA MARCHANDE DE FEU. Voilà, voilà!

CRÉPIN, *à un passant*. Qu'est-ce que vous cherchez, bourgeois? Souliers? brodequins? escarpins? chaussons de gomme? chaussons de lisière?... une paire de molières, bourgeois? Cuir verni? veau d'Orléans? veau de pays? des bottes? vraies tiges de Bordeaux; choisissez, bourgeois!... J'ai tout ce que vous pouvez avoir besoin en fait de chaussures.

VOIX DE LA ROTONDE. Eh bien! Vestale du pouvoir! j'ai l'onglée aux pieds... La Brûleuse!... c'est-il pour aujourd'hui ou pour l'année prochaine?...

LA MARCHANDE DE FEU. On y va, mes agneaux, on y va. (*Sortie. On voit venir la mère Moka*).

Mme RONDEAU. As-tu déjeûné, la Râleuse? (*A une passante.*) Voyez, ma petite dame, faites votre choix.

LA RALEUSE. Non. Et vous?...

SCÈNE III.

LES MÊMES, *moins* LA MARCHANDE DE FEU, LA MÈRE MOKA.

LA MÈRE MOKA, *avec tout son attirail de marchande de café ambulante*. Gare là-dessous! Ah! hé! (*Elle pose sur le trottoir son fourneau et ses boîtes.*) Voilà qui va réjouir vos estomacs, mes enfants!... Qu'est-ce qu'en veut?... Allons-y!...

Mme RONDEAU, *à la Râleuse*. Une tasse, hein?

LA RALEUSE. Je veux bien.

Mme RONDEAU, *à une dame*. Madame, j'ai de jolis coussins pour les pieds; venez donc, ma petite dame! Si c'est une descente de lit qu'il vous faut, j'en ai de fournies comme de l'herbe, avec des effilés tout frais; voyez, madame!

LA MÈRE MOKA, *à des gens qui l'assiégent*. Minute, vous autres, minute! vous êtes des oiseaux de passage, faut que je serve mes pratiques d'abord.

Mme RONDEAU, *tendant deux tasses*. Pour deux, mère Moka.

LA MÈRE MOKA, *servant*. Vous allez m'avaler ça, mes petites chattes, et me dire si ce n'est pas un velours.

LA RALEUSE. Le fait est qu'il n'y a que vous, mère Moka.

LA MÈRE MOKA, *versant*. A toi, Françoise!... à ton tour, Gertrude! Que voulez-vous?... chacun a sa petite amour-propre. (*Versons.*) Pour trois?...

J'ai celle de ne pas vous monter le gandin, moi, et de vous donner du vrai bon pour deux sous. Ça n'est pas comme chez vos limonadiers, qui vous le vendent douze sous à cause de la crème... De la crème!... Y a-t-il seulement du lait?... Propres à rien, va! blagueurs!... Tenez, mame Alphonse, voilà qu'est bon pour votre œil... A la bonne heure, ça! c'est du lait... du lait de vache! Il n'y a pas de blanc d'Espagne là dedans! il n'y a pas de farine là dedans!... il n'y a pas de cervelles là dedans! Ça ne craint pas le gouvernement!

SCÈNE IV.

Les Mêmes, LA MARCHANDE DE GRILLADES, dite LA LYONNAISE.

LA LYONNAISE, *un fourneau et une poêle sur son éventaire.* Hé! la mère Moka, ne les prenez pas tous, ces chéris! gardez-m'en un peu!

LA MÈRE MOKA. Comment donc, ma commère! Il faut que tout le monde vive!... Et puisqu'il y a place pour tant d'honnêtes gens sur le carreau du Temple, c'est sûr qu'il y a place pour vous. (*Aux gens qu'elle a servis.*) On ne veut plus de moi par ici? Je détale!

CRÉPIN. A nous deux, la Lyonnaise! C'est-il frais, ça?

LA LYONNAISE. Dites donc, vous?... est-ce que j'ai l'habitude de vendre de la viande trop âgée?

CRÉPIN. Qu'est-ce qui vous gronde? on n'est pas pendu pour s'informer, peut-être!

LA LYONNAISE. Non, mon bijou... mais, voyez-vous, le particulier dont qu'en voilà des morceaux dans ma poêle, je l'ai vu sur pied lundi.

CRÉPIN. Ah! oui?...

LA LYONNAISE. Spirituel et bien portant comme vous. D'ailleurs... (*Elle pique une grillade qu'elle lui met sous le nez.*) Fleurez-moi ça! C'est-il une rose?

CRÉPIN, *faisant tomber la grillade sur son pain.* Ça peut aller.

LA LYONNAISE. Une saucisse d'un sou avec ça, dégoûté?

CRÉPIN. Eh bien, mangeons le fonds tout de suite! Comme vous y allez, vous, la Lyonnaise!

LA LYONNAISE, *criant et s'en allant.* Le déjeuner de Paris, qui est-ce qui en veut?

Mme RONDEAU. Voilà Timothée!... La Râleuse, viens que je te dise. (*A Mme Delarue.*) Amusez-le un peu, voisine! le temps de prévenir nos gens, hein?

Mme DELARUE. Soyez tranquille!... (*Mme Rondeau rentre dans sa boutique après avoir parlé à la Râleuse qui sort par le fond.*)

SCÈNE V.

Mme DELARUE, TIMOTHÉE, *puis* Mme RONDEAU.

Mme DELARUE. Vous voilà tard chez nous, monsieur Timothée!...

TIMOTHÉE, *se hâtant d'ouvrir la boutique de Mme Gérard.* Oh! ne m'en parlez pas, j'en suis honteux. L'homme est peu de chose, allez!... On dit toujours qu'on fera ce qu'on veut, et c'est une bêtise... Je voulais me coucher à bonne heure hier pour être ce matin le premier ici, et puis il y a eu un sevidage avec des collègues, que j'ai cru que ça ne finirait pas... Vous n'avez vu personne de la maison, mame Larue?

Mme DELARUE. Non, monsieur Timothée.

TIMOTHÉE. Après ça, vous me direz, ce n'est jamais le commerce des modes qui est bien matineux... Mais enfin il ne faudrait pas faire parler. mame Gérard se donne assez de mal et ses petites aussi!... Là!... à présent que la marchandise voit clair, mame Larue, je vous demanderai la permission de vous souhaiter le bonjour... Comment que ça va, ce matin?

Mme DELARUE, *bâillant.* Fatiguée, monsieur Timothée... J'ai une fièvre typhoïde qui ne me laisse pas clore l'œil!

TIMOTHÉE. Dame! vous, si je sais comment vous y tenez!... Il faut que vous soyez rudement doublée tout de même... Ce n'était pas assez de vos malades, et de vos femmes en couche; il a fallu vous faire encore marchande de layettes pour n'avoir de repos ni jour ni nuit. C'est trop de mal pour une femme aussi!...

Mme DELARUE, *montrant la boutique de madame Gérard.* Je suis l'exemple qu'on me donne, monsieur Timothée.

TIMOTHÉE. Mame Gérard a son idée, elle, et vous savez bien qu'on ne la lui ôtera pas... Elle mangerait plutôt la terre de son jardin avant ça. Mais vous, mame Larue, que votre fille est établie, qui n'avez ni enfants ni suivants, ce n'est pas avoir du bon sens!... Est-ce que vous seriez devenue amasseuse, dites donc?... Je vous ai vue un lundi à une grande porte, rue Coq-Héron, où l'on vend de l'eau de Bottot?

Mme DELARUE. Eh bien?

TIMOTHÉE. Eh bien, ça s'appelle la Caisse d'épargne, sauf votre respect!

Mme DELARUE. Chacun a ses petites affaires, monsieur Timothée. Est-ce que je vous demande pourquoi vous avez supprimé votre café et votre tabac?... cachottier!...

TIMOTHÉE. Oh, des mauvaises habitudes, voilà tout. Ce n'est pas par économie, allez!... Ça donne donc un petit peu, les malades?...

Mme DELARUE. Non.

TIMOTHÉE. Le fait est que depuis quelque temps, l'air devient plus sain.

Mme DELARUE. Bah! il y a des malades, mais on n'a pas le temps de les garder... les médecins vous les volent.

TIMOTHÉE. Allons, à cette heure!

Mme DELARUE. Sans doute. Dans les temps une maladie avait ses périodes, ses *phrases*, comme on disait. On la laissait se déclarer, et puis faire son temps voulu, ses huit jours, ses trois semaines, selon la fièvre que c'était... Après ça on voyait voir à couper... Au lieu qu'aujourd'hui, on vous prend le mal, crac! sans lui demander es-tu chien, es-tu loup? Mais les maladies sont comme les personnes, monsieur Timothée, il y en a qui s'en vont quand on les brusque; il y en a aussi qui se lâchent.

TIMOTHÉE. C'est triste!... Eh bien, et le commerce?

Mme DELARUE. Laissez donc, le commerce! il y a des jours qu'on n'étrenne pas.

TIMOTHÉE. On est tant, aussi! A propos, mame Larue, pendant que nous voilà seuls... (*Mme Rondeau s'est rapprochée et elle écoute*) vous savez bien la femme à Picard, le poêlier?...

Mme DELARUE. Qui est au lit depuis trois mois, la pauvre femme! Et voilà le temps des poêles fini.

TIMOTHÉE. Elle est accouchée de cette nuit. J'en viens... Une misère! pas un linge! on a mis l'enfant dans un vieux châle de la mère... C'est des bien braves gens, vous savez. Il faut que vous me fassiez une petite layette, hein? pas cher; on est quelquefois plus rat qu'on ne voudrait être: mais une layette, quoi!

Mme DELARUE. Brave vieux, allez!... Je vais vous arranger ça: deux béguins, un bonnet, une brassière... Est-il fort, l'enfant?

TIMOTHÉE. Dame... moyen.

Mme DELARUE. Une brassière, deux langes piqués et deux chemises à brassières. C'est tout juste, dites donc? (*Elle arrange un autre paquet.*)

TIMOTHÉE. Ah bien, pour le moment!... Combien est-ce que je vous dois, mame Larue?...

Mme DELARUE. C'est quatre francs dix sous.

TIMOTHÉE. Rond?

Mme DELARUE. Prix coûtant. Je veux bien ne pas gagner, mais je ne veux pas perdre.

TIMOTHÉE, *lui donnant une pièce de cinq francs.* Décidément je crois que vous devenez amasseuse.

Mme DELARUE. Voilà vos dix sous. Maintenant, comme vous perdriez peut-être l'esprit à faire la charité tout seul, emportez-moi ça avec. (*Elle lui donne l'autre paquet.*)

Mme RONDEAU, *qui est allée dans sa boutique.* Et ça aussi: il y a une couverture pour le petit et une blouse neuve pour le père.

TIMOTHÉE. Merci, mes bonnes âmes; après cela, de vous autres du Temple, vous croyez peut-être que quelque chose m'étonne?... pas du tout. Ce n'est pas ici que vous avez le cœur, c'est sur la main.

Mme DELARUE. Venez, que je vous fasse un paquet de tout cela.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, UN MONSIEUR *devant la boutique de Mme Rondeau.*

Mme RONDEAU. Voyez, monsieur, vous cherchez un pantalon? en voilà de bien jolis!

LE MONSIEUR. Combien ce pantalon, madame?

Mme RONDEAU. Faut-il vous parler au juste? C'est douze francs, monsieur, sans vous marchander.

LE MONSIEUR. Douze francs! un pantalon d'occasion? J'en aurai un à la Belle Jardinière, ici à côté, pour le prix.

Mme RONDEAU. De cette qualité-là et cousu comme ça? Non, monsieur... Si vous en voulez de la confection!...

LE MONSIEUR. C'est que je m'y connais, voyez-vous; on ne me trompe pas, moi!... J'ai l'habitude d'acheter.

Mme RONDEAU. Je le crois bien, à votre âge. Combien donc que vous en donnez, hein?

LE MONSIEUR. Cela ne vaut pas plus de six francs, ma petite dame.

Mme RONDEAU. Six francs que vous dites? Voyons, je vous ôte vingt sous?... je vous ôte quarante sous, tenez... Donner ça de dix francs, c'est bien dire qu'on veut vendre. Tout neuf, quoi! Je parie qu'on y trouve encore des faufilures.

LE MONSIEUR. Je ne donnerai pas un centime avec.

Mme RONDEAU. Ce n'est donc pas pour rire? Oh! mais vous êtes trop malin, vous. (*Au monsieur qui s'en va.*) Écoutez-moi donc, monsieur!...

LE MONSIEUR, *revenant.* Quoi, madame?

Mme RONDEAU. Allons, voyons, venez; il faut aussi que ce soit vous...

LE MONSIEUR. Vous voyez bien!

Mme RONDEAU. Je vais prendre votre adresse, hein?

LE MONSIEUR. Mon adresse?... pourquoi faire?

Mme RONDEAU. Eh bien, pour vous le porter... Comment donc, pour six francs? mais c'est le moins, mon cher monsieur, et au premier nettoyage — car vous devez salir vos frusques, vous, vous avez une figure à ça — c'est moi qui paierai le dégraisseur.

LE MONSIEUR. Madame!

Mme RONDEAU. Monsieur!

LE MONSIEUR. Vous êtes une malhonnête.

Mme RONDEAU. De quoi? on cause avec vous, et après? Si le voisin ne vous convient pas, reculez votre maison, mon bichon. Six francs! Eh bien non! on vous en fera faire. (*Aux passants.*) Six francs, dites donc, mes petits amours, monsieur a la générosité de m'offrir de ça six francs! Monsieur sentait le besoin de se renouveler la fourniture pour six francs! Six francs ce montant-là! comme si c'était une loque... Après ça, il n'a peut-être pas davantage, ce pauvre chéri... Ah! mais à propos, hé! monsieur, écoutez-moi donc! j'ai là pour vos six francs quelque chose qui vous conviendrait bien mieux: c'est une veste! A cause des manches, ça vous irait joliment. (*Rires.*)

LE MONSIEUR, *s'en allant.* Je méprise vos insultes.

Mme RONDEAU, *allant après lui.* Retournez-vous que je voie comment que vous faites, quand vous dites ça?

LE MONSIEUR. J'irai me plaindre à l'inspecteur du marché.

Mme RONDEAU. Ah! accordez-moi celui d'accepter mon bras, monsieur, que nous y allions ensemble chez monsieur l'inspecteur. (*Le Monsieur s'en va. A Timothée.*) Hein? s'il n'y a pas de quoi se tourner les sens.

TIMOTHÉE. Vous m'avez affligé, madame Rondeau! Est-ce qu'il faut s'invectiver pour des rapiats comme ça... (*Voyant les demoiselles Gérard.*) Ah! voici que je vas être relevé à la fin.

SCÈNE VII.

Mme DELARUE, TIMOTHÉE, Mme RONDEAU, EUGÉNIE, NATHALIE, *puis* LA RALEUSE, CRÉPIN, JOSEPH, DES ENFANTS *et un* MARCHAND D'HABITS.

NATHALIE. Bonjour, père Timothée!

EUGÉNIE. Bonjour, bon ami! (*Elle lui tend son front.*)

TIMOTHÉE. Bonjour, mes enfants Jésus! Maman Gérard va bien?... oui?... (*A part.*) Voilà mon quartier latin brûlé pour aujourd'hui, tout de même! Messieurs les étudiants sont déjà entrés dans leurs estaminets... Mon paquet, vite, mame Larue. (*Mme Delarue lui donne le paquet qu'il met sous son bras.*)

EUGÉNIE, *le tirant par la manche.* Regarde donc un peu par ici, père.

TIMOTHÉE, *se retournant et voyant un groupe d'enfants.* Eh bien! qu'est-ce que c'est donc que ça? On ne va plus à l'école? On a fini son éducation?

LES ENFANTS. Oui, parrain.

TIMOTHÉE. Ah! déjà? Mais je crois qu'ils sont en habits de dimanche, Dieu me pardonne!

LES ENFANTS, *à Joseph.* Arrive donc, toi! Est-il lambin, ce moutard là. (*Joseph arrive portant un bouquet aussi gros que lui, le marchand d'habits le tient par la main.*)

TIMOTHÉE. Ah çà! mais c'est tous mes fillots! Où vas-tu donc comme cela avec ton bouquet, toi?

LES ENFANTS. Chut! chut!...

JOSEPH. Parrain...

TIMOTHÉE. Qu'est-ce que tu me veux, mon petit Joseph?...

LE MARCHAND D'HABITS. Silence, père Timothée.

TIMOTHÉE. Ah! il faut que je fasse silence?..

LES ENFANTS, *à Joseph.* As pas peur! Chut!

JOSEPH. Parrain... nous ne serions que de méchants gamins, au lieu d'être les vrais enfants du Temple, si nous avions oublié que c'est aujourd'hui ta fête...

TIMOTHÉE. Dix-neuf avril; c'est vrai, on ne leur a pas menti, à ces innocents.

LE MARCHAND D'HABITS. Silence, père Timothée.

TIMOTHÉE. C'est juste.

JOSEPH. Ta fête. Nous venons te la souhaiter et te dire combien nous t'aimons. Accepte donc de tes filleuls reconnaissants ce petit bouquet que... ce petit bouquet qui... (*Il se retourne.*) Alfred, qu'est-ce qu'il y a donc après?

LES ENFANTS. Est-il bête?

TIMOTHÉE *l'enlève et l'embrasse.* Non, il est bien gentil, mon petit Joseph! (*A part.*) C'est drôle, ça m'arrive tous les ans, (*il s'essuie les yeux*) et c'est tous les ans la même bêtise... Après ça, quoi, ce n'est pas une humiliation que d'être heureux!

LES ENFANTS. Vive notre parrain!

LE MARCHAND D'HABITS. Père Timothée, tu viens d'apprendre par la bouche de l'innocence que c'est aujourd'hui ta fête. Nous ne sommes point dans l'habitude de nous faire des tendresses, mais toi ce n'est pas un autre, et cette année le Temple s'est dit: Nous avons un doyen qui est Timothée le marchand d'habits, un homme toujours au poste de la vertu et qui ne pense à lui que le dernier... donc sa fête est la nôtre et nous la célébrerons comme il le mérite. C'est pourquoi je viens par trois fois trois, au nom de l'univers des Templiers, t'offrir en figuration d'hommage, un déjeuner sur le pouce ce matin, à la barrière comme il s'agit, c'est-à-dire des Trois Couronnes, chez Alexis Colonel, à onze heures et demie; et pour les dames un bal général, ce soir, à la salle Barthélemy. Vive Timothée!

TOUT LE MONDE. Vive Timothée!

TIMOTHÉE. Je sais bien qu'il faudrait que je vous ferais un discours, mais voilà! Enfin ça serait toujours pour vous dire que c'est des bêtises de dépenser de l'argent pour moi dans les temps où nous sommes.

LE MARCHAND D'HABITS. Te rendre en plaisir un peu de ce que tu nous donnes à tous en bienfaits, Timothée?

TIMOTHÉE. Quoi? je fais mon devoir, voilà tout! Aimons-nous, c'est la loi de chacun... Ça me contrarie... non, tant d'honneur que ça à moi!

LE MARCHAND D'HABITS. Refuserais-tu le jugement de tes frères?

Mme RONDEAU. Puisque ça nous fait plaisir à tous, voyons?

LA RALEUSE. Mais oui!

TIMOTHÉE. Bien vrai?

LA RALEUSE. Vrai comme vous avez donné, mardi, un pain de douze livres à la vieille mère Michaud.

TIMOTHÉE. Tais-toi donc!

Mme RONDEAU. Et jeudi un paquet de chandelles à Désirée Baudouin, qui se crève les yeux à travailler pour son père.

CRÉPIN. Et trois livres de sucre, hier, à ces pauvres Gallois du troisième, que leur fille a la consomption.

TIMOTHÉE. Bon! demande-moi quelque chose une autre fois, toi! tu verras!...

Mme DELARUE. Et tout à l'heure une layette au petit dernier de la Picarde!...

TIMOTHÉE. C'est des mensonges!

Mme RONDEAU. Même qu'il l'a encore sous le bras, tenez!

EUGÉNIE. Te voilà pris, père!...

TOUT LE MONDE. Ah! ah!

TIMOTHÉE. Et que je me sauve la porter! vous êtes tous des mauvaises gens. Vous, les petits (*Les enfants s'approchent de Timothée*), allez m'attendre à la maison... Et soyez sages... ne vous salissez pas.

LE MARCHAND D'HABITS. A onze heures ici et de là chez Colonel! Vive Timothée!

TOUT LE MONDE. Vive Timothée! (*Timothée sort.*)

SCÈNE VIII.

LA RALEUSE, Mme RONDEAU.

CRÉPIN. Eh bien! le voilà parti? Et la chanson que monsieur Vincent nous a faite.

LE MARCHAND D'HABITS. Quoi! la chanson? Allons-y tout de même? La ruche ne chôme pas faute d'une abeille: absent comme présent, d'ailleurs, son cœur n'est-il pas toujours où nous sommes? Allons-y gaiement.

TOUS. Allons-y!

CRÉPIN.

AIR de M. *Pesey* (1)

1er COUPLET.

Après avoir cueilli la pomme,
En mangeant ce fruit défendu,
Adam comprit qu'un honnête homme,
Devait être très-bien vêtu. (*bis*)
Mais à la Belle Jardinière
Adam ne pouvant s'habiller,
Ève, en bonne couturière,
Lui fit un vêtement entier
Avec des feuilles de figuier.
S'il revivait jamais en France,
On le verrait bientôt, le père Adam,
Au Temple acheter par decence
Un paletot d'Elbœuf ou de Sedan;
Et le premier donnant l'exemple
On l'entendrait s'écrier, mes amis:
Gloire! gloire aux marchands du Temple!
Gloire! gloire aux marchands d'habits!

REPRISE.

Gloire! gloire aux marchands du Temple!
Gloire! gloire aux marchands d'habits!

2e COUPLET.

L'homme et l'habit ont même histoire,
Souvent ils changent de couleur,
Ils ont leur défaite, leur gloire,
Leurs jours de joie et de douleur. (*bis*)
De cet habit la basque ronde,
Couvrit un grand homme d'État;
Puis un dandy du demi-monde
Quelques mois encore le porta,
Puis un poète l'acheta!
Enfin, de ce glorieux reste,
On habille six mois un clerc d'huissier;
Et demain ce sera la veste
D'un élégant garçon limonadier.
Aux artisans servant d'exemple,
Par le travail nous vivons tous unis:
Gloire! gloire aux marchands du Temple
Gloire! gloire aux marchands d'habits.

REPRISE.

Gloire! gloire aux marchands du Temple!
Gloire! gloire aux marchands d'habits!

3e COUPLET.

Pays de la métempsycose,
A notre Temple rien ne meurt!
Ce gilet fut la robe rose
De la femme d'un sénateur. (*bis*)
La modiste a su dans les manches
Trouver l'étoffe d'un chapeau;
Dont s'ornera, tous les dimanches,
Le visage toujours nouveau
D'une déesse du Prado.
Le cordonnier dans le corsage
Prit ces souliers qui, les jours de printemps,
Feront plus d'un petit voyage
Dans des sentiers amoureux et glissants.
Aux artisans servant d'exemple,
Par le travail nous vivons tous unis:
Gloire! gloire aux marchands du Temple!
Gloire! gloire aux marchands d'habits!

REPRISE.

Gloire! gloire aux marchands du Temple!
Gloire! gloire aux marchands d'habits!

4e COUPLET.

Mais si rien ne meurt, tout s'efface;
Ces vêtements soyeux et beaux,
Pour le papier on les ramasse,
Quand le temps en fait des lambeaux. (*bis*)
Sur votre robe, un jour, madame,
Peut-être un penseur écrira
Critique, comédie, ou drame;
Chef-d'œuvre qu'on applaudira,
Ou bien, hélas! qu'on sifflera.
Lettres, métiers, arts, industrie,
Travaux de tête, et travaux de la main,
Des peuples vous êtes la vie,
Leur gloire hier, leur richesse demain!
Aux artisans servant d'exemple,
Par le travail nous vivons tous unis:
Gloire! gloire aux marchands du Temple!
Gloire! gloire aux marchands d'habits!

REPRISE.

Gloire! gloire aux marchands du Temple!
Gloire! gloire aux marchands d'habits! (1)

LA RALEUSE. Eh bien, à présent que ça y est, à revoir, mame Rondeau. Voilà l'heure qui se passe, et je manquerais mon affaire.

Mme RONDEAU. Tu as une affaire, la Râleuse?

LA RALEUSE. Oui, un marché qu'une fripière des Piliers me garde jusqu'à neuf heures et demie. Il en est neuf, il faut que je voie Grignot.

Mme RONDEAU. Grignot? tu en es réduite à lui, ma pauvre vieille?... Pourquoi que tu ne parles pas à monsieur Rodier ou à Baudry?...

LA RALEUSE. Monsieur Rodier ne fait qu'avec le Palais-Royal et Baudry ne sort pas du pavillon de Flore... C'est des aristos. Quant à ceux du Pont-Volant et de la Forêt-Noire, si nous sommes dans la panne, nous n'avons que Grignot.

Mme RONDEAU. Et Timothée?

LA RALEUSE. Timothée ne vend pas d'argent, il en prête, ce cher homme, et ce n'est pas la même chose pour s'acquitter... Et puis, je ne sais pas... on dit qu'il devient serré? C'est peut-être à cause de son fils... Attendez donc, voilà Grignot qui sort de chez le marchand de vin. Grignot! hé! père Grignot!...

SCÈNE IX.

Mme RONDEAU *sur sa boutique.* EUGÉNIE *et* NATHALIE *dans la leur.* GRIGNOT, *puis* RAYMOND.

GRIGNOT. Eh bien! qu'est-ce qu'il y a, la Râleuse?

LA RALEUSE. Il y a que j'ai besoin de vous, monsieur Grignot.

GRIGNOT. Ah! une lettre à écrire?...

LA RALEUSE. Une lettre?... et à qui donc?

GRIGNOT. Dame! je ne sais pas vos affaires, moi, ma biche.

LA RALEUSE. Ne faites donc pas vos manières: j'ai besoin d'argent.

GRIGNOT. Vous n'êtes point toute seule, et il n'en pleut point.

LA RALEUSE. Toujours vos rengaines! Quoi, ça vous va-t-il?

GRIGNOT. Je ne sais pas... vous en faut-il beaucoup?

(1) Les paroles de cette ronde sont de M. Charles Vincent.

(1) La musique de cette chanson se vend 25 cent., chez Cassanet, éditeur, rue des Gravilliers, 25.

LA RÂLEUSE. Trois pistoles et une croix.

GRIGNOT. Trois pistoles et une croix?... Mais ça fait trente-six francs.

LA RÂLEUSE. Qui est-ce qui vous dit le contraire?

GRIGNOT. C'est-il au moins pour une chose qui en vaut la peine?...

LA RÂLEUSE. Qu'est-ce que cela vous fait, si on vous les rend?...

GRIGNOT. Allons, je vais vous les donner. Vous me ferez un écrit de trente-neuf francs douze sous pour ce soir. Je n'ai qu'un prix, vous savez. (*Raymond entre par le fond.*)

LA RÂLEUSE. Il est assez bon pour ça!... Mais, dites donc, je ne peux vous payer que samedi après le marché. Ça vous est-il égal?...

GRIGNOT. Diable! nous sommes aujourd'hui jeudi?... Vendredi, samedi... trois jours... trois fois trois, neuf... dix... Ce sera cher, ma petite: quarante-six francs seize sous.

LA RÂLEUSE. Pour trente-six francs?

GRIGNOT. Dame! je ne vous force pas, Râleuse que vous êtes. Ma marchandise, c'est mon argent, comme les chiffons, c'est la vôtre... Si vous avez mieux ailleurs, allez-y.

LA RÂLEUSE. Mais à combien donc que ça la met votre marchandise?... Dites-moi voir un peu?

GRIGNOT. Eh bien, à dix du cent, quoi? comme tout le monde.

LA RÂLEUSE. Par jour? Ça doit être drôle au bout d'un an!... Venez-y tout de même, puisqu'on n'a que vous! (*A part.*) Vieux chien, va!

GRIGNOT. Vous dites?

Mme RONDEAU. C'est moi qui dis que ce sera pain bénit quand on vous pincera, cormoran, hibou!...

GRIGNOT. C'est bon! c'est bon! (*Il sort avec la Râleuse.*)

SCÈNE X.

RAYMOND, Mme RONDEAU.

RAYMOND. Pardon, madame; le nom du... de l'homme qui s'en va, s'il vous plaît?

Mme RONDEAU. Avec la femme qui a le châle jaune? C'est M. Grignot, le banquier de la misère, mon cher monsieur.

RAYMOND. Et cette pauvre femme?

Mme RONDEAU. C'est la Râleuse, une revendeuse de chiffons, un moucheron pour sa toile, à cette araignée de Grignot... une bien honnête femma, allez!

RAYMOND. Vous dites la Râleuse, je crois?

Mme RONDEAU. Oui, nous les appelons râleuses, voyez-vous, parce qu'à crier le long des rues dans tous les temps et pas toujours les pieds bien secs, elles finissent par s'attraper une voix qu'on dirait des mourantes qui s'en vont.

RAYMOND. C'est horrible!... Puisque vous paraissez aimer celle-ci, remettez-lui ces quarante francs, voulez-vous? Je puis bien aller sur le marché de M. Grignot, n'est-ce pas? Maintenant, auriez-vous l'obligeance de m'indiquer la boutique de madame Gérard?

Mme RONDEAU. Madame Gérard, la marchande de modes? Voilà, monsieur... où sont ces deux demoiselles.

RAYMOND. Je vois. Je vous salue, madame.

Mme RONDEAU. Mais dites donc, monsieur, vous voulez que je donne ça à la Râleuse?.. Et de quelle part?...

RAYMOND. Ah! oui, en effet... Eh bien, de la vôtre, ou de celle de madame Gérard, comme il vous plaira. (*Il la quitte.*)

Mme RONDEAU. En voilà une pâte d'homme encore, celui-là. (*Allant du côté par où est sortie la Râleuse.*) Hé! la Râleuse! hé!

SCÈNE XI.

NATHALIE, EUGÉNIE, *dans la boutique, puis* RAYMOND.

EUGÉNIE, *chantant.* Tra la la... Ce bon Timothée, c'est bien gentil ce qu'on lui fait... J'en suis tout heureuse, et toi, Nathalie?

NATHALIE. Moi?... pourquoi donc serais-je heureuse, Eugénie?

EUGÉNIE. Tiens, c'est vrai, pauvre sœur! tu garderas encore la maison si je vais ce soir à la fête. Tu es si bonne!... Que je t'embrasse pour la peine!.. Tu veux bien, dis? tu n'es pas fâchée?

NATHALIE, *se dégageant doucement.* Fais donc attention, Eugénie! Si maman venait... Tu ne vois pas qu'il y a quelqu'un?...

EUGÉNIE. Bah! c'est un monsieur qui passe.

NATHALIE. Mais non.. Seulement il ne sait pas s'il doit entrer... Voyons, parle-lui.

EUGÉNIE. Non, parle-lui, toi.

NATHALIE. Je n'ose pas.

EUGÉNIE. Ni moi non plus, il a l'air trop comme il faut.

NATHALIE, *tristement.* Allons, puisque c'est toujours mon tour. (*A Raymond.*) Vous désirez quelque chose, monsieur?

RAYMOND. Je voudrais voir madame Gérard, je vous prie.

NATHALIE. Elle n'est pas encore descendue; mais c'est égal, qu'est-ce que monsieur cherche? (*A Eugénie.*) Aide-moi donc!

EUGÉNIE. Entrez, monsieur, ne restez pas à la porte.

RAYMOND, *entrant.* Pardon, mais à qui ai-je l'honneur de parler, mes belles demoiselles?... A votre ressemblance je suppose que vous êtes sœurs?

NATHALIE. Oui, monsieur.

RAYMOND. Et à votre âge... Pourtant vous n'êtes pas les filles de madame Gérard?

EUGÉNIE. Pardonnez-moi.

RAYMOND, *à part.* Déjà si grandes!... Il y a donc tout ce temps-là? Oui, elles ont de ses traits, à lui, en vérité... Elle surtout. (*Il désigne Nathalie.*) Et les voilà ici, dans cet enfer!... Pauvres enfants! et pauvre mère!...(*Il les regarde avec intérêt.*)

EUGÉNIE, *à Nathalie.* Comme il nous regarde!...

NATHALIE, *froidement.* Mais enfin, monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

RAYMOND, *revenant à lui.* C'est vrai... Dame!... je ne sais pas trop, un chapeau sans doute, puisque vous vendez des chapeaux?

EUGÉNIE, *souriant.* Vraiment!

NATHALIE. Eh bien! pourquoi donc pas?... Choisissez, monsieur; en voici un bien joli. Je pense que vous voulez du beau. Est-ce pour une jeune dame? Celui-ci est aussi très-bien.

EUGÉNIE. Si la personne est blonde, le bleu ira mieux que le rose.

RAYMOND. Oui... oui... blonde comme vous... (*Silence.*) Et l'on vous laisse ainsi, deux jeunes filles, en ce monde singulier?

EUGÉNIE. Oh! mais, monsieur, nous sommes bien gardées... tout ce monde-là nous connaît... C'est une grande famille que le Temple.

RAYMOND. Ah!... Et la grande famille a-t-elle beaucoup de parents comme monsieur Grignot?

NATHALIE. Vous connaissez monsieur Grignot? Ce n'est pas un marchand du Temple, monsieur Grignot... c'est un...

EUGÉNIE. C'est un vieux gorux!

NATHALIE. Eugénie!...

RAYMOND, *souriant.* Oh! vous traitez mal les banquiers, mademoiselle.

EUGÉNIE. Pardon, monsieur... quand on ne sait pas...

RAYMOND. Le prix de ce joli chapeau?...

NATHALIE. Vingt francs, monsieur; c'est un chapeau que vous payeriez trente francs dans la rue Vivienne.

RAYMOND. Il n'est donc pas neuf, alors?

EUGÉNIE. Comment donc, monsieur? tout neuf: regardez-le bien, ce n'est pas un décrochez-moi-ça.

RAYMOND. Qu'est-ce que c'est qu'un décrochez-moi-ça?

NATHALIE. Nous appelons ainsi les chapeaux de hasard; mais ma mère n'en tient pas... Ah! monsieur, vous croyez qu'on ne vend que du vieux au Temple. C'est un préjugé et une erreur. Nous pouvons fournir aussi beau que ces dames des grands quartiers et à meilleur marché qu'elles, parce que nous avons autant de bénéfice en ayant moins de frais... Au lieu, par exemple, de cinq à six mille francs de loyer, cent soixante et onze francs soixante centimes, songez donc! Ni éclairage, ni chauffage, ni mobilier... On n'a pas à nous payer des tapis, du bronze et des glaces, on n'a que son chapeau: voilà, monsieur.

RAYMOND. Et cette boutique est ouverte ainsi toujours au vent, au froid?

EUGÉNIE. Oui... C'est quelquefois un peu dur.. mais bah! on se chauffe mieux en rentrant... Ici, pas moyen... une étincelle et tout brûlerait.

RAYMOND. Vous avez beaucoup d'ouvrières?

NATHALIE. Nous avons une faiseuse, mademoiselle Michelot. Pour le reste, tout le monde s'y met...

RAYMOND. Votre mère aussi?

EUGÉNIE. Maman? la première et la dernière!... Elle nous fait honte souvent... le matin surtout... La nuit, passe encore!

RAYMOND. Vous travaillez la nuit, enfants? C'est si bon pourtant de dormir à votre âge! Mais vous avez les dimanches?

EUGÉNIE. Non, monsieur, nous préparons le dimanche le travail de la semaine.

RAYMOND. Ainsi, voilà votre univers!... pour soleil ce jour faux; pour jardin ces fleurs de gaze et de velours, et des haillons pour horizon! Triste et courageuse vie!... (*Une pause.*)

NATHALIE. C'est le chapeau bleu que monsieur prend?

RAYMOND. Et l'autre aussi, le vert... Je ne veux pas que vous soyez jalouses.

EUGÉNIE. Alors ce n'est donc pas pour une blonde?

RAYMOND, *les regardant.* Il y en a deux: une blonde et une brune.

EUGÉNIE. Vos deux filles peut-être, monsieur?

RAYMOND. Je le voudrais bien!... Est-ce que vous avez fait quelque chose à ceux-ci?

NATHALIE. Oui, monsieur... Voulez-vous voir l'effet? Tiens, Eugénie. (*Elles essayent les deux chapeaux.*)

RAYMOND. Oui! comme les résilles espagnoles.. Cela sert à mettre les cheveux... Quant à la figure, on l'a, c'est pour la montrer, n'est-ce pas, aux injures des regards et du ciel, comme vos boutiques!... Combien vous dois-je, chères demoiselles?...

NATHALIE. C'est quarante francs, monsieur.

RAYMOND, *donnant un billet de banque.* Voici.

NATHALIE. C'est que... il est bien matin... et nous n'avons pas encore de monnaie.

EUGÉNIE. Mais, monsieur n'emporte pas ses chapeaux, j'imagine?

NATHALIE, *tendant le billet.* C'est cela, on enverra chez vous avec la facture.

RAYMOND. Non, gardez... Je les ferai prendre.. D'ailleurs, je reviendrai.

NATHALIE. Mais, monsieur, vous ne nous connaissez pas.

RAYMOND. Mesdemoiselles, je suis un honnête homme, et j'aime bien votre mère!... Voulez-vous me permettre de vous embrasser?... Il me semble que je dois vous porter bonheur.

EUGÉNIE. Nathalie?... Il a l'air si bon, hein?..

NATHALIE. Cependant...

EUGÉNIE, *avec vivacité.* Embrassez-moi, monsieur! (*Raymond les embrasse.*) Comment vous appelez-vous, à propos?...

RAYMOND. Mon nom?... (*Il regarde autour de lui, et aperçoit Ossian qui va et vient.*) Je reviendrai. (*Il se croise avec Timothée.*)

SCÈNE XII.

NATHALIE, EUGÉNIE, TIMOTHÉE, *en toilette, puis* OSSIAN.

TIMOTHÉE. Monsieur! (*Il se range pour laisser passer Raymond et entre dans la boutique.*)

EUGÉNIE, *à Nathalie.* Il avait les larmes aux yeux, dis donc, sœur!

NATHALIE, *rêveuse.* Eh bien! que veux-tu?...

EUGÉNIE. C'est drôle; mais il m'a tout émue, moi...

TIMOTHÉE. Qui donc qui t'a émue, ma p'tite Nini?...

EUGÉNIE. Tiens! te revoilà, toi? Comme tu es beau... C'est un monsieur, figure-toi, qui nous a acheté deux chapeaux et qui nous a embrassées.

TIMOTHÉE. Ah bien !... Un jeune?...

NATHALIE. Quarante-huit ans.

EUGÉNIE. Oh! quarante-cinq ans... voyons...

TIMOTHÉE. C'est déjà pas mal vieux.

NATHALIE. Je crois que c'est un banquier.

TIMOTHÉE. Défiez-vous! De quoi? les voilà qui rôdent par ici, à présent? Ils n'ont pas assez de leurs Filles Saint-Thomas et de leurs Panoramas, ciel de Dieu!

EUGÉNIE. Oh! celui-là, père, je crois que j'en répondrais.

TIMOTHÉE. Et toi, Nathalie?...

NATHALIE, *haussant les épaules*. Moi, il m'a à peine regardée.

EUGÉNIE. Autant que moi, voyons : tu es singulière, aussi!... (*Son de cloche annonçant l'ouverture du Carreau... Timothée regarde du côté par où Raymond a disparu. Au bruit de la cloche, les Marchands et Marchandes, diversement groupés jusque-là, se réunissent au milieu du théâtre: Chineurs, Rouleurs, Rebousseurs, Mouilleurs, Cambrousiers, Râleuses, etc., cherchent les uns à vendre, les autres à acheter et représentent comme une bourse en plein vent. De temps à autre des lambeaux de phrases se détachent du bourdonnement général.*)

UN ACHETEUR. Non, père Monnier, je ne vous le payerai pas ce prix-là!...

LE PÈRE MONNIER. C'est pourtant ce que ça vaut.

L'ACHETEUR. Vous m'avez mis dedans hier, vous.

LE PÈRE MONNIER. Deux pistoles et cinq points.

L'ACHETEUR. Est-ce que vous rêvez?...

LE PÈRE MONNIER. C'est tout neuf, ça sort du mont-de-piété.

L'ACHETEUR. Trois pistoles à terme, si vous voulez?

LE PÈRE MONNIER. Quel terme?

L'ACHETEUR. Quinze jours, à deux croix et demie par semaine.

LE PÈRE MONNIER. Prenez.

OSSIAN, *entrant dans la boutique*. Ne vous dérangez pas.

EUGÉNIE ET NATHALIE. Ossian! (*Timothée fait un mouvement pour aller au-devant de son fils, puis il s'arrête.*)

OSSIAN. Bonjour, Nathalie! bonjour, Eugénie!... J'arrive, me voilà... Je ne trouvais plus la boutique. Vous n'êtes pourtant pas changées?.. Oh! c'est-à-dire si, vous êtes changées .. Ça va bien? Et madame Gérard? Dites donc, est-ce toujours comme autrefois, hein?... Peut-on se tutoyer? Deux ans qu'on ne s'est vu, cela vaut bien qu'on m'embrasse? Ah ça! laquelle de vous deux est Nathalie à présent?... Je ne vous reconnais plus, mai. (*A part.*) Sapristi, comme elles sont belles! (*Il va pour les embrasser et rencontre Timothée.*) Papa!

TIMOTHÉE. Ah! tu me reconnais?

OSSIAN, *bras ouverts*. Cher auteur de mes jours!

TIMOTHÉE. C'est bon, monsieur... Je ne me vante pas de tout ce que j'ai fait.

OSSIAN. Monsieur? (*Il reste tout surpris.*)

TIMOTHÉE. Je suis fâché que ça te fâche!...

EUGÉNIE. Pauvre Ossian! (*A Timothée.*) Qu'est-ce qu'il t'a fait, lui, père?

NATHALIE. Dis donc, sais-tu que tu es en bonne idée d'arriver aujourd'hui? C'est tomber comme les hirondelles au printemps.

OSSIAN. Comment? hier ou demain, mes colombes, est-ce que je n'aurais pas tout de même été le bienvenu?... Vrai, tu me boudes, papa?... Ça me coupe ma joie.

NATHALIE. Dame! si c'est là tout ce que tu lui dis?

OSSIAN. Son cœur a l'air de me repousser, tu vois bien.

EUGÉNIE, *bas*. Souhaite-lui sa fête, bête!

OSSIAN. Sa fête! .. Par saint Grégoire et M. Paguerre, c'est vrai!... Avril.. jeudi... demain vingt, jour d'échéance! Étourneau, cornemuse que je suis! Papa, eh quoi! tu voyais mon ignorance et tu ne m'éclairais pas? Et tu me laissais poser sans compassion dans la recherche de ton ressentiment?...

TIMOTHÉE. Il faudrait peut-être que je te souhaite ma fête, à cette heure?

OSSIAN. Vrai comme je vous aime, papa, je l'avais oublié.

TIMOTHÉE. Je t'en tiens quitte, va!

EUGÉNIE. Ah! comme tu lui dis cela, méchant!

TIMOTHÉE. Il n'y a peut-être pas de quoi, hein? Un imbécile qui se fait balancer par son patron et qui me tombe sur les bras, à son âge!

EUGÉNIE. Comment donc cela, balancer par son patron?

OSSIAN. Papa veut dire renvoyer... vieille langue!... ça ne se parle plus... Si encore tu disais : *boralaconçaver*, à la bonne heure! C'est du javanais... je te l'apprendrai, tu verras! Eh bien, quoi! après tout? Un négociant de la Gironde, un marchand de vins à l'iris et à la violette pour qui je me brûlais en Espagne, a pris la mouche parce que mes dépenses excédaient mes produits? Faible esprit! cerveau incomplet! Comme si une première tournée n'était pas une préface où le voyageur accroche ses gentillesses et sa bonne humeur au bout des lignes qu'avalera un jour son client... Faites-vous donc laboureurs, négociants manqués! Vous saurez derrière vos bœufs qu'il faut semer pour recueillir, comme dit Chateaubriand. Treilhard, le grand bordelais Treilhord, donnait des bals et des soupers en arrivant dans une ville nouvelle. Infortunés! sont-ils bêtes, hein?

TIMOTHÉE. Je ne vois que toi de bête là dedans.

OSSIAN. Pourquoi t'outrager en ma personne, *povérace*?... ne suis-je plus ta chair et ton sang?

TIMOTHÉE. *Pavérace?*

OSSIAN. Père, en javanais.

TIMOTHÉE. Pardi! c'est spirituel, hein, de faire l'autruche en pays étranger, au lieu de vendre tranquillement la marchandise de son bourgeois? C'est malin d'avoir des ardoises chez les cabaretiers d'outremer et de laisser son nom au clou de leurs auberges? Tu n'es pas pour deux liards de nationalité, tiens!

OSSIAN. Qu'est-ce que c'est, du crédit?... S'il en était ainsi, serais-je dans tes bras, amour de père? Les Ibères, confondus par Henri IV, comme dit Voltaire, m'eussent impitoyablement gardé.

TIMOTHÉE. Pourquoi m'a-t-on écrit, alors?

OSSIAN. Qui ça t'a écrit?

TIMOTHÉE. Eh bien! ton patron! N'as-tu pas crevé de cent écus?

OSSIAN. *Vaviaveuz mavufflave!*

TIMOTHÉE. Qu'est-ce que tu dis encore, voyons?

OSSIAN. Je l'appelle vieux mufle! De quoi se mêle-t-il? Est-ce que je lui demande quelque chose?

TIMOTHÉE. Tu n'as pas honte d'agonir en ma présence l'homme de qui tu as mangé le pain?

OSSIAN. Ce n'est pas tendre toujours que je l'ai mangé! Quel taudis! quelle cuisine! quels lits! quelles routes!... Et des dangers! ô Gil-Blas! ô Rolando! ô Léonarde!... Soyez galant avec votre hôtesse... poignard!... parlez politique avec votre hôte... poignard!... dites que vous n'aimez pas les pois chiches... poignard!... Je le tiens quitte, mon Girondin, parce que je tiens de toi, père chéri... j'ai le cœur plus grand que la fortune, comme dit Pierre Dupont.

TIMOTHÉE. Laisse-moi donc tranquille avec tes poignards et tes gens de lettres!... Te voilà à pied, quoique ça. Une place pareille! et dans un commerce si beau! les liquides! du bonheur en tonneaux... de la joie en bouteilles!...

OSSIAN. Sa place? Je m'en moque joliment. Deux mille francs et douze francs par jour?... Merci!... j'espère bien que j'en tiens une plus belle.

TIMOTHÉE. Plus belle?

OSSIAN. Oui, plus chiquée, plus *davistavinguavé* ou *gnvnavéuve*, distinguée, si tu veux, dans la langue morte du Temple et des pensionnats...

TIMOTHÉE. Me donne-t-il sur les nerfs!

NATHALIE. Drôle de garçon, va!...

OSSIAN. Puisque je te l'apprendrai? Est-ce qu'il ne faut pas que je te rende ce que tu m'as donné?

TIMOTHÉE. Quoi donc?

OSSIAN. Eh bien! l'éducation... Ah! mais à propos, il me suit... L'avez-vous vu?... non? pas encore?..

TIMOTHÉE. Qui ça?

OSSIAN. Pas toi; les petites?

NATHALIE. Quoi donc?

OSSIAN. Eh bien! mon homme! Crésus, Plutus, Jacques Cœur, Charles-Quint!

EUGÉNIE. Nous avons vu un monsieur, tout à l'heure.

OSSIAN. Un monsieur? Comment est-il venu?

EUGÉNIE. Quoi? pas par la cheminée, sûrement!

OSSIAN. Non; je veux dire à pied? ou en voiture?

NATHALIE. A pied.

OSSIAN. Ce n'est pas lui; il ne va qu'à quatre chevaux. Mais vous le verrez, calmez-vous. Il vient à Paris exprès.

TIMOTHÉE. Qu'est-ce que tu nous chantes?

OSSIAN. Pas pour toi, papa... Pourtant il te connaît bien.

TIMOTHÉE. Ah! et d'où ça est-ce qu'il vient?

OSSIAN. Eh bien! d'Espagne .. comme le Cid et comme moi.

TIMOTHÉE. Est-ce qu'il est aussi dans les habits?

OSSIAN. Ah! oncle! les habits!

TIMOTHÉE. Qu'est-ce qu'il fait? Comment est-il? Quelles sont ses mœurs?

OSSIAN. Comment il est?... Dame, il est riche que c'est à vous casser... Rotschild serait son brosseur. Ses mœurs?... Il aime beaucoup les huîtres! Ce qu'il fait?... Ce qu'il veut. Il voudrait demain le bois de Boulogne dans le champ de Mars, il y serait; des artichauts sur la place des Victoires, il en pousserait.

TIMOTHÉE. Est-ce un honnête homme enfin, avec tout ça?

OSSIAN. Honnête? Un homme fumé, mariné dans les millions!... Est-ce que ça se demande?...

TIMOTHÉE. J'ai vu quelquefois que les billets de mille francs étaient la vertu; je ne savais pas que les millions la donnaient.

EUGÉNIE. Comment donc l'as-tu connu, dis?

OSSIAN. Voilà... Étant à Bordeaux, un soir, à la comédie, dans le foyer, avec des artistes... tu sais, papa? j'aime les artistes : il n'y a que ça de vivant... Donc je rencontre, qui? le docteur Hernandez, ce médecin que madame Delorue n'aime pas... Nous nous embrassons, et sachant que j'allais en Espagne vendre du vin, ce qui est absurde, puisque bientôt il n'y en aura plus que là, il me donne une lettre pour un ami... Je le remercie, et nous allons prendre un verre de punch... Je fais mon voyage, un vrai chou-blanc! Arrivé à Barcelone, pour m'embarquer, je porte ma lettre, pas dans une maison, dans un palais. Je n'y comptais pas du tout, naturellement. Des lettres de recommandation, ça se met à la poste... - Ah! me dit ce monsieur, vous êtes le fils du brave Timothée? — Oui, monseigneur. — Soyez toujours fier et digne de votre père, jeune homme. Et il m'invite à déjeuner... c'est comme cela que j'ai su qu'il aimait les huîtres. Après quoi, il me fait voir ses jardins et sa flotte... Oui! ce n'est pas trois ou quatre navires qu'il a, comme les armateurs de la Gironde, c'est une flotte! Depuis Ango le Dieppois, on n'a rien vu de pareil... Pendant tout cela, je lui causais, moi. — Je vais en France, me dit-il à la fin, la lettre du docteur me décide : si vous êtes libre, — et je l'étais justement! — à partir d'aujourd'hui je vous attache à moi, voulez-vous? — J'ai dit : Allons-y! et je suis parti, voilà... Je le précède, je suis son courrier!

TIMOTHÉE. Et tu dis qu'il me connaît? Comment donc s'appelle-t-il, cet Espagnol qui s'attache du monde et qui a des courriers? Ça n'est pas un nom en O?

OSSIAN. Il n'est pas Espagnol!... C'est bien le plus beau!... Il est Français... Il s'appelle monsieur Raymond...

NATHALIE *et* EUGÉNIE. Raymond! (*Échange de regards.*)

TIMOTHÉE. Ah! diable!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, Mme GÉRARD, *puis* UN DOMESTIQUE.

Mme GÉRARD. Qui parle ici de monsieur Raymond?

OSSIAN. C'est moi, maman Gérard... Bonjour!... Ça va bien?...

Mme GÉRARD. Et pourquoi parles-tu de lui, mon cher enfant?

OSSIAN. Parce que c'est mon patron, et qu'il vous fait ses compliments, et que vous allez le voir, maman Gérard!

Mme GÉRARD. Lui! Est-il possible?... Qu'est-ce que tu dis donc?

UN DOMESTIQUE, *en noir, cravate blanche*. Madame Gérard, marchande de modes?

Mme GÉRARD. C'est moi, monsieur.

LE DOMESTIQUE, *saluant*. Monsieur Raymond fait demander si madame voudra bien lui faire l'honneur de le recevoir dans la soirée?

Mme GÉRARD, *très-émue, à part*. Aujourd'hui? Sitôt? (*Haut*.) Dites à votre maître que je serai à ses ordres quand il voudra.

LE DOMESTIQUE. Ici, madame?

Mme GÉRARD. Chez moi, rue de Vendôme, numéro sept.

TIMOTHÉE. Il y en a qui savent tomber, mais ce n'est toujours pas celui-là.

LE DOMESTIQUE. Je viens aussi chercher deux chapeaux que monsieur a achetés ce matin. (*Mme Gérard ne paraît pas entendre*.)

NATHALIE, *donnant les chapeaux*. C'était lui!...

EUGÉNIE. Que je suis donc contente de l'avoir embrassé!

NATHALIE, *à part*. Comme il l'a regardée!

Mme GÉRARD, *accablée*. Mon Dieu! mon Dieu! (*Le Domestique sort. Cloche annonçant la fin du Carreau. Les Marchands disparaissent, et sont remplacés par les Délégués en habits de fête. Bannières.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *moins* LE DOMESTIQUE, Mme DELARUE, Mme HONDEAU, CRÉPIN, LA RALEUSE, LE MARCHAND D'HABITS, LE PETIT JOSEPH, ETC., ETC., ETC.

CRIS. Timothée! Timothée! (*Chœur*.)

Mme HONDEAU. Tiens, notre Ossian revenu! En voilà une chance!

OSSIAN. Eh oui, votre Ossian! Bonjour, madame Hondeau! bonjour, madame Delarue!

Mme DELARUE. Te voilà, bon sujet! Mais qu'est-ce donc qui arrive à madame Gérard? (*Elle entre dans la boutique*.)

LE MARCHAND D'HABITS. Timothée, debout! l'heure de ton triomphe a sonné!

CRIS. Vive Timothée! vive le doyen! vive mon parrain! (*Mme Delarue et Mlles Gérard s'empressent autour de Mme Gérard*.)

OSSIAN. Eh bien! quoi donc, papa... on te proclame!...

TIMOTHÉE. Pardi oui!... c'est des honneurs qu'on me rend... Tu avais bien besoin de venir parler de monsieur Raymond aujourd'hui!... Après ça il y aurait eu ce domestique... Et dire que je suis obligé de m'en aller... Est-il Dieu permis?

CRIS. Timothée! Timothée!... (*Reprise du chœur*.)

OSSIAN. Oh! mais j'en suis! Vive papa!.. (*Il se jette dans la foule*.)

TIMOTHÉE. Me voilà, mes enfants, me voilà! Comment donc que je vas faire? Damné jour de fête, va! Ils ne pouvaient donc pas m'oublier comme lui, eux!...

Mme GÉRARD, *à demi évanouie*. Ne m'abandonnez pas, mes amis.

TIMOTHÉE. Tout de suite, ma fille!... je reviens tout de suite. Ayez soin d'elle, mame Larue!... (*Sortie à grand tapage. — Il ne reste que Mme Gérard, ses filles et Mme Delarue groupées dans la boutique*.)

ACTE TROISIÈME.

Décor du premier acte. Une grande table ronde couverte d'un tapis, au lieu de la petite table à déjeuner.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DELARUE, OSSIAN.

Mme DELARUE. Eh bien! Ossian, es-tu content? était-ce beau?

OSSIAN. Pas mal pour un pique-nique de barrière, ma foi!... Le goût s'est élargi depuis mon départ... Paris a franchi le mur d'enceinte. Un surtout, des fleurs, un saumon, des réchauds, des olives; un gâteau de Savoie surmonté d'un bonhomme, dessinant un T vert dans une couronne rose: je crois que c'était l'Amour... Des bannières avec T perlés, flottant sur la tête de papa; autour de la salle des cartouches en papier blanc pleins de T noirs. Si bien que le père Monnier a dit en entrant: Nous pouvons nous donner une bosse; nous sommes sûrs de ne pas manquer de thé... J'ai trouvé le mot drôle, quoiqu'épicier, et je vous l'apporte.

Mme DELARUE. Comment donc as-tu fait pour revenir si vite?

OSSIAN. Je ne reviens pas! papa m'envoie savoir si on a besoin de lui. Il n'était guère à son affaire, le pauvre chéri. Les morceaux ne lui passaient pas... j'en aurais pleuré... C'est à deux pas, vous savez? dès qu'on le veut, je prends une voiture et je l'amène. Mais, mon Dieu, pourquoi donc la visite de monsieur Raymond effraye-t-elle si fort cette bonne maman Gérard?.. Mahomet, dit-on, trouva un jour un chat endormi sur sa manche, et coupa sa manche pour ne pas déranger le chat; mais lui, une mouche, en plein soleil, il verrait une mouche sur son chapeau au moment de sortir, il s'en irait nu-tête... J'y pense! Est-ce qu'ils se seraient connus dans les temps, hein, mame Delarue? Elle a été joliment belle, madame Gérard.. Eh bien, il faut que nous arrangions cela; il est garçon, si elle est veuve. Seulement il y a les millions! Tant de millions ne pourraient peut-être pas se manger dans une boutique du Temple... On a dû lui proposer des princesses, à cet homme-là...

Mme DELARUE. Qu'est-ce que tu me débites et de quoi te mêles-tu?... Le vin a donc donné fièrement là-bas?

OSSIAN. Quoi? c'est que j'aurais été content de l'avoir pour beau-père, moi, cet homme-là. Il me botte.

Mme DELARUE. Pour beau père?

OSSIAN. Oui, les deux petites sont deux amours; et j'en demanderais si bien une!

Mme DELARUE. Voyez-vous ça! Un criquet comme toi! Les beaux produits que ça donnerait au monde!... Et ton état, mon pauvre garçon? Un commis voyageur, est-ce que ça se marie?... De quelle lune nous reviens-tu?.. Attends au moins de savoir laquelle tu veux. Est-ce que les femmes sont déjà pour toi comme les pommes chez la fruitière, l'une ou l'autre?... Tu n'es pas peureux ni honteux, mon Ossian. Comment appelleras-tu tes enfants, à propos?

OSSIAN. Ah! madame Larue, vous voilà comme les autres, à redire après mon nom! Est-ce que je me le suis donné, voyons? Avec sa rage de faire des baptêmes, papa n'avait plus de nom de saint pour moi. Il demeurait, lors de ma naissance, dans la maison du libraire de monsieur Baour-Lormian. Le portier avait eu pour étrennes je ne sais combien d'exemplaires des poésies d'Ossian, traduction de cet académicien, et il en avait plus ou moins chagriné les locataires: c'est toujours malin, un portier. Mon père, qui n'a jamais été gras et qui aimait la musique, s'accompagnait volontiers à cette époque d'une vieille guitare peinte en bleu et ressemblant à une lyre, de sorte que les demoiselles du cinquième l'avaient surnommé Fingal. Or, Fingal ayant été le père d'Ossian, voilà comme je me trouve porteur de ce nom gaélique. Eh bien! où est l'affront? Dites donc, mame Delarue, elle doit être riche, maman Gérard?

Mme DELARUE. Qu'est-ce que cela te fait?

OSSIAN. Comment, ce que cela me fait? Si j'épouse sa fille?

Mme DELARUE. Tais-toi donc, galopin!

OSSIAN. Ah çà! j'aurai donc cinquante ans qu'on m'appellera encore galopin chez vous? Vous abusez bien de m'avoir vu petit, allez! Vrai, vous devriez parler pour moi un peu d'avance. Je ne sais pas ce que monsieur Raymond me destine; mais cela ne peut pas être mesquin. Mettez là-dessus une jolie petite femme bien élevée, laborieuse et dotée par sa mère comme par la nature. Laissez-moi faire ensuite et vous verrez. Ah! je vous les retournerai, les affaires! Tant que j'ai travaillé chez les autres, j'en ai pris pour ne pas me compromettre, et voilà tout. Qu'est-ce que me faisait leur fortune ou leur ruine? est-ce que j'en étais? Ils sont bons, vraiment! Oh! mais c'est qu'ils sont très-bons! des gens qu'on a vus deux fois... Prenez mes intérêts, disent-ils! Innocents! associez-nous, alors! Et papa qui se brûle à ces simplicités!... Mais quand on fait pour soi, c'est une autre histoire; c'est comme du fermier au propriétaire, pas vrai, madame Delarue? Gagner de l'argent aux autres, c'est se gâter; on s'use à cela, et puis quand on se trouve en face de soi et des siens, plus rien... bête comme un arrosoir! Allons donc!

Mme DELARUE. C'est pour cela que tu te dépêches de t'établir?

OSSIAN. Sans doute. Le mariage est une boutique ouverte pour faire fortune. Garçon, on est soldat du hasard et des plaisirs; on dépense sans compter sa fleur et ses feuilles. Mais à la grande action fougueuse et désordonnée doit succéder une action moindre et plus régulière. Le mariage est cet état doux. Une femme heureusement choisie apporte de quoi faire à l'homme le lit de repos où son esprit rêvera la spéculation et bâtira la richesse; aussi est-il bon de la prendre économe et travailleuse, afin qu'elle ne nous mange pas ce qu'elle nous apporte.

Mme DELARUE. Canaille!

OSSIAN. Est-ce que je parle mal?

Mme DELARUE. Tu parles comme un livre de caisse. Eh bien, mais dis cela à madame Gérard, mon garçon, il est possible que tu la séduises. Nous sommes ici gens à tendre le genou du premier venu; tout pour chacun, rien pour les autres. Demande plutôt à ton père?

OSSIAN. Le fait est que vous me l'avez joliment changé! Si maman Gérard tient gymnase d'économie, papa est un élève qui lui fera honneur.

Mme DELARUE. En attendant, va nous le chercher. Voilà madame Gérard qui rentre... tôt!

OSSIAN. J'y vole. Mais risquez toujours quelques mots du principe... ce soir, au bal, je me déciderai sur le sujet.

Mme DELARUE. C'est bien. Comptes-y. (*Ossian sort*.)

SCÈNE II.

Mme DELARUE, *puis* Mme GÉRARD.

Mme DELARUE. On t'en fera faire des petites Gérard.. et on te les élèvera... Il en a, un aplomb! (*Mme Gérard entre*.) Eh bien?

Mme GÉRARD, *dans le plus grand trouble et jetant sur la table un portefeuille*. Désespérée, Marguerite... Impossible de trouver ce qui me manque. J'ai fait argent de tout. Je n'ai plus rien.

Mme DELARUE. Mon Dieu!...

Mme GÉRARD. Il me reste la maison du Temple... mais une affaire à cette heure-ci!... Il n'y aurait que Grignot... et emprunter à Grignot, c'est tuer mon crédit, c'est ôter le pain à mes enfants!

Mme DELARUE. Oh! ça c'est bien sûr.

Mme GÉRARD. Comment faire? Et mon Timothée qui n'est pas là?...

Mme DELARUE. Il va venir; Ossian est parti le chercher; il en a assez de chagrin, le pauvre homme!

Mme GÉRARD. Hélas! il faut que mon malheur trouble et gâte ce jour qui devait être si beau pour lui. Vous m'aimez donc bien, dis, toi et lui, ma bonne Marguerite, que vous n'ayez pas dix fois déjà séparé votre existence de la mienne? Car, enfin, voyons: tout est fatal et funeste autour de moi! Celui qui est mort m'a légué un deuil sans consolation, une pénitence sans fin, et ma com-

pagnie n'est pas supportable... Je le sens, mes amis, je me pèse à moi-même, je me fais peur, si tu savais! Je dois vous être horriblement à charge, n'est-ce pas? à lui, à toi, à mes filles... une surtout, une dont mon cœur n'a jamais voulu, hélas!... Je comprends bien que personne ne puisse plus m'aimer, va! car à mes heures terribles de retour sur notre honte, je sais, moi, que je n'aime plus personne! Oh! ce nom! ce nom à porter, mon Dieu! (*Elle s'assied.*)

Mme DELARUE. Ah! mais vous n'êtes pas raisonnable non plus. Il faut en prendre et en laisser; on n'a qu'un âge à vivre. Et qu'est-ce donc que vous avez fait qu'on pourrait vous reprocher, à vous?... C'est bien assez de porter sa croix, madame Gérard, on n'a pas besoin d'y mettre encore celle d'autrui.

Mme GÉRARD. Eh! ma bonne âme!... c'est justement ce que je me dis en pensant aux peines dont je vous charge... Enfin, voyons, cet affreux secret est bien toujours resté entre nous?

Mme DELARUE. Oh! oui, et je peux dire, tant qu'à moi, qu'il m'a coupé la langue. L'Espagnol ne me traiterait plus de bavarde, j'en réponds!

Mme GÉRARD. Notre vie étrange et retirée, à mes filles et à moi, n'a point inspiré de soupçons?

Mme DELARUE. Non... On a bien un peu jasé par-ci, par-là. Vous passez pour avaricieuse, voilà tout... Eh bien quoi? je dis, une droite femme, que son homme a laissée dans l'embarras et qui veut se tirer!

Mme GÉRARD. Ainsi, rien... Le médecin a quitté Paris, et d'ailleurs je suis sûre que c'est un homme loyal.

Mme DELARUE. C'est possible... Je ne dis rien de lui... il n'a jamais été ma coqueluche. (*Elles se lèvent.*)

Mme GÉRARD. Mais celui qui va venir!... ce juge!... ce maître!... ce témoin invincible qui tient l'honneur de mes enfants dans un pli de ses lèvres!... Mon Dieu, si au moins j'avais ces dix mille francs!

Mme DELARUE. C'est tant que cela qu'il vous faudrait?

Mme GÉRARD. Oui, pourquoi?... Sais-tu quelqu'un?... un moyen? quelque chose?... Car enfin, c'est ce soir. (*Timothée entre.*) Timothée!...

SCÈNE III.

Mme DELARUE, Mme GÉRARD, TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE. Eh bien, oui, me voilà!... Pardi, le temps me durait assez, avec leurs *tostes* et leurs *spiches!* Quel grand genre, mon Dieu! Mais ce n'est pas cela : où en es-tu, voyons, mama Gérard?

Mme GÉRARD. Tantôt, dès que j'ai pu me reconnaître, je suis allée chez mon notaire; nous avons fait tout Paris... le possible et l'impossible, vendu, engagé, emprunté : il s'est chargé des frais, il me les avance, et pourtant il me manque dix mille francs.

Mme DELARUE, *à part*. Si ce n'avait été encore que deux ou trois mille...

TIMOTHÉE. Dix mille francs... oui... Oh! j'ai bien vu que tu n'étais pas en règle, tantôt, quand le petit nous a eu parlé de ce diable d'homme, et puis devant le domestique... Mais enfin, quoi! les chrétiens sont des chrétiens... Quand quelqu'un a fait ce qu'il a pu, le bon Dieu n'a rien à lui dire... qu'est-ce donc que les hommes y auraient? On a ses forces, on n'a pas davantage... Dix mille francs, ne voilà-t-il pas! Il peut bien te faire crédit de cela, ce millionnaire.

Mme GÉRARD. Crédit?... Est-ce que c'est une dette, Timothée? non, c'est une marque! Et qu'importe ce qu'on en a enlevé? Ce qui reste révèle ce qu'il y avait. C'est la clef sanglante de Barbe-Bleue, pauvre père! J'aurais voulu, tout à l'heure, quand il va être ici, ce vengeur du crime qu'il a arrêté, pouvoir lui dire, courbées devant lui, nos cent mille francs à la main : Voilà, monsieur. Ce que la veuve pouvait, elle l'a fait; ce que la mère et les enfants avaient de tâche est à vos pieds, soyez clément pour le reste, car ce qui est mortel n'y peut plus rien... J'aurais voulu cela, Timothée, parce que la pensée de voir cet homme seulement une fois m'épouvante, et que subir de nouveau sa présence me tuerait... Il me sera fatal, je le sens, que veux-tu que je te dise!

TIMOTHÉE. Mon Dieu, j'entends bien toutes tes raisons, qui ne sont pas des raisons; et j'en ai la tête à l'envers, si bien qu'à ce repas je n'ai fait et dit que des malhonnêtetés et des bêtises... Mais, qu'est-ce que tu veux?... Tout le monde n'a pas dix mille francs, non plus. Si c'était encore six ou sept mille, eh bien! on verrait voir à se retourner dans les amis... Je croyais que nous aurions eu plus de temps que cela... Qu'est-ce donc qui pourrait bien...

Mme DELARUE, *prenant Timothée à part*. Monsieur Timothée, vous sauriez où avoir sept mille francs?

TIMOTHÉE. Peut-être bien... pourquoi?

Mme DELARUE. Eh bien! tenez... (*Elle lui donne son livret de la Caisse d'épargne.*) En voilà trois mille deux cents.

TIMOTHÉE. Hum! ça sent fièrement la porte cochère à l'eau de Bottot, hein? (*Il lui serre la main.*) Mame Gérard! (*Elle reste absorbée.*) Mame Gérard!

Mme GÉRARD. De quoi, mon ami?

TIMOTHÉE. Veux-tu me faire bien plaisir?

Mme GÉRARD. Sans doute.

TIMOTHÉE. Eh bien, embrasse mama Larue pour moi, et vante-toi d'avoir là une fière brave femme... Ah! oui, on peut bien dire que les meilleurs n'y étaient pas, à la fête. C'est dix mille francs qui te manquent, pas vrai?.. Les voilà : trois mille deux cents de la Caisse d'épargne, à elle; une rente que j'ai de trois cents francs, et un billet de banque... le quatre et demi est à quatre-vingt-quatorze... Mame Larue, on vous rendra; vous avez donné de trop...

Mme DELARUE. C'est vous qui donnez de trop, monsieur Timothée.

Mme GÉRARD. Comment, mes amis... c'est vous...

TIMOTHÉE. Quoi, voyons... est-ce que ce n'est pas simple? Nous sommes tous les deux dans le secret, mame Larue et moi, eh bien! nous y restons... Tu as pris assez de mal pour mériter qu'on t'aide... Pas vrai, mama Larue?

Mme DELARUE. C'est logique, parbleu!

TIMOTHÉE. Tu vois bien, elle dit que c'est logique de te donner tout ce qu'elle a... C'est pour toi qu'elle amassait, tout bonnement.

Mme DELARUE. Non, mais enfin on n'a plus quinze ans, monsieur Timothée, et il faut bien se garder quelque chose devant soi dans des temps de cherté comme nous sommes. Et puis, parlez donc voir un peu, vous! Figurez-vous, madame Gérard, que voilà plus d'un an qu'il n'a pris de café. Il a donné son chat, il ne fume plus. Il s'est retiré jusqu'à son vin blanc et ses dominos pour vous garder sa rente.

TIMOTHÉE. Vous donnez bien vos épargnes, rapporteuse?

Mme DELARUE. Eh bien! des épargnes, ce n'est pas nécessaire, puisque c'est des épargnes... ah!

TIMOTHÉE. Alors, pourquoi faire ma rente, si c'est cela?... Tant que je serai marchand d'habits, est-ce que j'ai besoin d'être rentier?... L'honnête homme ne fait pas deux états, mame Larue.

Mme DELARUE. Vous nous faites dire des bêtises, monsieur Timothée.

Mme GÉRARD. Cœurs d'or! généreux amis!... je ne vous remercie pas... je pleure!...

TIMOTHÉE. Il ne faut pas... Dis si tu es contente de nous... voilà tout... C'est toi qui nous a formés, tu sais bien... On gagne à fréquenter ce qui est beau... Dans les jardins, au voisinage des grandes fleurs, les petites, qui ne sentaient rien, se mettent à sentir bon.

Mme GÉRARD. Mais vous rendre!... vous rendre!...

Mme DELARUE. Quand vous voudrez, madame Gérard!

TIMOTHÉE. Non pas... elle voudrait trop vite... Quand tu pourras... Plus de bêtises... Assez de misère, et de nuits passées, et de santé perdue à tes filles et à toi... Je vous défends d'être malades. La dette sera payée, bon! il sera dimanche après et pour longtemps, car la semaine aura duré trois ans. C'est égal, vois-tu, mama Gérard; je t'ai blâmée tout bas, et j'ai pleuré en moi de colère et de chagrin sur ton martyre; mais tu as fait là une crâne chose, et tu as été la digne enfant du Temple.

Mme GÉRARD. Tais-toi, père! Vous venez de me rendre heureuse, mes amis... Je ne savais pas que de l'argent pût faire tant de plaisir. Mais ne me donnez point d'orgueil : remplir son devoir n'est pas une vertu.

TIMOTHÉE. Il y en a même qui diraient que c'est un tort.

Mme GÉRARD. Il faut les plaindre, ceux-là.

Mme DELARUE. Bah! je plains ceux qui me plaignent, moi...

TIMOTHÉE. Caillou, va! Eh bien, dites donc, je peux m'en retourner?

Mme GÉRARD. Oh! non... il va venir... Soyez là, mon ami, et toi aussi, Marguerite.

TIMOTHÉE. Bon... Au fait, je ne serais pas fâché de le connaître, puisqu'il me connaît.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, EUGÉNIE, NATHALIE.

EUGÉNIE. Bonsoir, maman! bonsoir, bon ami! Tout le monde fermait, nous avons fermé et nous voilà... Es-tu mieux?... oui, il me semble! Je te trouve un air de contentement, bonne mère, n'est-ce pas, Nathalie?

NATHALIE. Oui... Est-ce que ce monsieur est déjà venu?

TIMOTHÉE. Non, mon bijou.

Mme GÉRARD. (*A Nathalie.*) Tu supposes donc que sa visite aurait pu me réjouir, ma fille?

NATHALIE. Non, maman; mais puisque tu la redoutes, je pensais que tu pouvais être heureuse de n'avoir plus à l'attendre.

Mme DELARUE. C'est logique!

Mme GÉRARD. Tu as de l'esprit.

EUGÉNIE. Dis donc, maman? (*A Timothée.*) Il ne faut pas te fâcher, toi, entends-tu? (*A Mme Gérard.*) Puisque monsieur Raymond doit venir, et que cela te chagrine, nous resterons toutes deux avec toi, dis, et je n'irai pas au bal... Ma sœur a beau me soutenir que ce n'est pas une raison.

Mme GÉRARD. Ah! ta sœur dit cela?

TIMOTHÉE. Allons, bon.

NATHALIE, *amèrement*. Tu rends mal mes paroles, Eugénie, et ce n'est pas charitable, sachant qu'ici j'ai plus souvent tort que toi... J'ai dit que ton absence pourrait faire parler, voilà tout... Tu conviendras que je n'y suis pour rien, moi... Je ne connais pas vos fêtes.

Mme GÉRARD. Eugénie, tu as eu là une bonne pensée. De cette façon, il n'y aura point de jalouse : et c'est si laid d'être jalouse, n'est-ce pas Nathalie?

NATHALIE. C'est pour moi que tu parles, maman?

Mme GÉRARD. C'est à toi, au moins! (*A Timothée.*) Comme elle a le regard de ma belle-mère!

TIMOTHÉE. Elle n'avait point de vilains yeux, ta belle-mère.

Mme GÉRARD. Voyons, mes amis, faut-il, oui, ou non, qu'Eugénie aille au bal?

TIMOTHÉE. Moi, je pense que oui, et vous, mame Larue?

Mme DELARUE. Et moi je dis que non, à moins que Nathalie n'y aille avec elle : les deux ou pas une. (*A demi-voix.*) Assez de préférence comme ça aussi!

Mme GÉRARD, *qui a entendu*. Marguerite!...

Mme DELARUE. Oui!

NATHALIE. Je crois que vous vous trompez, madame Delarue. Notre absence à toutes deux étonnerait... et non la présence de ma sœur toute seule. On sait bien que je ne sors jamais.

Mme GÉRARD. Ah! on sait cela?... Et pourquoi ne sortez-vous jamais, Nathalie?

NATHALIE. Oh! parce que... parce que ce n'est pas mon goût. (*A Mme Gérard avec tristesse.*) Vous me parlez bien durement, ma mère.

EUGÉNIE, *à part*. Pauvre sœur!... je l'ai encore fait gronder.

Mme GÉRARD. Marguerite et toi vous avez raison, Eugénie; tu resteras. Encore ce sacrifice. Ce n'est n'est pas quand la famille Gérard va comparaître devant son destin qu'il peut être question de fête dans cette maison, vouée depuis trois ans à la retraite et au travail. Pardonne-moi, Timothée; je te l'avais promis par faiblesse; mais c'était injuste... et c'eût été impie... Nous n'entrons comme part que dans tes peines, pauvre ami.

TIMOTHÉE. Non, mais j'en suis là-dessus que le guignon est tout de même une des plus curieuses inventions du laboratoire inconnu où l'on s'amuse là-bas à se moquer des mortels... Je vous demande un peu ce que cela aurait pu lui faire, à ce monsieur Raymond, de s'en venir demain au lieu d'aujourd'hui. (*On sonne.*)

Mme GÉRARD, *portant la main à son cœur.* C'est lui !

EUGÉNIE, *courant.* J'y vais.

NATHALIE, *voulant la retenir.* Non... (*Elle s'arrête confuse et porte la main à sa poitrine : à part.*) Tu as raison, ma mère, cet homme est notre destin.

SCÈNE V.

Les Mêmes, RAYMOND.

RAYMOND, *à Eugénie.* Ma jolie marchande au chapeau bleu.

EUGÉNIE, *avec une révérence.* Oui, monsieur.

RAYMOND, *désignant Mme Gérard.* Madame votre mère ?

EUGÉNIE. Oui, monsieur. (*A part.*) Dire que ma pauvre maman a peur de cet homme-là !...

NATHALIE, *à part.* Tout pour elle encore! Rien pour moi.

RAYMOND. Je regrette beaucoup, madame, de ne pas avoir su plus tôt ce que je viens d'apprendre. Vous avez une fête aujourd'hui, une chose touchante et trop rare : un hommage public rendu à un honnête homme, m'a-t-on dit. Je ne me pardonnerais pas de vous causer le moindre trouble en cette bonne circonstance ; et si vous l'avez pour agréable, nous remettrons à demain l'entrevue que j'ai eu l'honneur de vous demander. Ma visite de ce soir aura été pour vous apporter mes excuses.

TIMOTHÉE, *à Mme Delarue.* C'est joliment comme il faut !

Mme GÉRARD. Mon Dieu, monsieur, à mon tour, je vous ferai une prière : c'est de ne point ajourner la triste conversation que nous devions avoir ensemble. L'excellent ami que voici, tenez, et qui est l'homme que l'on fête, vous dira avec quelle anxiété mortelle j'attendais votre venue. Il y aura de votre part une grande pitié, je vous jure, à ne pas prolonger les rigueurs de ma situation.

RAYMOND. Je m'explique douloureusement ce que je vous inspire, madame; mais vos désirs sont des ordres, et mon heure est la vôtre. (*A Timothée.*) Vous plaît-il de me donner la main, monsieur Timothée ?

TIMOTHÉE. Oh ! monsieur !

RAYMOND. Mon cher Hernandez, et votre fils après lui, m'avaient parlé de vous moins bien sans doute qu'aujourd'hui la voix publique, et j'avais tout à fait hâte de vous connaître. Le malheur n'a guère de courtisans, et la trempe en est bonne de ceux qui lui demeurent fidèles. — Vous avez été de ceux-là; soyez mon ami! (*Mme Gérard est allée prendre ses deux filles, et quand Raymond, après avoir serré la main à Timothée, se retourne, il les trouve toutes les trois agenouillées.*) Grand Dieu ! madame, que faites-vous donc?... Monsieur Timothée ! (*Il veut les relever.*)

Mme GÉRARD. Laissez, monsieur ! laissez-nous, pauvres femmes que nous sommes, dans la posture qui convient à des suppliantes. Vous êtes souverain ici des choses et des personnes; vous avez droit d'ôter et de donner le pain, droit de prendre et de retenir l'espoir. Cette chambre est celle où mourut il y a trois ans l'homme dont nous portons le deuil... Ses derniers mots furent pour nous ordonner de vous entendre et de vous craindre comme le Dieu vivant ; son dernier geste fut une imploration à votre figure, devenue visible pour lui en ce passage terrible ! Dites, monsieur, à la veuve et aux filles de cet infortuné, en présence des deux affectueux témoins de son repentir et de ses souffrances ; dites, vous qui fûtes si grand, si vous avez pardonné le crime, après avoir sauvé l'honneur.

RAYMOND. Madame Gérard, mon malheureux ami aurait par sa faute causé ma ruine sans lendemain, et ma honte sans refuge; il aurait fait de moi le plus méprisé des mendiants, que devant la majesté de votre douleur, je ne me trouverais pas, je crois, la force d'accuser sa mémoire... Mais quel tort m'a été causé? quel mal m'a été fait?... Je n'ai, en vérité, rien à pardonner ni rien à juger, madame ! Je n'ai qu'à admirer et qu'à bénir, car vous me montrez aujourd'hui le deuil dans ce qu'il a de plus noble, la famille dans ce qu'elle a de plus haut ! Traitez-moi donc mieux que vous ne voulez le faire et ne m'humiliez pas, je vous en prie... Mes filles et ma sœur, debout ! (*Il les relève.*)

TIMOTHÉE, *à Raymond.* Si vous saviez le contentement que vous me faites de parler comme cela à cette chère femme ! (*A Mme Delarue.*) Hein ! mame Larue ! en voilà un homme? Quel dommage qu'il soit si millionnaire !

Mme DELARUE. Tiens, il n'en a que plus de mérite.

Mme GÉRARD. Monsieur, si la confession écrite par le mort sur ces murailles et dans nos âmes devait s'effacer un jour ; si le fardeau de l'opprobre, notre héritage unique, n'eût point comprimé jusqu'à l'étouffement ce qui pouvait encore tressaillir en moi ; croyez, je le désire, que vos bonnes paroles m'enlèveraient presque le sentiment qui m'avait tant fait redouter votre présence ! Ces enfants jouiront mieux que moi de votre noble traitement. Leur âge ne connaît rien à nos sévérités fatales ; le temps ne leur a pas imposé mon irréparable courbure ! Pour eux et pour moi, soyez remercié et glorifié... Votre entrée dans cette maison du malheur sera une date douce et précieuse en nos souvenirs. Maintenant, monsieur, souffrez que je vous rende mes comptes. Gérard a expié de son crime tout ce qu'il en pouvait expier, par une pénitence qui a été une agonie. Dieu, ma conscience me le dit, n'aura pas été plus irrité que vous. J'ai continué, monsieur, et j'ai fait continuer par mes enfants l'œuvre lente et pénible de la réparation en ce qui vous touchait. Gérard avait laissé peu de chose en mourant, le remords épuise, comme la honte écrase; pendant trois ans, ainsi que c'était leur devoir, la femme et les filles de Gérard ont travaillé nuit et jour, mortes, l'une à sa maternité, les autres à leur jeunesse, afin de gagner ce qui manquait à la somme dérobée.

RAYMOND. Madame ! eh quoi? (*A part.*) Ce que m'écrivait Hernandez était donc vrai !

Mme GÉRARD. Elles n'y étaient point parvenues, malgré leurs efforts, et votre visite les eût surprises comme la mort avant le pardon, si ces deux amis, spectateurs de la tâche, n'en eussent fait aussi leur part dans un accord tacite et sublime... On peut bien souffrir, allez, monsieur, quand on sait avoir inspiré de ces choses-là... Voici la somme complète, enfin. (*Elle prend le portefeuille, le livret, l'inscription, etc.*) Il y a là cent mille francs. C'est le capital... Puissent les tortures muettes de celui qui est mort et les privations de celles qui ont survécu, être acceptées par vous comme intérêts! .. Prenez, monsieur, ceci vous appartient... Que sur les registres de votre maison, au compte de votre ancien associé, cette horrible lacune disparaisse !

RAYMOND. Et vous avez pu croire un moment que j'accepterais cet argent-là, madame?

Mme GÉRARD. Oh ! monsieur, est-ce que vous auriez la cruauté...

RAYMOND. Madame, c'est impossible... De l'argent ne s'offre pas à moi, voyons! songez-y... Vous me faites rougir devant vous?... devant vos filles? devant vos amis?... De l'argent! oh! fi donc !

Mme GÉRARD, *avec angoisse.* Ainsi tout cela était inutile, mon Dieu! mon Dieu !

RAYMOND, *avec douceur.* Mais d'abord, votre mari me devait-il de l'argent? Dieu m'est témoin, madame, que surtout en présence de ces chères demoiselles, je n'aurais jamais voulu même d'une allusion à un passé qui ne nous appartient plus. Le seul personnage qui pût vraiment se plaindre a disparu et ne reviendra jamais, je l'espère. Cependant j'avais su par Hernandez l'acte héroïque qui a marqué les derniers moments de Gérard, et j'ai souffert que tout à l'heure ces mots tristes d'opprobre et de somme dérobée vinssent s'infliger à nos souvenirs. Hernandez m'avait appris aussi que vous persistiez dans cette folie de vous croire liée... comment dirai-je?... commercialement envers moi... Mais si j'avais pu seulement soupçonner ou rêver ce que vous venez de me dire, ce n'est pas après trois ans, ô mon Dieu ! c'est le lendemain même d'une mort grande à purifier mille vies que je fusse venu vous supplier de voir en moi ce que je vous demande aujourd'hui d'accepter et d'aimer, madame, non pas un juge, mais un frère; non pas le créancier, mais le débiteur de votre mari.

Mme GÉRARD. Vous, le débiteur de Gérard?

RAYMOND. Il ne vous a donc jamais dit mon histoire? Je suis fils d'un pauvre employé, et mon père est mort jeune, me laissant tout petit à ma mère sans ressources. Je ne fus pas longtemps à comprendre que je ne servais à rien comme on m'élevait, et qu'à moins d'être infirme ou d'être un misérable, l'homme doit nourrir la femme, le fils doit soutenir sa mère. Un étranger me conduisit chez monsieur Gérard, votre aïeul, mesdemoiselles... une grande renommée, on vous l'aura dit, n'est-ce pas? l'orgueil du commerce, la honte du trafic.. J'avais quinze ans : monsieur Gérard me dit avec bonté, c'était à son château de Saint-Ouen : — Mon enfant, si vous aviez mille francs, qu'en feriez-vous? — Je regardai en l'air d'abord, tout interdit naturellement et le feu dans les joues, puis à la fenêtre, par hasard, dans le jardin où six hommes travaillaient à tirer de l'eau d'un puits. — Si j'étais chez vous, lui dis-je, j'achèterais avec ces mille francs un cheval et une pompe, et à moi seul, j'arroserais votre jardin. — C'était déjà ma pensée, jeune rêveur que m'avait fait ma mère, d'affranchir l'homme de la matière, l'esprit du limon. On commence à y venir. Ma réponse plut à monsieur Gérard et il me prit dans sa maison. Un père n'aurait pas eu plus de soins de moi, madame. L'esprit de Dieu ne m'eût pas mieux gardé. C'est à monsieur Gérard que je dois ma fortune, c'est à lui aussi que je dois ma fierté. Il m'a appris la science sacrée des transactions laborieuses et honnêtes, qu'on ne connaît plus guère aujourd'hui, où l'art consiste à déguiser des mensonges sur un tapis vert, ayant en main un râteau englué, au point que je n'y ruinerais moi, si je n'étais riche à faire sauter toutes leurs banques ! Avec lui, sous lui, par lui, j'ai su devenir fort en restant bon, aller loin en marchant droit, monter haut sans prendre mes semblables pour échelle, non pas à vendre des suppositions ni à livrer des chimères comme eux, les malheureux qu'ils sont !... Et si mon nom rayonne aujourd'hui d'un éclat terni peut-être et vieilli dans l'ancien monde, mais pur et vif dans le nouveau, et qui n'a fait au moins la nuit ni la mort pour personne, je n'ai jamais oublié d'où lui vient sa lumière. Or, madame, le culte de reconnaissance et d'affection que j'avais pour monsieur Gérard, je l'ai gardé pour tout ce qui vient de lui : c'est ma religion à moi, et votre famille est ma dynastie, que je dois soutenir quand elle penche, sauver à tout risque quand elle se perd. Ce que j'ai fait pour votre mari était tout simple, vous le voyez bien; et dire que vous me devez quelque chose, vous, ses enfants, vous, sa veuve, c'est me dire que je suis un malhonnête homme et que je n'avais pas le droit d'aimer le fils de mon bienfaiteur ! (*Mouvement de Mme Gérard.*) Oh ! si vous saviez, madame, ce que nous rêvions, lui et moi, aux heures de cette fraternelle confiance dont il a manqué une fois, lorsqu'il n'avait pas encore jeté sa bonne nature au méchant hasard des entreprises qui l'ont ruiné... Mais c'étaient des rêves !

NATHALIE, *à part.* O mon père !

Mme GÉRARD. Monsieur, vous êtes un noble cœur, et vos paroles sont pour moi comme un souffle de l'autre vie dans ce monde mauvais, libertin et joueur... Mais, que voulez-vous? C'est plus fort que moi. Nous avons pour le nom de Gérard la même vénération peut-être; seulement, votre respect s'attache aux morts : le mien, plus juste, va chercher les vivants... Mes enfants ont une tache au front : le monde ne la voit pas, c'est possible; mais moi, leur mère, je la vois et je travaillerai jusqu'à ce que je ne la voie plus ! C'est ma volonté et c'est mon droit, monsieur ; ne me frappez pas d'impuissance en me refusant !... (*A Mme Delarue.*) Fais-je bien, Marguerite?

Mme DELARUE. Oui, madame.

Mme GÉRARD, *à Timothée.* Timothée ?

TIMOTHÉE. Pardi ! que trop !

Mme GÉRARD, *à ses filles.* Mes filles ?... (*Elles s'inclinent. — A Raymond.*) Vous voyez, monsieur ! Mon Dieu, quand cet argent sera dans vos mains, il me semble qu'une montagne s'écroulera de mon cœur et me rendra la liberté de vivre, et que je serai redressée !... et que je serai fière ! Je suis étonnée que vous ne compreniez pas cela, monsieur.

RAYMOND. Voyons, madame!... puisque vous le voulez absolument, comptons.

Mme GÉRARD, *avec empressement.* Voilà, monsieur; quatre-vingt dix mille francs dans ce portefeuille, et un peu plus de dix mille, représentés par ce billet de banque, ce livret de la Caisse d'épargne, et une inscription de trois cents francs de rente à quatre et demi.

RAYMOND, *après avoir pris et examiné ce que lui donne Mme Gérard.* Vous me permettrez de vous laisser ces deux titres jusqu'à régularisation? je n'en pourrais rien faire maintenant... (*Il rend à Mme Gérard le livret d'inscription.*) Le législateur a prévu l'abus des richesses... trouvées. (*Il prend du papier, une plume, et écrit un reçu.*) « Pour solde de tout compte et fin à tous intérêts entre feu monsieur Philippe Gérard et moi... » Maintenant, j'ai touché, n'est-ce pas, madame, et vous avez le reçu?... Je prends pour moi le billet de banque et je vous demande de me laisser offrir la moitié de ces autres chiffons à chacune de mes gentilles marchandes de ce matin.

Mme GÉRARD, *avec indignation.* Monsieur Raymond, nous ne jouons pas la comédie, sachez-le bien! Croyez-vous que sans pitié ni merci pour personne, la mère aura pleuré trois ans le sang de ses entrailles sur un labeur infernal pour vous donner aujourd'hui le facile plaisir de faire l'aumône à ses deux enfants?

RAYMOND, *laissant tomber le portefeuille.* Oh! pardonnez-moi, madame, c'est vrai, j'aurais dû y songer; offrir de l'argent est une insulte; c'est pourquoi je me suis senti si froissé tout à l'heure quand vous m'avez parlé de m'en donner!... Madame, je ne suis que riche, je ne suis pas heureux! La fiction des poëtes était vraie; les cœurs se glacent à mon approche; ce que je touche devient métal. Oh! si Philippe eût vécu... J'avais bien une ambition qui était, je vous l'ai dit, notre rêve à tous deux. Si j'osais! Tenez, madame, vous parliez de tache tout à l'heure, vous craigniez pour l'honneur du nom de vos enfants... Si j'osais, je vous demanderais de la couvrir, cette tache, de le prendre pour moi, cet honneur. Donnez-moi en mariage une de vos filles? couronnez ma vie! Que je puisse enfin m'appeler aussi Gérard, moi, dites, voulez-vous?

NATHALIE, *à part.* Être sa femme. (*Elle regarde Eugénie.*)

EUGÉNIE, *les mains jointes.* Oh! mon Dieu!

TIMOTHÉE, *à Mme Delarue.* Est-ce beau, hein!

Mme DELARUE. Et votre fils qui voudrait être son beau-frère!

TIMOTHÉE. Polisson... et avec qui?

Mme DELARUE. Il n'a pas choisi encore.

TIMOTHÉE. Drôle!

Mme GÉRARD, *après avoir réfléchi.* Mon Dieu, monsieur Raymond, une proposition faite ainsi est tout ce qu'il y a de consolant et de beau sans doute... Mais vous ne savez pas, vous, et je ne vous souhaite de l'apprendre jamais, combien le malheur rend les meilleures impressions douloureuses et suspectes... Vos paroles sont sincères, n'est-ce pas?... C'est une demande, au moins? Ce n'est pas une transaction, ce n'est pas un marché?

EUGÉNIE, *entraînée.* Oh! maman!

NATHALIE, *l'arrêtant.* Eugénie!

RAYMOND. Je suis à plaindre, madame, et ne puis que me taire. (*Avec émotion.*) J'espérais pourtant que mes paroles auraient meilleure chance d'être entendues.

TIMOTHÉE. Madame Gérard, je crois que tu as tort!... La vertu, cela ne veut pas dire qu'on soit de bois, et à marchander cet homme-là comme tu le marchandes, on dirait vraiment que c'est lui qui a péché. Je n'ai jamais vu la vérité, et je ne sais pas si elle est bien de figure; mais je suis sûr que quand elle parle, ça doit être cette voix-là qu'elle prend.

Mme DELARUE. C'est logique...

Mme GÉRARD. Mais songez donc, monsieur, vous si riche et si haut! nous si pauvres et si tombées! Nous ne sommes ici... nous sommes tranquilles, l'obscurité n'attire point le regard... Mais à vos côtés! dans votre éclat! Si quelqu'un savait, si quelqu'un parlait un jour? Si ce malheureux condamné allait revenir, quel regret, dites? Vous êtes chevaleresque et aventureux, monsieur Raymond, ce qui vous plaît surtout, c'est de ne pas faire comme tout le monde; mais vous êtes fort dans votre armure d'honneur, et pour vous suivre impunément, il faudrait vous ressembler. Donnez-moi du temps; que je consulte mes enfants. Je leur dois la paix à défaut du bonheur... En attendant, reprenez ce qui vous appartient.

RAYMOND. Je le fais, madame, mais à une condition. Je vous dirai comme vous m'avez dit: car en vérité, nos pensées se ressemblent, et cette communion me plaît dans sa tristesse. Est-ce sincèrement que vous me demandez d'attendre, ou n'est-ce qu'un prétexte pour me faire prendre cet argent? Car j'ai peur, moi, madame... Je sais bien comme je suis; j'ai l'âge où l'on ne se marie plus... Le passé ne dit rien à l'avenir. Aussi n'est-ce pas une femme que je vous prie de me donner; mais une fille pour mon adoption paternelle, une fleur qui veuille bien se fier à moi, vieil arbre qui m'offre pour lui servir d'appui... Et toute voix se taira, je vous le jure bien; tout orage s'épuisera sur ma tête plutôt que de l'atteindre. Elle n'aura pas besoin de vivre pour moi... c'est moi qui chercherai à mourir pour elle. Vous voyez que votre réponse peut être prompte: plus vite je serai à vous, plus vite je vous défendrai.

Mme GÉRARD, *avec émotion.* Le vœu de monsieur Gérard était le vôtre, en effet, monsieur, et je n'ai plus rien à vous opposer, quant à moi... Je suppose que mes filles feront comme leur mère, (*elle les consulte du regard*). Car enfin, je vous l'ai dit, vous êtes le maître ici; mais je suis aigrie, monsieur Raymond, et je craignais de vous voir faire avec nous de l'ostentation ou du roman. La richesse donne tant de fantaisies! A revoir donc, monsieur. (*Elle lui tend la main.*)

RAYMOND. A quand, madame?

Mme GÉRARD. Eh bien, voyons... à quinze jours?

RAYMOND. C'est dit!

Mme GÉRARD. C'est dit!

RAYMOND. Une preuve!

Mme GÉRARD. Laquelle?

RAYMOND. Que j'aie le bonheur de vous conduire ce soir toutes trois à la fête de cet honnête homme. (*Il montre Timothée.*)

TIMOTHÉE. Oh! c'est pour le coup que ma fête sera la tienne, mame Gérard.

Mme GÉRARD. Cela vous fera-t-il bien plaisir?

RAYMOND. Oui.

Mme GÉRARD, *regardant tout le monde et souriant.* A tous?

TIMOTHÉE. Oui!

Mme DELARUE. Oui!

EUGÉNIE. Oui!

Mme GÉRARD, *à Nathalie, muette.* Tu ne dis rien, Nathalie? Eh bien, mes enfants, à notre toilette... la première depuis trois ans, pauvres jeunes filles! (*A Mme Delarue et à Timothée.*) Merci, mes amis, de m'avoir assistés dans ce bienheureux rachat. L'ombre errante qui plane sur nous en aura remercié Dieu! (*A Raymond.*) Vous êtes vraiment un excellent homme, monsieur.

RAYMOND, *lui baisant la main.* Je serai à votre porte dans une heure. (*Il sort, Mme Gérard le reconduit.*)

TIMOTHÉE, *à Mme Delarue.* Haut, mame Larue! la dent est arrachée... à nos rangs! (*A Eugénie et à Nathalie.*) Faites-vous belles, mes petites chattes. (*Il sort avec Mme Delarue.*)

EUGÉNIE, *à Nathalie sur la rampe.* Nous allons au bal toutes les deux, bonne sœur. Que je suis donc heureuse!... et toi?

NATHALIE, *avec amertume.* Moi! pourquoi moi? Tu es bien plus heureuse que tu ne crois, Eugénie!... C'est toi qu'il épousera... Il t'aime!...

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le salon des Heures, dans le Château de Saint-Ouen. — Panneaux peints. — Ameublement splendide. — Grande fenêtre ouvrant sur le Parc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMOTHÉE, OSSIAN, UN ARCHITECTE, UN MAITRE D'HOTEL, UN ÉCUYER.

OSSIAN. Voyez-vous, mon cher architecte, vous êtes jeune, et vous êtes nouveau ici; mais monsieur Duban a été votre maître: donc vous avez du talent et vous allez me comprendre. Votre projet pour ce soir sent trop la noce. Aujourd'hui n'est pas hier, parbleu! Nous avions hier tout Paris à régaler en gros: la finance et les arts, la Vieille-Montagne et l'Institut, les journaux, la chambre de commerce et l'Opéra. Il fallait faire grand et large, sacrifiant les détails aux masses, comme à Londres, d'où vous venez, dans les dîners des aldermen au lord-maire. Aujourd'hui, banquiers et philosophes, muses et musettes, sciences et sucres, gens d'affaires et gens d'esprit, le chemin de fer et leurs équipages ont tout remporté. Nous sommes chez nous, seuls, rassasiés de mouvement: nous voulons un peu vivre de délicatesses et nous rafraîchir de rêveries. On vous a dit la loi de la maison, n'est-ce pas, cher monsieur? Faire toujours mieux qu'ailleurs et jamais rien qui ressemble à ce qu'on n'a pas encore oublié. C'est éreintant, mais que voulez-vous? Nous garderons votre fête flamande pour un jour de foule.

L'ARCHITECTE. C'était du Rubens, cependant...

OSSIAN. Eh bien! Rubens attendra; il est de force, lui. Aujourd'hui, toute notre affaire doit être vue d'ici, par la lorgnette de ce petit salon, retrait favori de madame Raymond, au lieu qu'hier nous travaillions pour les cent yeux du perron et de la grande galerie. Notre paysage se compose tout bonnement de deux massifs et d'une pièce d'eau. Qu'est-ce que nous avons? Strauss pour trois jours encore et la petite troupe napolitaine. Je crois qu'il nous faudrait dédoubler l'orchestre de Strauss et le fourrer dans les arbres, moitié par ici, moitié par là... (*Il montre.*) Mais pas à terre, c'est trop bête!... sur les branches, hein? comme les oiseaux.

L'ARCHITECTE. Mais...

OSSIAN. Quoi, mais?...

L'ARCHITECTE. Il me semble difficile que monsieur Strauss perche ses instruments et son monde à cette hauteur?

OSSIAN. Difficile? l'argent à la main?... Oh! mon cher architecte, vous n'avez donc pas lu la vie d'Esope?...

L'ARCHITECTE. Je crois que si... autrefois. Eh bien?...

OSSIAN. Eh bien, Esope avait trouvé moyen de bâtir en l'air; et de notre temps, avec des réclames et un conseil de surveillance, il y serait parvenu. Et Michel-Ange, homme de peu de foi! et la coupole de Saint Pierre?

L'ARCHITECTE. C'est possible: mais vous remarquerez que la musique ferait bien mieux en bas. Elle arriverait ici tamisée par le feuillage: le son monte.

OSSIAN. Tamisée, oui, vous avez raison; le son monte: on dit *les accords s'élèvent.* Nous laisserons monsieur Strauss en bas: mais cachez-le bien surtout; qu'on ne s'en doute pas. Je ne connais rien d'idiot comme de voir pousser des contre-basses dans un gazon, ou les buissons se fleurir de clarinettes. Maintenant, nous mettons le théâtre dans la pièce d'eau... là... vis-à-vis. (*Il montre.*) Un plancher sur des bateaux: une tente sur le plancher; des jardinières flottantes pour cacher planches et bateaux: le grand cadre renaissance en gaz pour l'éclairage.

L'ARCHITECTE. Mais je n'ai peut-être pas le monde qu'il faut?...

OSSIAN. Prenez-le, vous l'aurez. La be le raison, chez nous! On jouera quelque chose de fort doux avec le ballet, une bergerie de Métastase. Si cela fait dormir, tant mieux; nous ne dormons plus. Après quoi un petit feu d'artifice bien amoureux, bien pompadour, en feux roses, feux verts et feux blancs; des fleurs, pas autre chose: et sans pétards, rien qui rappelle la barrière du Trône et les jardins publics, vous entendez? Pendant le feu d'artifice le théâtre s'en ira, le plancher coulera, les bateaux se disperseront emportant les jardinières, afin que la lune se levant à minuit, la pièce d'eau soit propre comme un miroir. Et pas de bruit. Voilà! faites vite, monsieur, et faites bien. Vous n'êtes pas dans un château, vous n'êtes pas dans un palais, vous êtes dans une cour. Je vous salue de tout mon cœur. (*L'architecte sort.*)

LE MAITRE D'HOTEL. Combien de couverts pour le souper de madame?...

OSSIAN. Six.

LE MAITRE D'HOTEL. Où?...

OSSIAN. Dans le cabinet de porcelaine. (*Le maître d'hôtel sort.*)

L'ÉCUYER. Combien de voitures, ce soir ?...

OSSIAN. Toujours deux attelées, comme à l'ordinaire.

L'ÉCUYER. Et pour la promenade ?

OSSIAN. Rien : on ne sort pas. (*L'écuyer sort.*)

SCÈNE II.

TIMOTHÉE, OSSIAN.

TIMOTHÉE. Ossian !

OSSIAN. Papa ?...

TIMOTHÉE. Regarde-moi un peu.

OSSIAN. Oui, papa.

TIMOTHÉE. Tu es superbe !

OSSIAN. N'est-ce pas ?

TIMOTHÉE. Où diable as-tu été prendre ces manières-là ?

OSSIAN. Les manières résultent des fonctions, papa. On monte avec sa fortune, on s'ennoblit par le commandement, on s'habille selon son milieu, et l'on se met du foin suivant ses bottes. Ici, je n'en suis pas réduit aux ridicules balançoires que m'imposait la clientèle légumineuse de mon vulgaire Girondin. Je suis l'intendant des menus-plaisirs et le maître des beaux-arts de monsieur Raymond : j'ai la main preste du premier emploi et le coup d'œil fin du second ; c'était l'eau qu'il fallait à mes nageoires.

TIMOTHÉE. Et ce que tu dis, où l'as-tu pêché ?

OSSIAN. Dans ma nature et mes études. Je suis artiste de naissance, comme tu m'en as grondé si souvent, et la bibliothèque du château renferme, avec images, les façons dont se sont amusés les Français riches depuis Charles Martel. Monsieur Raymond ni moi ne sommes au bout de mes inspirations.

TIMOTHÉE. J'ai peur que tu ne le voles, cet homme ?

OSSIAN. Fi donc ! je le dépense.

TIMOTHÉE. Alors tu le ruines ?

OSSIAN. Comme je viderais l'étang que voilà en y remplissant une carafe.

TIMOTHÉE. Bah !

OSSIAN. Oui. J'ai un budget d'ailleurs, et je sais m'y renfermer.

TIMOTHÉE. C'est-il juste la mesure ?...

OSSIAN. J'ai de la place.

TIMOTHÉE. Hum... Ah çà ! c'est donc fête aujourd'hui ?

OSSIAN. Non, c'est lundi.

TIMOTHÉE. Quoi, lundi ?... Tu ne veux pas dire que c'est comme chez nous, et qu'il y a réjouissance tous les jours ?...

OSSIAN. Tous les jours, depuis que nous sommes à Saint-Ouen. Cela fait partie de l'ordinaire, comme la nourriture et le coucher.

TIMOTHÉE. C'est égal, sept fois par semaine, cela doit être écœurant. Et quand prend-il donc de l'appétit ?

OSSIAN. Lui ? monsieur Raymond ? il n'y vient presque jamais. Il dînerait d'une côtelette, tu ne sais donc pas, et il passerait sa vie à voir jouer des enfants. Les grandes machines qu'il me fait faire sont pour ses millions et pour le monde ; les petites gentilles comme aujourd'hui, sont pour sa femme. Il m'en parle, de celles-là ; il s'en mêle quelquefois.

TIMOTHÉE. Il l'aime donc bien ?...

OSSIAN. S'il l'aime ?... Non, pas du tout !...

TIMOTHÉE. Brave homme, quand pourrai-je le voir, hein ?

OSSIAN. Sait-il que tu es ici, papa ?

TIMOTHÉE. Comment le saurait-il ?... C'est toi que j'ai demandé aux seigneurs de la porte.

OSSIAN. Il va le savoir. (*Il s'approche de la cheminée et touche un appareil.*)

TIMOTHÉE. Qu'est-ce que c'est que cela ?...

OSSIAN. Cela ?... Eh bien, c'est un télégraphe ! le moyen de lui demander ses ordres de toutes les parties du château. Regarde. Ce que je fais là veut dire : *Y êtes-vous ?*... attends. Réponse : *Oui.* Je parle : *Le père Timothée vous attend dans le salon des Heures.* Réponse : *A l'instant.* Tu vois ? et ce n'est pas seulement pour ici : sa volonté se fourre là-dedans jusqu'à Paris, par le chemin de fer, et à heure en heure il sait ce qui se trafique dans chacune de ses dix maisons.

TIMOTHÉE. A la bonne heure, donc ! c'est un homme. J'avais peur, ma foi, qu'il ne fût dessus un... un... je sais pas dire cela comme il faut.

OSSIAN. J'y suis ! un homme de loisirs, hein ? comme qui dirait au Temple un fainéant, un gouapeur ?

TIMOTHÉE. Tu y es.

OSSIAN. Sois tranquille, chéri. Là-dessus il t'en revendrait. Il se lève à cinq heures ; et dès la petite pointe jusqu'au dîner, c'est ici un convoi de commis, de patrons, de courtiers, de courriers, à croire que le commerce entier des terres et des mers est dans ses mains. Il occupe quatre secrétaires ; il lit tout ce qu'il signe, et il signe tout ce qu'on écrit. C'est trop, vois-tu, ça le coupe quelquefois, et l'on dirait qu'il souffre. J'en ai de la peine dans des moments, et je me dis : Ce n'est donc jamais ce qu'on a qui plaît ? Jaunir et maigrir à pareil sort, a-t-on vu, hein ?...

TIMOTHÉE. Sa femme est-elle heureuse ?

OSSIAN. Dame ! qui donc le serait ?... Quoiqu'elle regrette toujours sa sœur.

TIMOTHÉE. Oui ? elle en parle ?

OSSIAN. Jamais ; seulement cela se voit, à certains jours. C'est comme un mystère et un remords d'avoir pris sa place. Elle est triste à faire peur alors ; elle a des regards qui vous traversent les sens ; elle demande son cheval et fait des courses désespérées. On dirait qu'elle a envie aussi de se tuer en tombant :

TIMOTHÉE. Bonne fille !...

OSSIAN. Ce que c'est pourtant ! Dire qu'elles s'aimaient si peu chez leur mère, hein ?...

TIMOTHÉE. Oui ! nous avons eu assez de mots, là-dessus, avec madame Gérard. Mais qu'est-ce que tu veux : il paraît que ça ne se commande pas.

OSSIAN. Et une si brave femme, encore ! Dis donc, papa, si nous avions été deux, c'est moi que tu aurais préféré, n'est-ce pas ?

TIMOTHÉE. Imbécile ! veux-tu bien te taire... Lequel donc de mes deux yeux est-ce que j'aime mieux que l'autre ?

OSSIAN. Bon vieux, va ! (*Bruit.*) Voici monsieur Raymond.

SCÈNE III.

TIMOTHÉE, OSSIAN, RAYMOND.

RAYMOND. Bonjour, cher honnête homme ! Soyez ici le bienvenu. Je vous remercie de m'avoir appelé, Ossian, la présence de votre père me pénètre de joie... Embrassez-moi, Timothée.

TIMOTHÉE. Vous voulez, monsieur Raymond ?...

RAYMOND. Certes, je le veux, et j'en suis aise... On reprend de la force dans une étreinte loyale... là, du moins, ce n'est pas un intérêt que je sens palpiter, c'est un cœur. (*Ils s'embrassent.*) Vous nous restez quelques jours ?

TIMOTHÉE. Bien honnête, monsieur Raymond, mais il faut que je m'en retourne aussitôt ma commission faite. (*Avec mystère.*) Madame Gérard.

RAYMOND. Ah ! pardon ! Eh bien, comment va-t-elle ?

TIMOTHÉE. Mon Dieu, pas mal... sinon qu'elle ne peut pas se consoler... qu'est-ce que vous voulez ? Mais vous, monsieur Raymond ? On dirait que vous n'êtes point à votre affaire ?

RAYMOND. Vous me trouvez changé ?... vieilli ? Vieilli, n'est-ce pas ?

TIMOTHÉE. Vous êtes un peu trop fier à la besogne, aussi !

RAYMOND. C'est cela peut-être... L'homme ne vit que pour se tuer, cher Timothée. Vous me disiez de madame Gérard ?...

TIMOTHÉE, *bas.* Elle est inquiète.

RAYMOND, *le prenant à part.* Vraiment !... de nous... de sa fille ?... Oui, c'est de sa fille, hein ?... La mort de l'une a guéri l'inimitié de l'autre ?...

TIMOTHÉE. Il faut l'espérer ; mais ce n'est pas cela... (*Il regarde autour de lui.*) L'homme jaune est revenu !...

OSSIAN, *à part.* Bon ! je n'entendais guère, à présent je n'entends plus du tout.

RAYMOND. Quel homme jaune ?

TIMOTHÉE. Le Portugais, l'homme des écritures.

RAYMOND. Qui ?... Riccomoro ?

TIMOTHÉE. Oui, il est à Paris. Mame Gérard l'a vu qui rôdait en chien affamé autour de chez elle... et naturellement elle a eu peur.

OSSIAN, *à part.* Moi, je dirais aux gens de s'en aller.

TIMOTHÉE, *à Ossian.* Ne fais pas attention, petit.

RAYMOND, *à part.* Riccomoro en France ? à Paris ?... qu'y vient-il faire ? (*A Timothée.*) C'est égal, ne craignez rien, mes amis ! Il est à moi, cet homme : c'est moi qu'il cherche, et ne me trouvant pas à Paris, il essaye de savoir où je suis... Demain matin... ce soir peut-être, j'irai rassurer madame Gérard. Oh ! ce n'est pas une affaire. (*Haut.*) Mais, dites-moi, Timothée, vous voulez bien voir ma femme, n'est-ce pas ?...

TIMOTHÉE. Je crois bien !...

RAYMOND, *baissant la voix.* Oui, ce sera aussi une joie pour elle ; un soulagement de ce monde aux méchancetés apprivoisées où les meilleurs apprennent à mentir... Parlez-lui de moi, Timothée. Je ne suis pas heureux, mon ami ! Le cœur de cette jeune femme est un abîme pour mes regards affaiblis... Si j'avais sa mère ! si nous avions sa sœur ! Mais non, hélas ! séparés par la mort et par la haine ! Ce n'est pas là ce que j'avais rêvé ! Parlez-lui. Vous savez ses secrets d'enfant, vous ; son innocence aura foi dans votre franchise... Tâchez qu'elle vous dise... si elle m'aime, voulez-vous, mon ami ? (*Haut.*) Ossian, je vous prie, conduisez votre père auprès de madame Raymond ; je vous rejoindrai bientôt. Allez... N'oubliez pas, cher Timothée, que vous êtes ici chez vous... Ossian, vous direz dans la galerie que je veux être seul un moment.

TIMOTHÉE, *à Ossian.* A-t-il l'air de souffrir, mon Dieu !...

SCÈNE IV.

RAYMOND, *regardant la porte.*

J'envoie cet homme simple et bon se heurter à un mur de fer. J'ai tort. Elle ne lui dira rien, et par lui elle saura ma faiblesse une fois de plus. Ainsi la passion abaisse tout à lui servir d'instrument ! Eh bien ! qu'importe ? Si j'ai résolu d'épuiser à cela le bon et le mauvais ? Si déjà j'ai fait des lâchetés ?... Si j'irais jusqu'au crime, ô mon âme ! pour savoir ! besoin fatal ! soif immortelle !... Savoir ! savoir pourquoi on est malheureux, comme si on cessait de l'être après... Sot orgueil ! rébellion insensée ! Et si la cause est en toi, misérable, qu'en feras-tu ? Allons, bah ! j'ai été un homme autrefois, je veux redevenir ce que j'étais. (*Amèrement.*) Redevenir ! (*Il a fait un mouvement et s'arrête sur ce mot.*) N'est-ce pas singulier pourtant d'avoir été amené justement dans cette chambre que j'évite toujours ? Qui sait comment nous agissons, après tout, et ce que liberté veut dire ?... Pourquoi suis-je ici plutôt qu'ailleurs, ici où ma tête éclate, où mon sang bout ? Est-ce la volonté, destinée inconnue ?... Est-ce un piége, passion despotique ?... Et parbleu ! que me fait donc qui me pousse quand c'est plus fort que moi ? La roue demande-t-elle au moteur pourquoi elle tourne ?... le marteau, pourquoi il frappe ?... (*Il va vivement à un panneau, l'ouvre et y prend un coffret qu'il pose sur une table devant laquelle il s'assied.*) Mon sort est dans ceci et je suis maître chez moi : voilà tout !... (*Il essaye de forcer le coffret.*)

SCÈNE V.

RAYMOND, HERNANDEZ.

HERNANDEZ, *frappant sur l'épaule de Raymond.* Qu'est-ce que vous faites donc là, mon ami ?...

RAYMOND, *surpris, s'interrompant.* Moi ?... rien.

HERNANDEZ, *souriant.* Est-ce que je vous gronde ? Vous fouillez dans les meubles de votre femme, vous ?

RAYMOND. Oui, après ?... D'ailleurs, comment savez-vous que ceci est à madame Raymond ? Vous savez donc aussi ce qu'elle y met ?...

HERNANDEZ. Je le lui ai vu dans les mains hier. Elle serre là-dedans ses secrets, ses papiers.

RAYMOND. Ses lettres ?

HERNANDEZ. Oui, parbleu ! Eh bien ?... Pourquoi y regarder, hein, comme ferait une femme de chambre ou une amie intime ? Ce n'est pas votre affaire, cher homme ! Nous devons, nous autres,

quand la sagesse nous manque, avoir assez d'esprit pour deviner ce qui nous manque : nos clefs ouvrent les consciences, quand elles sont bonnes, non les serrures. Remettez ce coffret à sa place, voulez-vous?... Si l'on vous voyait!

RAYMOND. Et si je ne le voulais pas, Hernandez?

HERNANDEZ. Ce serait malhonnête et maladroit, voilà tout. Mais vous allez le faire, mon ami, car vous êtes tout honteux, n'est-ce pas?...

RAYMOND. Comment donc êtes-vous entré?... J'avais dit...

HERNANDEZ, *haussant légèrement l'épaule*. Où était-ce, dites?...

RAYMOND *désigne le lieu machinalement*. Là.

HERNANDEZ. Là, soit... Venez. (*Il le conduit au fauteuil.*) (*Raymond replace le coffret.*) A la bonne heure! (*Revenant et avec affection.*) Voyons, Raymond, mettez-vous là. (*Il le fait asseoir.*) Qu'avez-vous?...

RAYMOND. Qu'est-ce que cela vous fait?...

HERNANDEZ. Quoi? en êtes-vous à me parler comme un enfant boudeur?... Pauvre malade! je sais bien ce que vous avez : vous êtes jaloux de votre femme.

RAYMOND, *étouffant sa voix dans un sanglot*. Oui!...

HERNANDEZ. Et pourquoi êtes-vous jaloux, Raymond?...

RAYMOND, *avec explosion*. Vous me demandez pourquoi! Si c'est là votre science, ne vous en vantez pas, médecins, à qui il faut dire pourquoi l'on souffre!

HERNANDEZ. C'est ainsi, cependant. Et nul que je sache ne peut quelque chose tout seul. C'est la raison qui fait que nous soignons si mal les enfants... et les fous.

RAYMOND. Mais, quand vous la voyez, vous ne la regardez donc pas?... Ah! que oui, vous la regardez! et de façon singulière, souvent! Regardez-moi donc aussi en face, Hernandez!... Elle est jeune, et je suis vieux... Elle brille et je m'éteins... On l'adore et l'on me vénère! Voilà pourquoi je suis jaloux.

HERNANDEZ. Prétextes faux! antithèses d'amour-propre que tout cela.

RAYMOND, *avec désespoir*. Je l'aime enfin... et elle ne m'aime pas.

HERNANDEZ. Imaginations!...

RAYMOND. Pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit?... Je voulais bien être son père, ne pouvais-je être son ami? J'aurais tout entendu de sa bouche; la douleur de son aveu m'eût-elle ôté le bonheur de mon pardon? Est-ce que je ne sais pas comme c'est simple? Dieu met ensemble les jeunesses; les colibris nichent dans les vieux arbres, mais leur vie est avec les fleurs. J'aurais compris que mon cercle n'était pas le sien, pauvre étoile!... je lui aurais pardonné, je vous dis!

HERNANDEZ, *à part*. Et tu en serais mort, malheureux!...

RAYMOND, *continuant*. Et maintenant j'aurais oublié! Pourquoi pas? Je me serais consolé en faisant le bien selon ma puissance et ma force. J'aurais réformé dans ce pays le commerce qui ruine et l'industrie qui affame. Tant de problèmes attendent peut-être de moi leur solution! On se purifie sur ces hauteurs, Hernandez!... le regard quitte l'individu, majestueux enlèvements!... Au lieu que rien!... je n'ai plus de volonté; je n'ai plus d'âme! Ce qui agit s'appelle de mon nom, mais c'est tout : mes commis pensent pour moi; mon télégraphe parle pour moi. Je fais sans voir ce que je fais, aujourd'hui comme hier! Plus d'initiative, des habitudes; plus de cerveau, des doigts. Tout à cette passion basse, vile, qui m'enveloppe de ses haillons. Pour elle j'interroge l'air, l'ombre, l'eau; je soupçonne, j'interprète, j'épie, misérable! je suis les gens qui passent! Tout à l'heure, j'allais forcer un coffre; hier, j'ai failli décacheter une lettre! (*Il s'assied.*)

HERNANDEZ. Cher ami, je vois dans tout cela des résultats... fort tristes, sans contredit; mais j'y cherche en vain des raisons. Qu'avez-vous saisi? Qu'avez-vous vu? On n'est pas volé parce qu'on a peur de l'être, que diable!

RAYMOND. Croyez-vous donc mon malheur enfant de mes rêveries?... Qu'est-ce que cette tristesse qui l'accable? cette préoccupation qui me la soustrait? Dans le monde enchanté que je lui ai donné pour royaume, dans les fêtes qu'on lui invente, variées à lasser la fantaisie, dans cet or qui coule à ruisseaux autour d'elle, dans ce perpétuel holocauste de ma fortune à ses désirs, pourquoi son regard plein de ténèbres?... Pourquoi son absence du milieu où elle rit?... Pourquoi, quand nous sommes seuls, ses soubresauts à mon approche ou à ma voix?...

HERNANDEZ. Alors, guérissez-vous, Raymond. Ne soyez plus jaloux : c'est assez d'elle.

RAYMOND. Comment?... que voulez-vous dire?...

HERNANDEZ. Eh oui, elle est jalouse, cette modiste d'hier, de votre monde au plumage éclatant, de vos cantatrices, de vos danseuses, de vos femmes célèbres... Tout cela lui fait peur; elle craint d'y paraître inférieure, petite, gauche. Elle connaît le péché mignon des langues bien pendues; l'idée de la comparaison l'irrita, celle des rapprochements la trouble, le souvenir du Temple, la faute de son père, que sais-je! Vous connaissez mal les femmes, innocent millionnaire : leur bonheur n'est pas dans ce que nous imaginons, mais dans ce qu'elles veulent; nos inventions ne prévoient jamais leurs contradictions. Il fallait lui demander sa guise et non lui donner la vôtre. Essayez d'un voyage à deux, sans maison, sans train, à l'aventure, comme Jean et Jeannette. Votre luxe l'écrase; vos éternels trônements lui donnent des nausées. A chaque estomac sa carte!

RAYMOND. Je le lui ai proposé. Vous pensez donc que je ne cherche pas?... Nous devions partir aujourd'hui; elle ne l'a pas voulu. « Pas ce jour-là, » s'est-elle écriée d'un air étrange. J'ai fait autre chose : sa mère est souffrante et ne vient jamais ici; elle hait cette maison, qui était au père de son mari; j'ai proposé à ma femme de conduire sa mère aux eaux, sans moi. « Jamais seule avec ma mère, » m'a-t-elle répondu.

HERNANDEZ. Eh bien?

RAYMOND. Cette crainte de sa mère, ce refus de partir aujourd'hui, qu'est-ce encore?

HERNANDEZ. Matière à soupçon, parbleu! comme tout ce qui pousse, fleurit, sonne et chante à la ronde! (*Réfléchissant.*) Avez-vous remarqué qu'elle eût en aversion certains quantièmes?... certains jours?...

RAYMOND. Oui, le jeudi... et le vingt-deux.

HERNANDEZ. C'est aujourd'hui le vingt-deux, précisément. Et à quoi cette répugnance pourrait-elle se rapporter, selon vous? A quel malheur ou à quel accident de sa vie, par exemple?...

RAYMOND. Je l'ignore; les deux malheurs de sa vie sont la mort de son père et la mort de sa sœur : point de rapport... J'ai demandé à madame Gérard, qui n'a pu ou voulu me rien dire. Je le lui ai demandé à elle, qui a paru blessée.

HERNANDEZ. Avez-vous observé que les dispositions atmosphériques fussent pour quelque chose dans ses agitations?

RAYMOND. Oui, le temps orageux.

HERNANDEZ. L'époque de la journée?

RAYMOND. Le soir.

HERNANDEZ, *réfléchissant*. Nerveuse... passionnée... superstitieuse... hum!... Mon ami, je vous plains sincèrement, vous avez fait de la chevalerie, et l'événement ne vous a donné que du petit prosaïsme, j'en ai peur au moins. Dites-moi, ce qui vous fait le plus souffrir, c'est de ne pas vous rendre compte de vos souffrances?

RAYMOND. Sans contredit, Hernandez.

HERNANDEZ. Ainsi, pour vous, la certitude est moins que la crainte?

RAYMOND. La mort quand on voudra, si l'on me dit que c'est la mort.

HERNANDEZ. Oui, le mal connu, vous êtes fort, je vous ai vu à l'épreuve... Eh bien!...

RAYMOND, *frémissant*. Qu'allez-vous me dire?

HERNANDEZ. Moi? rien. C'est elle qui vous dira. Il y a, je crois, un mystère dans son histoire : ce n'est pas ce que vous supposez, non. Tenez-vous à le savoir absolument?

RAYMOND. Oui.

HERNANDEZ. A tout prix?

RAYMOND. Pas au prix de ses jours, pourtant!

HERNANDEZ. Et si c'était des vôtres?

RAYMOND. Oh! très-bien.

HERNANDEZ. Jeu formidable des passions!... Il y jetterait sa vie pourtant, sans songer à toutes celles dont il répond. Les riches comme vous ont un peuple à nourrir, insensé! Enfin, voyons! (*Il s'assure que personne n'écoute.*) Croyez-vous au magnétisme, Raymond?

RAYMOND. Quoi? cette erreur de sens? ce charlatanisme?

HERNANDEZ. Je ne vous parle pas du magnétisme des affiches, moi, ni de celui de Cagliostro. Je vous parle de la loi reconnue et confessée depuis Hésiode, par Van Helmont, par Kircher, par Maxwell, par Campanella, par Jussieu, par Hufeland, qui assujettit le faible au fort, l'être aimant à l'être aimé, comme l'action au regard et les esprits à la parole. Croyez-vous à ces rapports merveilleux?

RAYMOND. Je ne condamne pas ce que je ne comprends pas.

HERNANDEZ. Vous m'avez vu l'autre jour endormir cette jeune fille presque écrasée par vos chevaux, et les larmes vous en sont venues. A la première crise où tombera madame Raymond, faites comme vous m'avez vu faire et veuillez fortement. C'est facile. Le sommeil obtenu sera déjà du calme pour votre pauvre tête; car, si votre femme était coupable envers vous, elle se défendrait et vous ne pourriez rien. Quand elle sera endormie...

RAYMOND. Eh bien?

HERNANDEZ. Eh bien, parlez-lui si vous osez!... Et peut-être saurez-vous ce que vous voulez savoir... A vos risques et périls, entendez-vous, imprudent!... C'est aux secrets de la nature que vous allez toucher, et plus d'un qui vous valait bien y est tombé foudroyé.

RAYMOND. Mais je n'apprendrai rien peut-être, et elle me reprochera de l'avoir interrogée?...

HERNANDEZ. Elle ne le saura pas.

RAYMOND. Hernandez... tout à l'heure vous m'avez empêché de violer un meuble, et à présent vous me proposez de violer une âme? C'est étrange. Voulez-vous que je vous dise, mon ami, vous me traitez en enfant, et vous me donnez une chimère pour joujou. Prenez garde cependant! si j'allais apprendre que je suis trahi?...

HERNANDEZ. C'est pour cela que vous allez me faire une promesse.

RAYMOND. Laquelle?...

HERNANDEZ. De respecter, quoi que vous sachiez et voyiez, l'être sans conscience et sans défense que la nature va vous soumettre. Quand l'homme s'exhausse à ce point au-dessus des communs procédés, il emprunte à l'infini quelque chose de sa grandeur : en abuser serait trois fois sacrilége. Vous n'allez plus être partie au procès, vous allez être le confesseur de la victime. Vous avez envie de savoir, vous saurez! Mais jurez-moi de rester grand jusqu'au bout. Ni défiance, ni vengeance; de la foi, et de la charité!...

RAYMOND. Je vous le promets!

HERNANDEZ, *donnant la main*. Bien. (*Il regarde dehors.*) Je l'entends; je vous laisse.

RAYMOND, *gardant la main de Hernandez*. Je tremble!... Qu'avais-je donc encore à vous dire?... Ah! Ricomoro est revenu.

HERNANDEZ. Bah!

RAYMOND. Oui, il est à Paris. L'ami de madame Gérard, Timothée, vient de me l'apprendre.

HERNANDEZ. C'est qu'il n'a plus d'argent... Et il en veut. Comme cela coûte cher, un mensonge?

SCÈNE VI.

HERNANDEZ, RAYMOND, NATHALIE, TIMOTHÉE.

NATHALIE, *souriante à Raymond*. Vous aviez défendu qu'on vous dérangeât; mais j'ai fait comme le docteur, j'ai brûlé la consigne. D'ailleurs, c'est chez moi que vous êtes, monsieur, et j'ai bien le droit de savoir ce que vous venez y faire?...

HERNANDEZ, *venant au secours de Raymond*. Un complot contre vous, belle souveraine.

NATHALIE. Vous dites peut être plus vrai que vous ne croyez. (*Jeu muet avec Raymond.*)

HERNANDEZ, *à Timothée*. Eh parbleu, c'est monsieur Timothée!...

TIMOTHÉE. Monsieur Hernandez! A vous rendre mes devoirs... bien sincères. Ah! vous voilà ici, à présent?...

HERNANDEZ. Oui. Le temps m'a séduit : il fait presque beau cette année dans votre France.

TIMOTHÉE, *à part*. Vient-il enterrer le gendre après le beau père ?

NATHALIE, *à Raymond*. Ne me parlez pas : chut ! Ossian m'en a trop dit. Ne me tuez pas toute ma surprise. Aidez-moi plutôt à retenir mon vilain père Timothée, qui veut s'en retourner déjà.

RAYMOND. Allons donc, mon ami ! c'est impossible... Je ne puis vous donner de réponse que ce soir, d'ailleurs.

TIMOTHÉE. Tant pis ! Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?... je n'y suis plus du tout, chez vous ; je ne sais pas ce que votre joie peut y devenir ; mais je sais que la mienne s'y effarouche. Tout cela est trop beau ! Ça ne ressemble pas à une maison : il y a trop d'allants et de venants qui se soufflent dans l'oreille ; on dirait qu'ils sont à l'église, et c'est tous des messieurs. Ossian est si bien mis que je n'ose plus le traiter de galopin. Je n'ose plus tutoyer votre femme. Je n'ose pas marcher ; je n'ose pas m'asseoir. Je salue les domestiques, je ne salue pas les maîtres. Je ne fais que des bêtises ! Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire, pas vrai ? je m'en vas.

RAYMOND, *à Hernandez*. Bonne et droite nature ! Il faut qu'il reste, pourtant ! Si j'avais besoin de lui...

HERNANDEZ. Je m'en charge. Timothée, je vous prends, moi ! et je vais vous faire voir tout ici en philosophe ; non pas le dessus, mais le dessous.

TIMOTHÉE. Je n'aimerai peut-être pas mieux l'un que l'autre.

RAYMOND. Votre main, mon cher Timothée. A tantôt ; il se peut que j'aille avec vous : ainsi, attendez-moi.

NATHALIE, *qui va sortir avec Hernandez*. Tu n'oses plus me dire ta fille ! père, embrasse-moi, au moins.

TIMOTHÉE, *l'embrassant*. A la bonne heure. Mais tâche donc d'être un peu contente !... et lui aussi.

SCÈNE VII.

RAYMOND, NATHALIE.

RAYMOND, *assis*. Ni défiance, ni vengeance, m'a-t-il dit !...

NATHALIE, *revient après avoir fermé la porte et s'assied auprès de Raymond*. Qu'avez-vous, mon cher maître ?

RAYMOND. Moi ?... je suis heureux, Nathalie, de vous voir presque gaie, vraiment. Je savais bien que la visite de votre bon Timothée vous ferait plaisir... Que n'est-il toujours ici !...

NATHALIE. Pour me dire toujours ce qu'il m'a dit, n'est-ce pas, méchant ?

RAYMOND. Quoi donc ?

NATHALIE. Me gronder de ne pas vous aimer ?... Ne pas vous aimer !... Ainsi vous vous plaignez de moi, Raymond ?... Ainsi vous souffrez, vous craignez ?... Que craignez-vous de moi, mon ami, mon souverain, mon seigneur ?... Mais vous ne savez donc rien, Raymond ! C'est pour vous et par vous que je suis vivante ; votre pensée me conduit, votre vue m'éclaire. Hors de vous, tout au monde me pèse et me froisse, tout m'est ennemi. Oui ! je hais ce qui vous entoure et nous sépare. Ossian et les autres me fatiguent, votre médecin m'inquiète, moi-même toute seule je me déplais ! Je hais vos affaires, immensités commerciales sous le jeu desquelles je disparais, moi, si petite déjà et que vous avez prise si pauvre et si dédaignée ; moi, la fille muette, la servante oisive, qui se taisait parce qu'elle n'avait à qui parler, qui verrouillait son âme et bâillonnait son cœur, parce qu'elle n'avait à qui les ouvrir ! Ne pas vous aimer !..

RAYMOND. Pardon, ange ! pardon.

NATHALIE. Oh ! si vous saviez, Raymond !... Oh ! ne le sachez jamais !... Qu'est-ce que je n'aurais pas fait, dites, pour arriver à vous, tout à coup apparu dans ma vie, que je rêvais, désespérée, depuis la mort de mon père et que je revis un jour pour vous perdre aussitôt... Car c'était ma bienheureuse sœur qui vous plaisait aussi à vous comme à ma mère... non pas moi !... Oui, je devais être à vous ou mourir... Et si maintenant vous doutez de moi, Raymond, il faudra que je meure, voyez-vous !..

RAYMOND. Les bonnes paroles, mon Dieu ! Et pourquoi ne m'avoir jamais dit tout cela ?...

NATHALIE. Ecoutez, que je vous dise encore. Je m'étais trompée au commencement ; je pensais que c'était votre puissance et vos richesses qui m'attiraient. Non, Raymond, c'était vous, c'était votre belle âme, c'était votre génie bienfaisant et magnifique ; c'était votre caractère sublime, mon roi bien-aimé ! Je le vois bien à présent, que vous m'avez donné votre fortune et votre nom... J'ai peur de ne pas mériter l'un, et je ne sais que faire de l'autre. Oh ! vous avez quelquefois honte, n'est-ce pas, ou regret d'avoir pris pour femme une pauvre fille du Temple. Et moi, si vous saviez, comme souvent aussi c'est un remords que j'ai de l'être devenue !... Ma sœur vous aurait mieux convenu peut-être ! Je ne vaux rien pour votre bonheur.

RAYMOND. Rien pour mon bonheur, tu dis ?... Tout, à présent, tout !...

NATHALIE. Emmenez-moi, Raymond : allons loin, seuls, l'un à l'autre, l'un pour l'autre. J'ai besoin de fuir les idées qui m'assiégent.

RAYMOND. Mais oui ! mais oui ! Tu viendrais donc partout avec moi, sans savoir ?...

NATHALIE. Partout.

RAYMOND. Ainsi tu as confiance en moi, et ma volonté serait la tienne ?

NATHALIE. Dites... ordonnez, faites de moi ce que vous voudrez !...

RAYMOND. Tu m'aimes donc bien ?

NATHALIE. Oui.

RAYMOND. Autant que ta mère ? autant que toi ?

NATHALIE. Plus que ma mère et que moi... plus que mon salut et mon âme.

RAYMOND. Et il faut que je vous croie toujours, n'est-ce pas, mon amie ?... Et vous mourriez si je ne vous croyais plus ?...

NATHALIE. Je mourrais.

RAYMOND. Alors, pourquoi n'avez-vous pas voulu partir aujourd'hui ?

NATHALIE, *frappée*. Aujourd'hui ?... Oh ! il ne faut pas faire attention, voyez-vous ? J'ai des faiblesses et des caprices que je ne m'explique pas... Mon Dieu ! on m'a fait peur, étant petite... J'ai été mal élevée, ma mère ne m'aimait pas, vous savez, et les servantes perdent les pauvres enfants avec leurs histoires sottes... Ne prenez pas garde à cela.

RAYMOND. Nathalie, vous me cachez quelque chose, et je ne suis pas votre ami. Pourquoi êtes-vous effrayée du jour où nous sommes, aujourd'hui 22 juin ?

NATHALIE. Mon Dieu !

RAYMOND. Levez les yeux, Nathalie, et répondez-moi. Je le veux !

NATHALIE, *à genoux*. Grâce ! non !... Jamais !...

RAYMOND. Grâce, femme ?... Et de quoi donc me demandez-vous grâce, à moi ?...

NATHALIE. Raymond ! Ah !... (*Elle perd connaissance. Raymond l'assied sur le fauteuil et la regarde longtemps.*)

RAYMOND. Comme elle paraît souffrir !... Qu'est-ce donc, Dieu vivant, et qu'a-t-elle pu faire ? Est-ce que j'oserai ?... Suis-je froid ?... suis-je calme ?... Ai-je la clef, vraiment, long mystère de ma douleur et de mes insomnies ?... Oh ! mais, c'est horrible, ces cris étouffés, ces sanglots ! Apaise-toi, pauvre créature ! (*Il lui prend les deux mains.*) Si c'est envers moi que tu fus coupable, je te pardonne, mon enfant ; si c'est par moi que tu es malheureuse, ne me punis pas ainsi... (*Voyant qu'elle se calme.*) Oui, dors ! (*Il la regarde fixement en lui tenant toujours les mains.*) Repose-toi dans ta confiance en moi... Dors, je t'en prie !... dors, je le veux ! (*Il lâche les mains de Nathalie, qui retombent comme mortes.*) Oh ! que c'est étrange ! son visage a tout à coup changé d'expression : c'était la terreur ; à présent c'est... c'est la mort !... (*Il écoute en se penchant.*) Je ne l'entends plus respirer !... Ses mains ne sont plus des mains vivantes ! c'est le froid sinistre du tombeau ! (*Il recule effrayé.*) Qu'est-ce que j'ai fait là, mon Dieu ! Hernandez, que m'as-tu dit ? (*Il la prend dans ses bras, pâle, inerte, les membres dénoués, et la replace avec épouvante.*) Du secours ! Quoi ?... Appeler, la faire voir ainsi ?... Comment expliquer... De l'air, au moins !... (*Il va ouvrir la fenêtre donnant sur le parc. On entend les orchestres de Strauss.*) Oui, chantez et priez, artistes ! soupirez et priez, instruments ! A mon aide, souffle du ciel ! Nathalie, mon enfant, ma fille bien-aimée, si je ne t'ai pas tuée, parle-moi ! parle-moi ! (*Il se jette à genoux. Musique dans la coulisse pendant toute la scène.*)

NATHALIE. Que me voulez-vous, mon ami ? (*Elle reste immobile comme Raymond l'a placée.*)

RAYMOND. Justice divine ! Est-ce que vous m'entendez, Nathalie ?

NATHALIE. Oui... Approchez-vous donc... Vous pleurez ? Tiens ! pourquoi pleurez-vous ?...

RAYMOND. Parce que je vous ai fait mal, chère enfant !

NATHALIE. Non, vous ne m'avez pas fait de mal ; mais j'ai peur.

RAYMOND. Pourquoi avez-vous peur ?

NATHALIE. Parce que c'est aujourd'hui le jour.

RAYMOND. Aujourd'hui ?...

NATHALIE. Non, le vingt-deux juin, il y a deux ans.

RAYMOND. Il y a deux ans, quand votre sœur était malade ?...

NATHALIE. Oui.

RAYMOND. Quel jour est-elle morte, votre sœur ?

NATHALIE. Le vingt-quatre... C'était la fête de ma mère... nous la lui avions souhaitée la veille, comme toujours.

RAYMOND. Et qu'est-ce que vous avez fait le vingt-deux, Nathalie ?

NATHALIE. Non, je ne peux pas...

RAYMOND. Je le veux.

NATHALIE. Ne me dis pas *je veux*... Il ne faut pas me parler comme cela... Prends-moi la main, Raymond, et dis-moi que tu me pries.

RAYMOND, *d'une voix étranglée*. Je t'en prie.

NATHALIE. Quelle heure est-il ?

RAYMOND. Sept heures.

NATHALIE. Comme la tête me fait mal !... C'était presque fini... elle ne se plaignait plus... Pauvre Eugénie ; elle me regardait si doucement ! j'ai cru un instant qu'elle le savait... et qu'elle me pardonnait.

RAYMOND. Comment, vous pardonner ?... Ce n'est donc pas d'être tombée de cheval qu'elle est morte ?...

NATHALIE. Qu'est-ce que tu as, Raymond ? Pourquoi me regardes-tu ainsi ?... Tu ne me parles plus comme tout à l'heure... tu me fatigues... tu me brises... Embrasse-moi... veux-tu ?

RAYMOND. Encore ! encore ! Qu'avez-vous fait, dites ?... Dis... je t'en prie !

NATHALIE. Le matin, je la gardais... Elle était guérie : elle dormait. J'entendis qu'elle rêvait et qu'elle disait comme moi, la nuit dans mes veilles... *Raymond, je vous aime*... Alors j'ai pris la poudre que j'avais trouvée dans un tiroir de la chambre de mon père, et je l'ai jetée dans son verre. Elle s'est éveillée et m'a demandé à boire ; mais je n'osais pas... je ne voulais plus... Quand madame Delarue est entrée et le lui a donné elle-même ; je n'ai osé rien dire à madame Delarue.

RAYMOND. Et... et c'était aujourd'hui ?...

NATHALIE. Oui... le vingt-deux.

RAYMOND. Quel jour de la semaine ?...

NATHALIE. Jeudi.

RAYMOND. Et pourquoi avez-vous fait cela ?...

NATHALIE. Parce que vous alliez vous marier ensemble, et que j'étais jalouse... (1) Oh ! je t'en prie à présent : éveille-moi... je souffre !!

DEUX VOIX DANS LE PARC.

Ainsi que deux fleurs
Sur la même branche
Jettant, doux encens, leurs senteurs au ciel,
On voit les deux sœurs,
Marguerite et Blanche,
S'en aller chantant l'amour fraternel..

RAYMOND, *qui est resté comme foudroyé pendant ce chant, referme violemment la fenêtre*. Ah !... voilà donc à quoi j'ai servi, arrêts éternels ! voilà donc ce que j'ai fait ! En voulant couvrir une

(1) Tout ce qu'a dit Nathalie jusque-là doit être rendu par l'actrice comme si elle n'avait aucunement la conscience de ses paroles.

faute, j'ai causé ce crime... Cette femme a tué sa sœur parce qu'elle m'aimait... Ma jalousie, mes tourments, mes fureurs avaient cela pour motif... O mon Dieu! mon Dieu! (*Il pleure.*)

HERNANDEZ, *forçant la porte.* Raymond, puis-je entrer?... Raymond, ouvrez-moi!...

SCÈNE VIII.

HERNANDEZ, RAYMOND, NATHALIE.

HERNANDEZ. Des sanglots? qu'y a-t-il donc?... (*Voyant l'état de Nathalie.*) Mais elle a des convulsions! réveillez-la, malheureux! Est-ce que vous voulez la tuer?...

RAYMOND, *comme égaré.* La tuer?... oh! non. Ce n'est pas à moi de la tuer. (*A Nathalie avec puissance.*) Nathalie, réveillez-vous, je le veux!

HERNANDEZ. La voilà qui s'apaise... Elle revient... Eh bien! vous avez réussi, à ce que je vois.

RAYMOND. Parfaitement.

HERNANDEZ. Elle a parlé?...

RAYMOND. Elle a parlé... Dites-moi, mon ami, où est Timothée?

HERNANDEZ. Là... dans la galerie...

RAYMOND. Faites-moi le plaisir de l'appeler, voulez-vous?..

HERNANDEZ, *appelant.* Monsieur Timothée!...

NATHALIE, *éveillée.* Où suis-je?.. oh! ma tête! (*Elle porte la main à son front.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TIMOTHÉE.

RAYMOND. Timothée, vous vouliez quitter Saint-Denis le plus tôt possible, vous en êtes libre, mon ami. Je croyais aller à Paris avec vous, mais j'ai quelques arrangements à prendre... Cependant vous ne partirez pas seul, vous emmènerez madame Raymond.

NATHALIE. Moi?... à Paris?... sans vous?... Pourquoi cela?...

RAYMOND, *d'un ton glacial.* Votre mère vous le dira.

ACTE CINQUIÈME.

Décor des premier et troisième actes. Bougies allumées.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme GÉRARD, NATHALIE.

Mme GÉRARD, *assise, tenant une lettre à la main. Nathalie à genoux devant elle.* Ainsi c'est la vérité, et vous ne démentez pas la voix de votre horrible songe?

NATHALIE. Ma mère!... ô ma mère!

Mme GÉRARD. Ne m'appelez pas votre mère, je vous prie! Vous avez brisé les liens du sang. Niez si vous pouvez nier, mais n'invoquez personne. Je suis la veuve Gérard, et je juge le meurtre d'Eugénie Gérard... Regardez-moi! Vous avez tué votre sœur, comme cela, volontairement, tranquillement?... Oui?... Mon Dieu! c'est impossible pourtant, on ne le croira jamais. Mais qu'est-ce qu'elle vous avait donc fait, votre sœur, dites?

NATHALIE. Pitié, ma mère, pitié! Ne m'interrogez plus.

Mme GÉRARD. De la pitié, à vous? Empoisonner une femme malade, seule, avec elle, sa main dans la vôtre! Lâche!... Et elle vous disait, merci n'est-ce pas, votre victime? Elle vous embrassait, j'en suis sûre, et vous demandait pardon de vos soins, pendant que vous lui faisiez boire la mort?... Et vous n'avez rien trouvé à dire à madame Delarue? Vous pensiez à l'accuser, peut-être, en cas de découverte? Deux fois lâche!! Deux fois infâme!!...

NATHALIE. Grâce!... grâce!...

Mme GÉRARD. Mais où donc étais-je, malheureuse, que mon instinct gardait de vous cependant! moi qui vous avais sentie et redoutée toute petite... portrait vivant de mon implacable ennemie? N'est-ce pas effrayant que je sois votre mère? Mais non, vous n'y croyez pas. Je ne vous ai pas enfantée, Nathalie Gérard! Mes entrailles n'étaient pas fatales à ce point, d'avoir à porter un démon avant un ange. Je vous renie, moi, voyez-vous?... Je ne vous connais pas. Je sais que vous m'avez tué ma fille, voilà tout. Ma fille, mon Eugénie, ma pauvre seule joie!... C'était donc pour cela qu'en te pleurant je me demandais toujours: mais de quoi est-elle morte, enfin?

NATHALIE. O malheur!.. malheur!

Mme GÉRARD. Et à présent, voulez-vous me dire ce que vous prétendez faire? J'imagine que vous ne pensez pas à rester ici.

NATHALIE. Tue-moi, ma mère, je te bénirai.

Mme GÉRARD. Vous croyez peut-être que je n'en aurais pas le droit, et qu'on me punirait de vous avoir tuée. Et pourquoi donc? N'ai-je pas votre aveu? Je suis souveraine en ma famille! Un monstre est un ennemi public, d'ailleurs! Vous m'avez ôté ma fille parce que vous ne vouliez pas d'elle; suis-je obligée de vouloir de vous? Qui me retient? qui m'empêche? quel jury me condamnera? J'ai ici des armes, les armes de ton père. Tu vas mourir... tiens!... (*Elle va vers un meuble.*) Prie, si tu oses prier. (*Nathalie reste immobile.*) Non, tu ne souffrirais pas assez... Va-t'en, ton mari t'a chassée de sa maison, je te chasse de la mienne. Va où tu voudras, où tu pourras, la marque des fratricides au front, la croix sanglante du premier meurtrier! Va!... et que tous te rejettent comme moi! Fais horreur à tous comme à moi! sois maudite de tous comme de moi!

NATHALIE, *lui mettant la main sur la bouche.* Non, non... tout... mais pas ce mot!... Vous n'avez pas le droit de dire ce mot.

Mme GÉRARD, *la repoussant.* Ta main sur mon visage, sacrilége!

NATHALIE. La mort, oui, ce sera une justice et une grâce. Mais pas votre malédiction, ma mère, elle retomberait sur vous!

Mme GÉRARD. A la bonne heure! jetez votre masque.

NATHALIE. Pourquoi faut-il que je vous parle ainsi, mon Dieu... Je croyais que ma vie servirait de tombeau à mon crime. Mais non! Eh bien! il n'est pas à moi seule ce crime. On m'y avait poussée.

Mme GÉRARD. On vous y avait poussée, vous dites? Et qui donc?

NATHALIE. Vous!

Mme GÉRARD. Moi, Dieu vivant!

NATHALIE. Sachez tout, vous l'aurez voulu... Vous le disiez: toute petite je n'avais déjà plus votre amour. Pourquoi?.. Mes premiers souvenirs sont rouges de châtiments et de larmes. Vous m'aviez prise en aversion, parce que je ressemblais à ma grand'mère, qui était une femme hautaine, et trouvait que mon père s'était mésallié en vous épousant. Était-ce ma faute?... J'ai su cela plus tard, et j'ai réfléchi sur mon malheur: les mères ne songent pas assez à ce que les enfants se demanderont un jour. Si je fusse restée seule, vous auriez peut-être fini par me pardonner ma ressemblance. Les antipathies s'en vont comme elles viennent. Mais vous avez eu ma sœur, et j'ai gardé ma proscription. Pourtant j'aurais bien dû être aimée.. si vous saviez: car je vous aimais ardemment, au point qu'un soir, tremblante pendant que vous sommeilliez de lassitude, je vous ai trompée comme Jacob, pour savoir une fois ce que c'était que les baisers d'une mère.

Mme GÉRARD. Vous ne me les avez jamais demandés.

NATHALIE. Est-ce que j'osais? Combien de fois, en vous voyant si passionnée pour elle, n'ai-je pas senti mon cœur affamé monter à mes lèvres avec ce cri: Mère! je suis ton enfant aussi! Mais, alors, vous me regardiez avec votre dédain interrogateur, et mes paroles expiraient et je me repliais dans mon abaissement. Votre tendresse s'était toute donnée à la dernière venue. Avais-je moins souffert, moi? avais-je moins pleuré? A elle les sourires, à moi les éclairs; la même main qui la caressait, me battait. J'étais assise au festin de la famille, mais je ne devais y rien prendre: une autre avait la satiété, quand j'attendais toujours la miette de pain et la goutte d'eau.

Mme GÉRARD. Qu'est-ce que cette femme m'apprend là, juste ciel!

NATHALIE. J'ai lutté, oh! bien longtemps... car je savais qu'elle m'aimait. Et voyez! son affection avait fini par m'insulter: elle tombait sur moi comme l'aumône d'une commisération triomphante... Vous êtes plus grande et plus forte que les autres femmes, ma mère: vous n'avez jamais su ce que c'était que la jalousie!... Si vous entendiez ce qu'elle souffle aux pauvres natures injustement abandonnées!

Mme GÉRARD. Ai-je fait cela?

NATHALIE. J'avais beau m'efforcer de l'aimer, je ne pouvais pas, parce qu'en moi, en elle, en vous, autour de nous, les amis, la maison, les étrangers, tout me criait comme un chœur infernal: Celle-ci est la favorite de ta mère qui te hait!...

Mme GÉRARD. C'est vrai!

NATHALIE. Je saigne et je brûle à vous dire ces choses, mais que voulez-vous? J'allais me taire un jour en punition des pensées que tout cela me donnait, quand il est venu, cet homme, ce sauveur de mon père! Et elle l'a aimé... Et je l'aimais aussi, moi, de tout l'amour amassé dont vous n'aviez pas voulu!... Oh! je sais bien comme c'est horrible, allez!... Et si après le meurtre la justice des hommes m'eût prise, que de souffrances de moins, mon Dieu! Tous les jours cette agonie à recommencer! Tous les jours cette mort à revoir! Et cacher cela, songez donc! l'éviter, le fuir, le nier... pour finir par l'avouer, à qui, destinée implacable! C'est trop! C'est l'enfer!... Elle n'a pas souffert tant que moi! Pitié! ma mère, pitié!

Mme GÉRARD. Seigneur, vous qui nous voyez et qui nous jugez! vous savez si la veuve a reçu avec obéissance les épreuves que vous lui avez envoyées. Gardienne du nom de ses enfants, honte, veilles, douleurs, elle a tout accepté et tout subi pour le sauver; elle n'a pas réclamé, elle n'a pas gémi.. mais à cette heure, mon Dieu! je sens en moi que tout se déchire et s'en va! Est-ce assez, dites? Le calice est-il épuisé? car je ne peux plus, moi! c'est fini, le cœur et les forces, tout me manque!.. Un secours, un regard, Seigneur! Que dois-je faire de cette malheureuse qui a trahi la nature parce que j'avais déserté mon devoir? Que dois-je faire de moi-même? Et si fidèle à ce nom trop funeste, je voulais encore une fois en éloigner le scandale et l'opprobre, ferais-je mal? Est-ce que vous me rejetteriez à cause de cela, dites, Seigneur? Non, n'est-ce pas? Vous aurez compassion! votre nuit pour toutes deux... la mort pour cette femme et pour moi.

SCÈNE II.

LES MÊMES, TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE, *sur le seuil de la porte du fond, écoutant sans être vu.* La mort!...

NATHALIE. Où faut-il que j'aille, ma mère?

Mme GÉRARD, *d'une voix entrecoupée.* Quoi que je fasse, il m'est impossible de vous absoudre, Nathalie; mais vous aviez raison, et je n'ai pas le droit de vous maudire... (*Elle s'incline.*)

NATHALIE. Que faites-vous?

Mme GÉRARD. Nathalie, j'ai été pour vous une mauvaise mère... et je vous en demande pardon!... Mais vous m'avez tué mon enfant... et il faut... me comprenez-vous, Nathalie?

NATHALIE. Ordonnez.

Mme GÉRARD. Le crime nous est commun... je partagerai votre châtiment! J'anéantis l'accusation... tenez! nous sommes sœurs. (*Elle brûle la lettre de Raymond.*)

TIMOTHÉE, *fermant la porte par où il est entré.* Mame Gérard?

Mme GÉRARD, *à Nathalie.* Silence!... (*A Timothée.*) Que veux-tu, mon ami?

TIMOTHÉE. Moi... rien... c'est-à-dire si... monsieur Raymond va venir... voilà tout, mame Gérard.

NATHALIE. Mon mari!

TIMOTHÉE. Oui, ma... madame. Tout à l'heure, il m'a fait demander à sa maison neuve, n'ayant pas voulu descendre ici, crainte de gêner.

Mme GÉRARD. Et il t'a dit?

TIMOTHÉE. Oh! que vous n'ayez pas peur du Portugais.

Mme GÉRARD. C'est tout?

TIMOTHÉE. Et puis bien des choses... quand tu me regarderas?... que j'aurais autant aimé ne pas savoir... Car ce n'est pas toujours plaisir ni santé d'être comme ça dans les affaires des autres. Enfin, il va venir avec le médecin, tu

verrez bien voir... C'est même pourquoi j'ai pris le devant, au cas où ça vous aurait dérangées.

Mme GÉRARD. Merci, père. En effet, dans ce moment... je serais peu en état de paraître... Nathalie et moi nous avons besoin de nous entendre pour. .

TIMOTHÉE. Oui, je comprends. Je sais ce que c'est. J'ai donc bien fait d'entrer, hein, comme cela? C'est-à-dire!...

Mme GÉRARD, *à part*. Il m'a entendue! (*Haut.*) Tu les recevras, père, n'est-ce pas? Veille avec madame Delarue à ce que rien ne leur manque. Tout à l'heure j'irai... Viens... viens, Nathalie... (*Elle va à Timothée qu'elle embrasse convulsivement. Nathalie sort.*)

TIMOTHÉE. Dis donc, ma fille, tu vas me promettre une chose?

Mme GÉRARD. Quoi, Timothée?

TIMOTHÉE. Par la mémoire de ceux qui sont morts!

Mme GÉRARD. Je ne peux pas.

TIMOTHÉE. Pour une fois que je te demande quelque chose... Tu ne m'as donc jamais aimé?

Mme GÉRARD. Que veux-tu?

TIMOTHÉE. Tu n'entreprendras rien sur toi ni sur ta fille avant ce soir. Dis-moi oui, et je te croirai : je sais que tu es une honnête femme.

Mme GÉRARD. Oui.

TIMOTHÉE, *l'embrassant*. Va. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

TIMOTHÉE, Mme DELARUE.

Mme DELARUE. Eh bien! quoi? Où sont-elles donc? Est-ce que Nathalie n'est pas arrivée de Saint-Ouen?

TIMOTHÉE. Si, mon Dieu! pour notre malheur à tous, mame Larue.

Mme DELARUE. Un malheur?

TIMOTHÉE. Dieu n'a pas fini de frapper cette maison. On voit comme ça des gens sur qui le sort s'obstine.

Mme DELARUE. Qu'y a-t-il donc?

TIMOTHÉE. Il y a que tout à l'heure madame Gérard parlait de faire un mauvais coup.

Mme DELARUE. Vous êtes fou, monsieur Timothée.

TIMOTHÉE. Ah! que je le voudrais donc bien. Enfin, ce n'est pas ça, il faut l'empêcher. Rien n'est changé, pas vrai?

Mme DELARUE. Quoi, changé?

TIMOTHÉE. Nous sommes toujours ce que nous étions pour cette chère femme du bon Dieu, ses fidèles, ses amis, ses chiens?

Mme DELARUE. Pardi!

TIMOTHÉE. Alors, entrez, mame Larue. Elles sont là toutes les deux : couvez-les comme une poule ses œufs, à ne pas les quitter plus que leur chagrin. Moi je reste parce qu'il va venir du monde. (*On sonne.*) Tenez, v'là qu'on sonne. Allez. (*Mme Delarue sort.*)

SCÈNE IV.

RAYMOND, TIMOTHÉE, HERNANDEZ.

TIMOTHÉE, *à Raymond qui l'interroge du regard*. Là, dans la chambre du père.

RAYMOND. Et?...

TIMOTHÉE. Je ne sais pas ce qu'il y avait dans votre lettre, monsieur Raymond, mais je sais que vous avez mis le désespoir ici.

RAYMOND. C'était donc vrai, Hernandez!

HERNANDEZ. Soyez fort, ami.

TIMOTHÉE. La mère veut tuer sa fille, et se tuer après, je crois.

RAYMOND. Se tuer, dites-vous?

HERNANDEZ. Oui, les femmes sont ainsi. Tout par extrêmes.

RAYMOND. Je veux la voir. . (*Il va pour entrer.*)

TIMOTHÉE. Non... pas tout de suite. Attendez .. Elle ne pourrait pas à présent, à ce qu'elle m'a dit.

HERNANDEZ. Est-ce qu'on les laisse seules, monsieur?

TIMOTHÉE. Oh! j'y ai mis quelqu'un de sûr, soyez tranquille. Mais, enfin, voyons, monsieur Raymond! vous êtes un homme, et le premier des hommes, j'espère; vous n'allez pas nous garder dans un tourment pareil?

RAYMOND. Non, cher Timothée, à moins que votre amitié et la sienne ne me fassent défaut à la dernière heure!. . Veuillez, quand vous le trouverez bon, dire à madame Gérard que je suis ici, où j'attendrai qu'elle puisse me recevoir.

TIMOTHÉE. Autre chose. L'homme jaune est venu ce soir sur mes talons; il a dit qu'il reviendrait.

HERNANDEZ. Riccomoro?

TIMOTHÉE. Oui.

RAYMOND. Ne le laissez pas entrer. Sachez seulement où il demeure.

TIMOTHÉE. C'est ça... (*Il sort.*)

SCÈNE V.

RAYMOND, HERNANDEZ.

RAYMOND, *tendant les bras à Hernandez*. Hernandez!...

HERNANDEZ. Il eût mieux valu ne pas venir, Raymond.

RAYMOND. Ne pas venir?... quand ces femmes parlent de se tuer? De quoi êtes-vous donc fait? D'ailleurs, j'avais encore une espérance... Oh! pourquoi ai-je voulu savoir...

HERNANDEZ. Ne vous faites point de reproches, ami. Votre femme se serait trahie tôt ou tard, le remords la dévorait...

RAYMOND. On dit toujours la vérité dans ces sommeils là?

HERNANDEZ. Toujours.

RAYMOND. Eh bien, maintenant, mon ami, il s'agit d'en finir... allons!

HERNANDEZ. Comment cela?

RAYMOND. Cette nuit, j'ai réfléchi, après avoir renvoyé la coupable, une action mal faite encore, j'aurais dû garder le crime entre elle et moi, vous voyez! Seul et prosterné dans ma douleur, j'ai médité, j'ai prié, et je me suis relevé convaincu. Ma vie est manquée, Hernandez. Ce que je voulais ne s'est point fait. L'argent est un sol stérile, le bonheur n'y vient pas. Voyez! Un homme me prend et m'instruit. Je m'attache au nom vénéré de cet homme, j'en fais mon étoile et mon pôle; qu'est-ce que j'obtiens? Le fils de cet homme se tue à me suivre, et meurt d'une faute qu'il n'eût peut-être pas commise avec un autre, et de ses deux filles, voici que l'une a tué sa sœur à cause de moi et va peut-être mourir pour le forfait de son amour, tandis que leur mère, cette grande femme, Hécube trois fois foudroyée, parle aussi de disparaître, immolée à mon alliance maudite. Je suis maladroit et fatal! A ceux pour qui je vivais, le besoin, le travail, la tristesse, le deuil, le crime : à moi, inutile, la richesse, la puissance et l'honneur! Jeux moqueurs du hasard! Mais je veux pourtant que ces femmes soient sauvées, Hernandez! et le nom de Gérard avec elles. Vous êtes un homme aux grands regards : votre raison comprend les nécessités violentes; pour les maux de l'âme comme pour ceux du corps, vous savez des remèdes héroïques. Je vous consulte à cette heure, mon médecin et mon ami. Que me conseillez-vous?

HERNANDEZ. Je vois que la question vous pèse, et que vous voudriez la trancher brusquement. Vous ne pensez pas au suicide, j'imagine?

RAYMOND. Et à quoi voulez-vous que je pense?

HERNANDEZ. Vous!... avec vos millions?...

RAYMOND. Ah! direz-vous aussi que c'est un crime?

HERNANDEZ. Eh non! c'est une folie ou une faiblesse. On songe à cela jeune homme, pour une amourette trahie, ou vieillard pour des infirmités caduques, et la certitude d'être chez soi une charge ou un dégoût. Mais vous n'y êtes plus ou n'y êtes pas encore. Tenez, c'est à douter de la science et de la raison sociale, quand on voit comme les forces sont mal réparties. Je rencontre tous les jours, dans ma pratique gratuite, des héros de courage, des hercules de résistance qui n'ont point d'argent et point de pain, et vous voilà, vous, une source vivante de travail et de bien-être, un fleuve de nourriture et de bonheur, qui, sans souci de tout ce monde-là, nous parlez de mourir pour vos peines domestiques. A quoi vous sert donc d'être riche comme une ville?

RAYMOND. A rien. Cette force me semble misérable et chimérique, quand je regarde ce qu'elle m'a donné.

HERNANDEZ. Parce que vous n'avez pas su l'employer, dépositaire sans vertu, trésorier sans courage! Pensiez-vous que l'humanité logeât toute entière dans votre château? Prêtez-moi donc un peu vos millions, et vous verrez!

RAYMOND. Prenez-les.

HERNANDEZ. Et mes malades? J'aime mieux vous apprendre à les dépenser. Il faut vivre, mon ami. On ne répare pas sa maison en la brûlant. Vous vous tuerez dans vingt ans si vous voulez.

RAYMOND. Je ne sens plus rien en moi. Je ne suis que cendres et débris indignes. Foi, espérance, amour, tout est parti.

HERNANDEZ. Et le devoir?

SCÈNE VI.

RAYMOND, HERNANDEZ, RICCOMORO, TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE, *survenant, à Riccomoro*. Mais puisque je vous dis que vous n'entrerez pas! (*Ils se débattent.*)

RICCOMORO. Vous voyez bien que si, mon brave petit vieux, puisque je suis entré.

TIMOTHÉE. Pardon, monsieur Raymond. Faut-il que j'aille chercher la police?

RAYMOND. Vous ici, Riccomoro?

RICCOMORO. Oui, mon maître.

RAYMOND. Sans ma permission?

RICCOMORO. La nécessité se passe de permission.

RAYMOND. La nécessité?

RICCOMORO. Oui. Regardez-moi.

RAYMOND. Quoi? n'avez-vous plus rien?

RICCOMORO. J'ai dîné hier de mon dernier louis.

TIMOTHÉE, *à part*. Des dîners d'un louis avec une frusque de six francs!...

RAYMOND. Je vous avais donné deux cent mille francs, il me semble?...

RICCOMORO. Non, deux cent cinquante mille. Mais au pays de l'or, l'or n'a pas grande valeur. J'ai fort mal vécu.

TIMOTHÉE. Vraiment!

HERNANDEZ. Cet homme est curieux.

RAYMOND. Et c'est pourquoi vous êtes revenu?

RICCOMORO. Oui, mon maître. Je ne veux plus voyager, c'est fatigant. Et puis ce n'est pas intéressant à la longue. Les races finissent par s'effacer et se confondre dans un ensemble vulgaire de tournures européennes. Les langues perdent à se communiquer et arrivent à vous sembler des patois. Quelques montagnes un peu plus hautes, quelques rivières un peu plus larges, qu'est-ce? toujours des bâtons pour y monter ou des bateaux pour les traverser. Un peu plus chaud ou un peu plus froid, affaire de climats ou lieu de saisons. Ce n'est pas la peine.

RAYMOND. Et que pensez-vous faire, Riccomoro?

RICCOMORO. Paris me plaît. Je resterai à Paris; je goûterai de la Bourse, de l'Opéra, des Clubs. Je prendrai un nom de province mexicaine. Je donnerai à souper; je serai très comme il faut. J'aurai une maîtresse de première classe, je ferai courir, j'irai dans le monde. Je ferai danser votre femme.

HERNANDEZ. Riccomoro?

RICCOMORO. Docteur?

HERNANDEZ. Votre impertinence me ravit.

RICCOMORO. Votre ravissement m'enchante.

RAYMOND. Oui, les voyages vous ont formé, et vous avez tort d'en dire du mal. Il faut les reprendre.

RICCOMORO. Non.

RAYMOND. Cependant, je veux que cela soit ainsi.

RICCOMORO. C'est possible, mon maître. Mais je ne veux plus ce que vous voulez, moi.

RAYMOND. Ah!

RICCOMORO. Oui. J'ai joué jadis un rôle idiot avec vous. J'ai obéi quand j'aurais pu commander.

RAYMOND. A moi, monsieur Riccomoro?

RICCOMORO. Sans doute, parbleu. Mais enfin j'avais été votre employé, vous m'aviez fait grâce

d'une balle; le marché était petit, n'importe, et nous sommes quittes. L'honneur de votre beau-père m'a été loyalement acheté et payé. A présent, monsieur Raymond, je viens vous vendre l'honneur de votre femme.

RAYMOND. L'honneur de ma femme?

TIMOTHÉE. Qu'est-ce qu'il dit?

HERNANDEZ. C'est juste. La succession!

RICCOMORO. Il est clair que vous ne seriez pas bien aise qu'on pût appeler madame Raymond la fille d'un faussaire. Ainsi donc, mon maître, comme il vous convient que je me taise, voyons ce que vous me donnerez pour vivre à Paris... décemment.

HERNANDEZ. C'est fort, cependant.

TIMOTHÉE. Il sait faire chanter celui-là! à la bonne heure.

RICCOMORO. Docteur, et vous mon petit vieux, vous n'êtes pas de trop, certainement; mais gardez pour vous votre critique et ne troublez pas nos arrangements.

RAYMOND. Et tu crois, misérable escroc, que je t'achèterai la faveur de ne pas outrager ma femme!

RICCOMORO. Monsieur le négociant français, le tutoiement dans votre langue est une insulte... Je vous prie de ne pas me tutoyer!.. Votre réponse?

RAYMOND, le saisissant au collet. Je ne te donne rien et ne te dois rien, bandit!... Sors à l'instant!

RICCOMORO, se dégageant et la main dans son habit. Ah! j'ai pris ici le crime d'un autre, et c'est le cas que vous y faites de mon sacrifice! Vous m'avez insulté et vous avez porté la main sur moi... Raymond, le contrebandier de Bilbao a connu jadis la couleur de ton sang; veux-tu savoir celle du sien?

RAYMOND. C'est vrai, Riccomoro, vous ne m'aviez fait aucun tort, et je ne pouvais pas vous parler ainsi. Qui a touché le visage d'un homme libre doit lui montrer sa poitrine, dit votre proverbe. Je vous donnerai réparation. De l'argent ou ma vie, comme vous voudrez : l'un et l'autre, si bon vous semble. Tout à l'heure je serai à vos ordres.

RICCOMORO, à part. De l'argent et sa vie?... (Il sort avec Timothée.)

SCÈNE VII.

HERNANDEZ, RAYMOND.

HERNANDEZ. Voilà ce que vous avez trouvé? Vous battre avec un aventurier? un gueux?

RAYMOND. Qu'importe! c'est un homme!

HERNANDEZ. Et s'il vous tue, qui défendra de lui ce nom que vous voulez sauver? Donnez-lui de l'argent et que ce soit tout. Que pourra-t-il? bavarder? Eh pardieu! les fautes sont personnelles...

RAYMOND. Vous avez raison, Hernandez; mais un homme ne se met pas dans un autre. Je suis ce que je suis, et je fais comme je peux. Tenez, hier soir, j'ai écrit mes dispositions; quoi qu'il arrive, je ne reviendrai pas dans cette maison; je n'essayerai pas de revoir ces deux malheureuses femmes. A quoi bon?... Vous ferez mieux que moi en cela. Vous avez la sagesse, je n'avais que l'amour. Prenez. (Il lui remet une enveloppe cachetée.) Demandez qu'elles vous reçoivent, et devant ceux qui leur sont encore attachés, lisez ceci qui regarde d'ailleurs Timothée et vous. Mon départ pour un long voyage... ce qu'il vous plaira... sera le motif. Quand vous aurez fini, venez et ne me quittez plus. Seulement, Hernandez, je vous en prie, si Riccomoro avait tantôt l'avantage sur moi, vous m'avez sauvé la vie une fois, ne me la sauvez pas une seconde... A bientôt. (Il lui tend la main.)

HERNANDEZ. Mais je ne puis faire cela, mon ami.

RAYMOND. Restez et lisez, il le faut... C'est pour les forcer à vivre... Adieu, maison funeste et chère!... garde mon souvenir comme j'ai aimé ton nom. (Comme il va sortir, la porte du fond s'ouvre et Mme Gérard et Nathalie paraissent appuyées sur Timothée et Mme Delarue. Raymond se retourne et les voit; son premier mouvement est pour fuir; mais à l'aspect de ce groupe de douleur, il revient, s'approche et étreint les deux femmes dans un suprême embrassement. D'une voix étouffée.) Un jour!... ailleurs!... loin d'ici!... là-haut!... (Il s'échappe.)

SCÈNE VIII.

Mme GÉRARD, NATHALIE, Mme DELARUE, TIMOTHÉE, HERNANDEZ.

TIMOTHÉE, à Hernandez. Vous n'allez pas avec lui, docteur?

HERNANDEZ. Il m'a laissé un devoir à remplir... et à vous aussi.

TIMOTHÉE. A moi?... Bah!

HERNANDEZ. Venez. (S'approchant des deux femmes qui allaient se retirer.) Madame Gérard et madame Raymond, votre ami quitte la France... Il aurait voulu vous dire adieu, mais ses forces l'ont trahi, vous avez vu cela. Ses volontés comme ses prières sont consignées ici. Je suis son confident, et je sais qu'il part avec la pensée que les unes seront suivies, les autres exaucées. Vous ne tromperez point son espoir, n'est-il pas vrai?

Mme GÉRARD. Que voulez-vous que nous fassions, monsieur, courbées comme nous voici sous le malheur et la réprobation?

HERNANDEZ. Faire ce que je fais, madame : obéir. C'est ainsi que l'affection se témoigne, quand elle n'a plus d'arguments pour combattre ni d'armes pour résister.

Mme GÉRARD. Nous vous écoutons, monsieur.

HERNANDEZ décachète lentement le papier et lit : « Au moment de quitter ce vieux monde, et prêt » à tout événement, même à la mort, ne voulant » manquer ni à mes affections ni à mes devoirs, » moi, Anatole Raymond, à cette heure, nuit du » vingt-deux au vingt-trois juin mil huit cent » cinquante-quatre, je déclare que ceci est mon » testament. »

TIMOTHÉE. Son testament!

NATHALIE. Mon Dieu!

HERNANDEZ, continuant à lire. « J'institue et » nomme mes deux chers amis, Luis Hernandez, » membre de l'Académie des sciences de Madrid, » et Timothée Dumesnil, marchand au Temple, » mes exécuteurs testamentaires et légataires » universels... »

TIMOTHÉE. Moi?...

HERNANDEZ. « A la charge par eux d'assurer » l'existence des serviteurs et employés de mes » maisons de commerce, en les associant entre » eux selon les projets que j'en ai laissés, comme » de reconnaître chacun de mes capitaines propriétaire du navire qu'il commande en participation avec ses matelots; et sur mes fonds disponibles, de faire construire, auprès du Temple, » une maison pour les vieillards pauvres de ce » marché. Cette maison devra porter le nom » d'Hospice Gérard. Une rente perpétuelle de » deux cent mille francs sera affectée à l'entretien » de cette maison. »

Mme DELARUE. Brave homme!

HERNANDEZ. « Troisièmement, de constituer à » madame veuve Gérard, ma belle-mère, et à Nathalie Gérard, ma femme, deux rentes de cinquante mille francs chacune; de plus, à monsieur » Ossian Dumesnil, et à madame Delarue, deux » rentes de six mille francs, reversibles toutes » quatre, après la mort des légataires, à l'institution ci-dessus. Le surplus de ma fortune appartiendra à mes exécuteurs testamentaires. Je les » connais assez pour être certain du bon emploi » qu'ils sauront en faire : la richesse étant à leurs » yeux comme aux miens un dépôt à distribuer » dans les mains de ceux qui la possèdent. » (S'interrompant.) Noble ami! (Reprenant.) « Maintenant, c'est ma volonté et ma prière, comme » c'eût été celles de Gérard et d'Eugénie : j'adjure » et je supplie, au nom des vivants et des morts, » madame veuve Gérard de vivre et de pardonner. Je sais que le ressentiment et le désespoir » viennent de notre faiblesse comme le mal; je » sens que le courage et le pardon viennent de » Dieu... Courage et pardon, ma mère, courage » et pardon. » (Il s'assied brisé par l'émotion.)

Mme GÉRARD. Oui, mon ami!... Si je peux, mon fils.

NATHALIE, dans une exaltation effrayante. Savez-vous ce que cela veut dire, ma mère?

Mme GÉRARD. C'est le ciel qui s'ouvre sur la coupable.

NATHALIE. C'est mon mari qui meurt!... je le sens là... (Elle met la main sur sa poitrine.)

HERNANDEZ, la regardant. Serait-il possible?.. la nature a-t-elle de ces révélations? (A Mme Gérard.) Je vous quitte, madame... je cours...

Mme GÉRARD. Nous irons avec vous, monsieur.

TIMOTHÉE. Oui... (Mouvement de tout le monde.)

SCÈNE IX.

Les Mêmes, OSSIAN.

OSSIAN, entrant tout à coup, tête nue, les yeux hagards, les cheveux en désordre. N'allez pas chez monsieur Raymond! Fermez la porte!.. J'ai peur!.. J'ai peur... De l'eau! de l'eau!... (Il s'assied sans haleine, Mme Delarue lui donne à boire.)

TIMOTHÉE, à part. Qu'est-ce qui lui est donc arrivé?

HERNANDEZ. Vous avez parlé de Raymond, monsieur? Que se passe-t-il chez lui?

OSSIAN. Mort! assassiné!.. (Cri général.)

HERNANDEZ. Mort, dites-vous?

OSSIAN. Oui... Oh! c'est horrible!

Mme GÉRARD. Et qui l'a tué?

OSSIAN. Je ne sais pas... j'étais venu à Paris avant les domestiques... On m'avait dit en bas que monsieur Raymond était avec quelqu'un... J'allais de pièce en pièce... J'entends du bruit dans la chambre à coucher... c'était monsieur Raymond qui parlait, et comme des rugissements qui lui répondaient... J'avais peur, et pourtant je voulais voir... La porte de l'alcôve était ouverte, je suis entré par là... monsieur Raymond était assis, le dos tourné, et comptait des billets de banque... Il y avait un homme derrière lui... ils se parlaient en langue étrangère... Quand monsieur Raymond a eu fini, il a donné les billets à l'homme, et comme il se baissait pour refermer un tiroir, l'homme l'a frappé d'un coup de poignard entre les deux épaules... monsieur Raymond est tombé sans jeter un cri.

Mme GÉRARD. Mon Dieu!

TIMOTHÉE. Et tu étais là, toi! sans rien dire!

OSSIAN. Oh! non, père. Je ne sais pas ce qui m'a pris... j'ai sauté par-dessus le lit... j'ai arraché à l'homme son poignard... et...

Mme DELARUE. Qu'est-ce que tu as fait?

OSSIAN. Je l'ai tué. (Mouvement d'effroi de Timothée.)

HERNANDEZ, donnant la main à Ossian. Bien, monsieur. (A part.) Pauvre Raymond! au moins ton secret sera gardé. (Il regarde Nathalie tombée sans mouvement sur un siége.) Tous les maux à la fois, donc!

Mme GÉRARD. Elle aussi, monsieur!

HERNANDEZ. Soyez plus courageuse que jamais, madame. Ce n'est point la vie qui s'est retirée d'elle, c'est la raison, et heureusement aussi le souvenir. La justice humaine n'a point de glaive pour les insensés... votre cœur, madame, n'aura-t-il que de la pitié pour celle-ci?

Mme GÉRARD, avec un cri longtemps comprimé. Ma pauvre enfant!... (Nathalie a rouvert les yeux, sourit niaisement et ne reconnaît personne.) Vivre!... vivre!... Et qui m'aidera, mon Dieu!

TIMOTHÉE, montrant Mme Delarue. Nous, ma fille!

HERNANDEZ. Faible et malheureux Gérard, l'honneur de ton nom valait-il donc tant de désastres!...

FIN

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

ROMANS MODERNES, HISTOIRE, LITTÉRATURE ET VOYAGES ILLUSTRÉS.

20 centimes la livraison contenant la matière d'un volume in-8°. — Ouvrages complets en vente :

Carotin, par Paul de Kock 1 10
Huit jours au Château, par F. Soulié .. 1 10
Au Jour le Jour, par Fr. Soulié .... » 90
L'Amant de la Lune, par Paul de Kock. 3 15
Le Bananier, par Fr. Soulié .... » 70
Marguerite, par Fr. Soulié .... » 90
Les Sept Baisers de Buckingham, par E. Gonzalès et Moléri .... » 70
Sanscravate, par Paul de Kock 1 30
La Famille Gogo, par Paul de Kock 1 50
Un Malheur complet, par Fr. Soulié .. » 50
Julie, par Fr. Soulié 1 30
La Lionne, par Fr. Soulié 1 10
Diane de Chivry, par Fr. Soulié .... » 50
Le Conseiller d'État, par Fr. Soulié 1 10
Les Quatre Sœurs, par Fr. Soulié 1 10
Le Docteur Rouge, par J. Lafitte ...... » 90
Voyage autour du Monde (Souvenirs d'un Aveugle), par Jacques Arago 2 95
Le Magnétiseur, par Fr. Soulié 1 10
Ce Monsieur ! par Paul de Kock 1 10
Une Tête mise à Prix, par Dinocourt .... » 90
Eulalie Pontois, par Fr. Soulié .... » 50
Le Comte de Toulouse, par Fr. Soulié ... 1 10
Les Mystères de Paris, par E. Sue 3 75
Le Juif errant, par E. Sue 3 15
L'Homme aux trois Culottes, par Paul de Kock .... » 90
Les Mémoires d'un Page de la Cour impériale, par Emile Marco de Saint-Hilaire. » 90
Rome souterraine, par Charles Didier 1 10
Sathaniel, par Fr. Soulié 1 10
Le Vicomte de Béziers, par Fr. Soulié ... 1 10
L'Amoureux transi, par Paul de Kock .. 1 10
Les Prisons de l'Europe, par Alboize et Maquet 3 35
La jolie Fille du Faubourg, par Paul de Kock 1 40
Le Lion amoureux, par Fr. Soulié .... » 50
Les deux Cadavres, par Fr. Soulié 1 10
Les Mémoires du Diable, par Fr. Soulié. 3 15
Les Crimes célèbres, par Alex. Dumas, les 5 parties en un seul volume 3 93

Les mêmes par séries brochées séparément comme suit :

La Marquise de Brinvilliers, la Comtesse de Saint-Géran, Karl Sand, Murat, les Cenci, par Alex. Dumas .... » 90
Marie Stuart, par Alex. Dumas ...... » 70
Les Borgia, la Marquise de Ganges, par Alex. Dumas .... » 90
Les Massacres du Midi, Urbain Grandier, par Alex. Dumas 1 10
Jeanne de Naples, Vaninka, par Alex. Dumas .... » 70

MAGASIN THÉATRAL ILLUSTRÉ

CHAQUE PIÈCE COMPLETE, 20 CENTIMES.

Mercadet, 3 actes.
La Marquise de Senneterre, 3 actes.
Claudie, 3 actes.
Jenny l'Ouvrière, 5 actes.
Le Verre d'eau, 5 actes.
Le Riche et le Pauvre, 5 actes.
Jean le Cocher, 5 actes.
La Pensionnaire mariée, 1 acte, et **Les Rubans d'Yvonne**, 1 acte.
La Faridondaine, 5 actes.
Simple Histoire, 1 acte, et **Un Bal du grand monde**, 1 acte.
La Fille de Mme Grégoire, 1 acte.
La Chanoinesse, 1 acte.
Masséna, 5 actes.
Le Diplomate, 1 acte.
Le Mari de la Dame de Chœurs, 2 actes.
La Camaraderie, 5 actes.
Frère Tranquille, 5 actes.
Les Pilules du Diable, 5 actes.
Les Enfants de troupe, 2 actes.
La Dame aux Camélias, 5 actes.
Le Château des Tilleuls, drame en 5 actes.
Bertrand et Raton, 5 actes.
Richard III, drame en 5 actes.
Une Nichée d'Arlequins, 1 acte.
Les Femmes du Monde, com.-vaud. en 5 actes.
Adrienne Lecouvreur, 5 actes.
Le Bourreau des Crânes, 3 actes.
Les Tables tournantes, 1 acte.
Les Œuvres du Démon, drame en 5 actes
Les Deux Marguerite, 1 acte.
La Haine d'une Femme, 1 acte.
Elvire ou le Collier d'Or, 3 actes.
Les Diamants de Madame, 1 acte.
Les deux Précepteurs, 1 acte
Le Consulat et l'Empire, 4 actes.
Maurice, comédie en 5 actes.
La Corde sensible, vaudeville.
Le Vieux Garçon et la Petite Fille, vaudeville.
L'Ouvrier, drame en 5 actes.
Diane de Chivri, drame en 5 actes.
Jacques le Corsaire, 5 actes
La Vénitienne, drame en 5 actes.
Les Fils Gavet, 1 acte
Alibaba, 3 actes
La Pêche aux corsets, 1 acte.
Le Prince Eugène, 3 actes.
Mauvais Gas, 5 actes.
La Poudre de Perlinpinpin, 3 a. et 20 tableaux.
L'Ambassadeur, 1 acte.
La Belle-Mère, 1 acte.
Avant, Pendant et Après, 3 actes.
Le Coiffeur et le Perruquier, 1 acte.
Malvina, 2 actes.
Les Malheurs d'un Amant heureux, 1 acte
Valérie, comédie en 5 actes.
Une Passion secrète, 5 actes.
La Demoiselle à marier, 1 acte.
Paillasse, 5 actes.
Le Bal du Sauvage, 3 actes
Gusman ne connaît pas d'obstacles, 4 actes
Une Indépendance en cœur, 1 acte.
Une Idée de Jeune Fille, 1 acte.
Un Moyen dangereux, 1 acte.
Les Noces de Merluchet, 3 actes.
L'Héritière, 1 acte.
Les Rues de Paris, 5 actes.
La Fille du Feu, 3 actes.
Le Paradis perdu, 5 actes.
L'Ondine et le Pêcheur, 1 acte.
Un Conte de Fées, 2 actes.
Les Amours maudits, 5 actes.
Le vieux Bodin, 1 acte.
Une partie de Cache-cache, 2 actes.
L'Enfant de la Halle, 3 actes.
La Bataille de l'Alma, 3 actes 11 tableaux

NOUVELLE GALERIE DES ARTISTES DRAMATIQUES VIVANTS

Cette nouvelle galerie contiendra successivement les portraits en pied des principaux artistes dramatiques de Paris peints et gravés sur acier.

Par Ch. GEOFFROY.

Chaque portrait est accompagné d'une Notice biographique et d'une Appréciation littéraire contenant des détails particuliers sur la vie de chaque artiste, par

Alex. Dumas, Albert Cler, Arnould, Bouchardy, Couailhac, E. Arago, E. Lemoyne, Florentino, Fournier, Frédérick-Lemaître fils, Guinot, H. Lucas, Henri Monnier, H. Rolle, J. Janin, Lefranc, Marie Aycard, Paul de Kock, Plouvier, Salvador-Tuffet, Théophile Gautier, Mme Anaïs Ségalas, Savinien Lapointe, Jules de Prémaray.

IL PARAIT UNE LIVRAISON CHAQUE SEMAINE. — PRIX DE CHAQUE LIVRAISON : 50 CENTIMES.

Sont en vente :

Acteurs.	Auteurs des Notices.	Acteurs.	Auteurs des Notices.	Acteurs.	Auteurs des Notices.
1. Geoffroy	Lefranc.	15. E.-A. Colbrun	Entr. du Mousquetaire.	29. Frédérick Lemaître	Ed. Plouvier
2. Aline	Lefranc.	16. Mlle Luther	Salvador.	30. Bocage	Savin. Lapointe.
3. Ravel	H. Rolle	17. Mme Arnault	Fr.-Lemaître fils.	31. Ferville	Merle.
4. Grassot	Lefranc.	18. Arnal	Briffault.	32. Provost	Mme de Revel.
5. Boutin	Ed. Plouvier.	19. Mme Laurent	F. Dugué.	33. Beauvallet	Aug. Arnould.
6. Chilly	Arnould.	20. Lesueur	N. Fournier.	34. Mlle Boisgontier	Savin. Lapointe.
7. Hyacinthe Duflost	Couport.	21. Clarisse Miroy	Mme A. Ségalas.	35. Mélingue	Ed. Plouvier.
8. Sainville	Couailhac.	22. Levassor	Savin. Lapointe.	36. Mlle Déjazet	E. Guinot.
9. Mme Guyon	H. Rolle.	23. Tisserant	J. de Prémaray	37. Samson	Paul de Kock.
10. Mocker	Albert Cler.	24. Francisque	Paul de Kock.	38. Bressant	H. Monnier.
11. Mlle Thuillier	Théodore Anne.	25. Lanne	Salvador.	39. Lepeintre aîné	Salvador.
12. Ligier	H. Rolle.	26. Lucie Mabire	Philoxène Boyer.	40. Rocas	Couailhac.
13. H. Monnier	H. Monnier.	27. Fechter	Salvador.		
14. Laurent	Ch. Desnoyers.	28. Mlle Fernand	Salvador.		

Paris. — Imprimerie de Mme veuve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.